This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

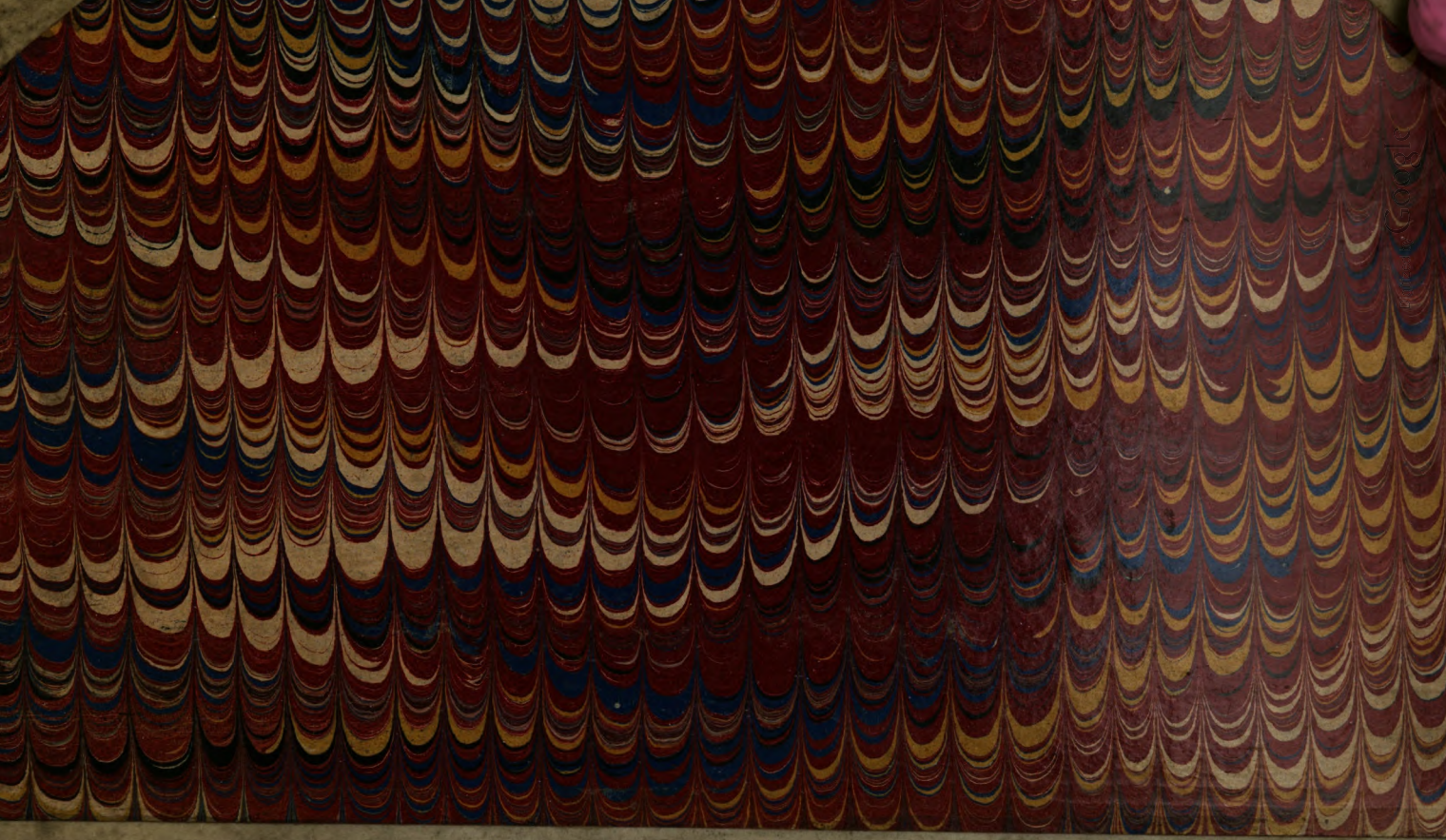
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

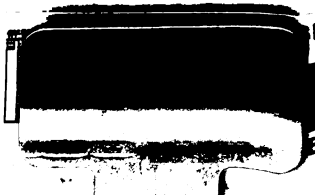
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



B.-L. 1190


LIOTHEEK GENT
89137
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

ET

FRAGMENTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

ET

FRAGMENTS

DE M. BERGASSE.

PARIS,

P. Gueffier, Imprimeur, rue du Foin-Saint-Jacques.
Desenne, Libraire, Palais du Tribunat.
Vᵉ. Dufresne, Libraire, Palais de Justice.

1808.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

J'ai rassemblé ces différens morceaux qui, presque tous, ont paru, ou dans la Gazette de France, ou dans des recueils moins connus du public.

Les trois premiers Discours sont des productions de la jeunesse de M. Bergasse. Les Fragmens appartiennent à un grand ouvrage dont il a jeté les fondemens à l'époque de notre révolution, et auquel des obstacles de plus d'un genre ne lui ont pas permis de mettre encore la dernière main.

On remarquera dans ces morceaux des vérités d'un ordre quelquefois très-élevé, et sur-tout une morale pure et dont les maximes honorent d'autant plus M. Bergasse, qu'on n'a pas à lui reprocher de s'en être écarté dans aucune circonstance de sa vie, à quelque faux jugemens d'ailleurs, et même à quelque

Digitized by Google

danger qu'ait pu l'exposer la profession constante qu'il en a faite.

Ces essais, tout incomplets qu'ils sont, outre la morale et les vérités qu'ils renferment, auroient donc cet avantage, qu'ils feroient connoître à fond le caractère de leur auteur, aimant les hommes, quelles que soient leurs erreurs; plaidant avec une noble persévérance la cause de leur espèce si misérablement dégradée par des doctrines ou lâches ou corrompues; estimant leurs suffrages, parce qu'il croit à la dignité naturelle de leur intelligence et de leur raison, mais plus occupé de les mériter que de les recueillir; mais leur préférant sa conscience, et ne croyant pas qu'il puisse y avoir pour celui qui obéit à ses inspirations généreuses, même quand il paroît succomber dans la tâche qu'il s'est prescrite, ni mauvais succès, ni défaite véritable.

F. D. P.

Digitized by Google

TABLE
DES MATIÈRES.

Discours sur l'Honneur, prononcé à la rentrée d'une Cour Souveraine, en 1772..... Pag. 1

Discours sur l'Humanité des Juges, dans l'administration de la justice criminelle; composé en 1774..... 31

Discours ou Réflexion sur les Préjugés, en 1774..... 70

Discours prononcé en 1783, dans une Société philantropique, à la réception des Membres de cette Société..... 105

FRAGMENS.

I. *Sur la manière dont nous distinguons le bien et le mal*, etc..... 118

II. *Sur la Liberté*..... 132

III. *Des Mœurs et des Manières*..... 142

Digitized by Google

IV. *Sur la Parole et sur les Athées*.. Pag. 161
V. *Sur Dieu*..... 171
VI. *De l'Influence de la volonté sur l'intelligence*..... 177
VII. *Sur l'Éducation*..... 216
VIII. *Sur la Vie champêtre*..... 229

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

DISCOURS

ET

FRAGMENS.

DISCOURS

SUR L'HONNEUR,

Prononcé à la rentrée d'une Cour Souveraine, en 1772.

MESSIEURS,

S'IL est un jour glorieux pour la magistrature, c'est celui où, se dépouillant en quelque sorte de sa dignité suprême, le magistrat dépose toute sa grandeur au pied du trône des lois, soumet ses mœurs à l'utile sévérité de la censure publique, et se juge lui-même, avant que de juger les autres hommes. La justice qui le contemple du fond du sanctuaire où elle rend ses oracles, recon-

Digitized by Google

noît son ministre dans cet abaissement auguste, applaudit à l'attention courageuse avec laquelle il sonde sa propre conscience, et désormais sûre de sa vertu, elle l'établit, avec un nouvel éclat, l'organe de ses volontés souveraînes, le vengeur de ses droits, quand ils sont méconnus, et le dépositaire de cette autorité sainte, qui, émanant d'elle comme d'une source révérée, ôte aux passions leur puissance, et maintient dans l'ordre social toutes ces affections heureuses, tous ces élémens de paix et d'harmonie, sans lesquels il est impossible d'en concevoir l'existence et la durée.

Que ce jour est beau pour vous, Messieurs, vous qui ne pouvez jeter les yeux sur l'étendue des obligations que votre ministère vous impose, sans vous rendre comme involontairement témoignage, de l'exacte impartialité, de la fidélité patiente, de la persévérance religieuse avec lesquelles vous les avez remplies. Ni les épines semées dans le cours de votre carrière, ni les dégoûts inséparables de votre profession, ni cette triste uniformité de devoirs qui semble en être le partage, n'ont pu diminuer votre zèle et affoiblir votre ar-

Digitized by Google

deur. Vous n'avez pas même connu cette lassitude honorable que le travail produit et qu'il excuse.

Chercher constamment la vérité au milieu de l'amas informe des procédures ; effrayer le vice par une justice prompte et salutaire ; protéger le foible contre les efforts de l'homme puissant ; étouffer, dans leur naissance, ces semences de haine qui troublent la paix des familles et préparent leur décadence ; terminer avec une prudente célérité ces procès malheureux qu'un père, grâce à vos soins, ne se voit plus forcé de laisser à ses enfans comme une portion de son héritage ; veiller sans cesse auprès de l'intérêt dont le repos n'est qu'un piége, et dont le sommeil même est un mensonge ; voilà ce que vous deviez faire pour vos concitoyens, voilà ce que vous avez fait pour eux ; et cette main qui d'un pinceau hardi devoit tracer ici les vices du magistrat, ne trouve aujourd'hui des couleurs que pour peindre ses vertus.

Mais est-ce à nous qu'il appartient de louer les ministres des lois ? Non, Messieurs. Nous ne pouvons oublier que nous sommes en ce

Digitized by Google

moment les organes de la censure publique. Jettons donc un voile honorable sur les qualités qui vous distinguent, et ne parlons que des devoirs que vous aimez à remplir.

Que le magistrat qui veut être fidèle à ces devoirs sacrés, rejette loin de son cœur ces sentimens timides qui n'y entretiennent trop souvent qu'une foiblesse dangereuse et une défiance coupable ; qu'il acquierre cette haute façon de penser qui résiste à l'opinion et brave son empire ; qu'il n'abandonne jamais cette fierté généreuse qui regarde l'injustice comme une lâcheté ; cette délicatesse éclairée qui place quelquefois la honte à côté des actions utiles ; ce courage ferme qui résiste également aux séductions de l'amour-propre, aux surprises de l'intérêt et aux prestiges de l'ambition ; qu'il ait, en un mot, toute l'énergie à-la-fois et toute la sensibilité de la vertu, et que ce ne soit qu'à *l'honneur* qu'il ose confier le dépôt précieux de son ame.

Gardons-nous de penser, Messieurs, que l'honneur soit l'apanage exclusif de cette profession distinguée qui ne connoît d'autre gloire que celle qui s'acquiert au milieu des combats.

Digitized by Google

Eh quoi ! faudroit-il croire que ce n'est que sur une terre arrosée de sang qu'il nous est donné d'atteindre à tout l'héroïsme de la vertu? et l'honneur ne se développeroit-il que parmi ces scènes de désolation et de carnage que les dissentions des peuples entraînent si malheureusement après elles? Laissons ces pensées au vulgaire. L'honneur appartient à tous les sexes, à tous les états, à toutes les circonstances dans lesquelles une destinée plus ou moins favorable, plus ou moins ennemie, peut nous placer. L'innocence allarmée l'invoque d'une voix puissante; le malheureux l'oppose à la fortune; il environne l'homme de bien, éclaire le sage, précède le guerrier, et marche à côté du magistrat.

Si, comme l'a dit un écrivain célèbre, l'honneur est le courage de la vertu (1), cette qualité précieuse n'est-elle pas essentielle au ministre des lois, lui dont la vie n'est qu'un combat perpétuel contre l'injustice, et qui ne peut être foible un moment sans devenir coupable?

Sans doute il est des dangers dont sa dignité

(1) Duclos, *Considérations sur les mœurs de ce siècle.*

Digitized by Google

toute seule saura le garantir, et des vices dont il rougiroit d'être esclave. On ne le verra pas, vil adorateur de la fortune, brûler dans son temple un encens dérobé sur les autels de la justice : il ne connoîtra point cette avarice odieuse qui, étrangère à toute pitié, exprime dans une coupe d'or tantôt les pleurs, tantôt le sang de ses victimes. La volupté même n'aura pour le séduire que d'inutiles attraits, et ses mains briseront sans effort les liens dangereux qu'elle aura tissus. Non, ce n'est pas à des périls ordinaires que son courage est réservé. Ce cœur qui s'abandonne sans effort aux douces impressions de la vertu, et qui ne nourrit que des inclinations avouées par la sagesse la plus austère, voilà l'ennemi qu'il doit toujours craindre, et qu'il sera, plus souvent qu'on ne pense, réduit à combattre.

Vous le savez, Messieurs, et une fatale expérience l'apprend à tous les hommes, les vices croissent dans notre ame à côté des vertus, c'est du même foyer que les vertus et les vices empruntent la chaleur qui les fait éclore; et si leurs germes sont différens, les traits qui les caractérisent sont quelquefois si foibles qu'il est difficile de ne pas les confondre. Les larmes

Digitized by Google

que la pitié fait répandre peuvent devenir quelquefois des larmes criminelles ; l'amitié, cette vertu des ames généreuses, ne repose que trop souvent à côté de l'injustice. Et ce n'est pas à vous, Messieurs, qui prononcez tous les jours sur les destinées des pères, des époux, des enfans ; à vous, à qui les secrets des familles ont été si fréquemment révélés, qu'il nous convient d'apprendre en combien de manières le perfide intérêt parvient à s'associer à tous les devoirs que nous impose la nature, de quels prétextes alors, de quelle séduction il se sert pour égarer les ames les plus honnêtes ; comme il ôte à la conscience sa délicatesse, à la probité ses scrupules ; avec quel art inaperçu, quelle insensible adresse, il éveille la cupidité dans les cœurs les moins faits pour la connoître, et comment, en mélangeant à propos les actes qu'il produit de quelques-uns de ces sentimens dont s'honore à bon droit la vertu la plus pure, il finit par nous donner des opinions et nous accoutumer à des maximes qui ne sembloient pas devoir entrer jamais dans la composition de notre morale et de nos habitudes.

Tant que les vices dont le magistrat doit se défendre ou qu'il est appelé à réprimer ; tant que les crimes qu'il lui faut punir s'offrent à lui

Digitized by Google

avec ces dehors ou honteux ou repoussans qui en font, pour sa raison comme pour son cœur, des objets à-la-fois de dégoût et de haine, sans doute on n'a pas à craindre qu'il soit ou assez imprudent ou assez foible, pour qu'il lui échappe aucune démarche qui puisse compromettre même légèrement la sainteté du ministère dont il est revêtu.

Mais il y a des vices qui ne nous paroissent être autre chose qu'une erreur involontaire, qu'une foiblesse excusable de la vertu; mais il y a des circonstances où le crime lui-même dissimulant à nos yeux ses traits véritables, se donne un caractère qui nous émeut plus qu'il ne nous surprend; le dirai-je! qui nous intéresse quelquefois plus qu'il ne nous épouvante; mais il y a des périodes de destinées pour les peuples, où les actions répréhensibles se détachent moins des mœurs communes, où il faut plus oser, plus entreprendre sur soi-même pour les flétrir du sceau de réprobation qui doit être leur partage; mais encore, il est des occasions, assez rares sans doute, où la justice qui ordonne au magistrat de réprimer, de punir, semble, par le devoir pénible, par la tâche douloureuse qu'elle lui prescrit, attaquer jusqu'au principe de ses vertus mêmes; où, en lui commandant la

sacrifice de ses inclinations les plus chères, elle tourmente, elle offense en lui quelques-unes de ces inclinations heureuses auxquelles il doit celles de ses qualités qui le font estimer et chérir davantage; où, par une fatalité funeste elle met dans une opposition apparente sa manière accoutumée de sentir et de voir, avec la manière dont il faut qu'il sente et qu'il voie, pour qu'en de tels momens rien n'altère, rien n'affoiblisse en lui cette supériorité de raison sans laquelle il est véritablement impossible qu'il conserve, dans la même mesure d'énergie, toute sa sagesse et toute son intégrité.

C'est alors, Messieurs, que le magistrat s'étonne d'être timide; que la justice elle-même le blesse, le fatigue; qu'il craint de la reconnoître à des traits qui lui sont odieux; que son cœur, qui la voudroit moins inflexible, est prêt à lui trouver quelque ressemblance avec la dureté; et d'où empruntera-t-il la force dont il a besoin pour résister à son cœur?

Cet amour-propre, qui n'est jamais plus redoutable que lorsqu'il paroît n'être que l'expression d'un penchant légitime, ourdit autour de sa raison des trames délicates. Séduit par la noblesse ou la simplicité des motifs auxquels il obéit, il s'abandonne sans effort à leur douce

Digitized by Google

et naturelle influence. La vérité disparoît insensiblement à ses yeux sous les ombres légères de la vraisemblance, et le poison de l'erreur qui s'insinue dans son ame est d'autant plus dangereux qu'il paroît être préparé des mains mêmes de la vertu. Ainsi tout lui inspire une sécurité fatale. Trompé par le calme apparent de sa conscience, il n'aperçoit pas le piége que lui tend son propre caractère, s'endort paisiblement entre les bras de la justice, et se réveille étonné de se trouver coupable.

Quoi! l'homme imprime-t-il donc sur la vertu même ce caractère de néant et de fragilité qu'il grave malgré lui sur ses propres ouvrages? Eloignons de nous, Messieurs, cette affligeante idée. L'homme vertueux, il est vrai, est sujet à l'erreur et n'est point inaccessible aux foiblesses de la nature; mais si l'honneur veille au fond de sa conscience, rarement il sera foible ou trompé.

L'honneur est à la probité ce que le goût est aux talens. Cette sagacité prompte qui saisit le vrai avec plus de sûreté que la réflexion; cette soudaine délicatesse que l'injustice offense comme un défaut d'harmonie blesse une oreille difficile; cette sensibilité vraiment morale que

Digitized by Google

le vice irrite malgré ses déguisemens, et qui ne se calme qu'à l'aspect de la vertu : toutes ces qualités précieuses appartiennent à l'honneur ; elles l'éclairent sur son véritable objet, et ne lui donnent ce degré d'énergie qui caractérise plus ou moins les grandes passions, qu'en prévenant les erreurs qu'elles entraînent après elles.

Il n'y a donc que l'honneur qui puisse dépouiller la vertu de la fragilité malheureuse qui semble en être le partage. Le magistrat qui obéit à ses lois, possède la sagesse avec une espèce d'empire, et repousse comme par un mouvement involontaire tout ce qui pourroit dégrader la noblesse de son ame. Ces exhalaisons insensibles qui s'élèvent quelquefois de la région orageuse des intérêts humains, et n'obscurcissent que trop souvent les vertus même les plus éclatantes, ne peuvent parvenir à la hauteur du sanctuaire où il est placé, et retombent dans la masse des tempêtes qui grondent sous ses pas.

En vain, pour le surprendre, le vice marche dans l'ombre et se dérobe à la lumière : sa présence auguste répand un jour terrible sur ses voies ténébreuses ; en vain, pour le séduire, le crime ose se revêtir de l'appareil de l'innocence : tremblant à son aspect, il rend au mensonge

Digitized by Google

ses trompeurs ornemens, et reparoît malgré lui sous ses traits véritables. L'honneur, qui règne en maître sévère sur les passions du magistrat, entretient dans son cœur cette élévation de sentiment que le soupçon de foiblesse offense, que le soupçon d'injustice outrage, et que l'erreur même ne laisse pas sans remords.

Mais, Messieurs, que le Ministre des lois sache distinguer de la fierté toujours calme que l'honneur inspire, cet orgueil funeste dont le souffle empoisonné flétrit les plus belles vertus et ne donne que trop souvent au vice une fécondité malheureuse. Que l'appareil de majesté qui environne son tribunal, respecté, si nous osons le dire, son heureuse modestie, et n'altère en aucun temps l'auguste simplicité de ses mœurs.

Si, trop occupé du spectacle de sa grandeur, il n'aperçoit par-tout que l'idole trompeuse de son autorité; si l'amour-propre, qui, pour nous tromper, n'a pas toujours besoin de recourir à des illusions délicates, confond à ses yeux cette existence d'opinion qui est l'ouvrage de la société, avec cette autre existence qu'il ne doit qu'à la nature; si l'habitude de voir ses semblables prosternés devant le trône de la justice, développe dans son cœur les germes dangereux

Digitized by Google

d'une vanité coupable, il haïra sans doute l'iniquité ; l'idée du vice pourra l'effrayer encore ; l'ambition même ne fera, pour le corrompre, que des efforts impuissans ; mais n'attendez de lui ni ces mœurs douces qui parent la vertu comme les grâces ornent la beauté ; ni ces dehors faciles qui épargnent au malheureux la honte de rougir des crimes de la fortune, ni cette humanité tendre qui sied si bien à un être foible, entre les mains duquel les lois ont déposé le sort d'un être foible comme lui.

L'honneur n'est plus à ses yeux que le sentiment impérieux de sa dignité. Semblable à l'insecte qui se revêt des couleurs sur lesquelles il repose, on diroit que ce n'est qu'au rang qu'il occupe qu'il doit son caractère : ses actions même les plus indifférentes portent l'empreinte de son orgueil ; et s'il consent quelquefois à jeter un voile sur le vain éclat qui l'environne, ce voile imposteur cache une divinité superbe qui, pour se dérober aux mortels, n'en exige pas moins leurs hommages.

Ministres des lois, n'oubliez jamais que les dignités, quel que soit d'ailleurs l'appareil de puissance et de majesté qui les environne, ne sont au fond qu'un esclavage honorable, et que ce n'est pas pour fatiguer l'humanité du spec-

Digitized by Google

tacle importun de votre grandeur, mais pour la soulager et la servir, que vous êtes appelés à prononcer sur les destinées des hommes.

Encore quelques réflexions, Messieurs. Sans doute il est impossible qu'il existe aucune opposition véritable entre les divers élémens dont la morale se compose: autrement les principes de justice d'après lesquels il importe que la conscience humaine se détermine, dépouillés de cette évidence qui fait toute leur autorité, n'agiroient sur nous que comme des opinions plus ou moins certaines, plus ou moins fixes, selon qu'il nous seroit plus ou moins avantageux de les adopter ou de les combattre. Ainsi, dans la morale, il y auroit une raison essentielle de douter, qui rendroit à-la-fois problématiques tous les devoirs et tous les droits; et, livré à l'inconstance malheureuse de sa raison et ne connoissant ni le remords ni le repentir, l'homme n'emprunteroit que de lui seul, que de son audace ou de ses craintes, que des combinaisons toujours si changeantes, toujours si dissemblables entr'elles que son intérêt personnel lui suggère, les règles de conduite auxquelles, selon les diverses circonstances de sa fortune, il lui paroîtroit convenable d'obéir.

Il faut donc absolument, afin que la morale

Digitized by Google

agisse avec puissance, qu'essentiellement une dans les principes qui la constituent, elle se montre une aussi dans ses résultats ; il faut que, quels que soient le nombre et la variété de ses maximes, un seul axiôme pourtant les produise toutes, et ce n'est bien évidemment que parce que, malgré leur diversité, il n'en est aucune néanmoins qui ne se manifeste comme la conséquence plus ou moins immédiate de cet axiôme nécessairement unique, qu'elle opère en nous avec ce caractère de souveraineté qui lui est propre et qu'il n'est en notre pouvoir ni d'affoiblir ni de méconnoître.

Mais, Messieurs, si la morale est une en elle-même, si elle doit être une encore dans ses directions et dans ses développemens, par quelle fatalité arrive-t-il cependant que nous croyons apercevoir quelquefois une opposition sensible entre les divers genres de devoirs qui nous sont commandés ? Pourquoi y a-t-il des circonstances où ils paroissent tellement se contredire entr'eux que nous ne pouvons vouloir les accomplir ensemble, sans éprouver comme une sorte de mal-aise qui nous avertit que notre conscience souffre, et que nous allons devenir infidèles à ses lois ?

Digitized by Google

Vous êtes hommes, vous êtes citoyens, vous êtes magistrats. Comme hommes, vous appartenez à cette immense société humaine qui a des droits à exercer et des devoirs à remplir ; des droits qu'elle ne s'est pas donnés, des devoirs qu'elle ne s'est pas prescrits ; des droits qui résultent de la nature de nos facultés, et dont il faut chercher la raison dans le Dieu même qui nous les a départies ; des devoirs qui, toujours indispensables, n'ont pas une origine moins auguste et moins haute. Comme citoyens, vous avez une patrie, laquelle, faites-y bien attention, Messieurs, n'ajoute rien à vos droits essentiels, rien à vos devoirs véritables, mais qui, selon les diverses positions où votre destinée vous place, protège vos droits de toute la force de ses institutions, ou vous retient dans le système de vos devoirs par tous les motifs, soit de crainte, soit de respect, que la sage sévérité de ses lois vous inspire. Comme magistrats, vous exercez un ministère, et ce ministère aussi a ses devoirs et ses droits : ces devoirs, Messieurs, que la justice des hommes ne vous a pas imposés, car il n'est pas en leur puissance de créer des devoirs ; mais qui résultent éminemment de la nécessité de cette justice éternelle dont vous êtes appelés à prononcer les ora-

Digitized by Google

cles; ses droits encore qui, par une raison semblable, ne sont que ceux de cette justice elle-même, et dont l'objet est particulièrement de conserver à votre conscience toute sa délicatesse, afin qu'en quelque conjoncture que ce puisse être, le langage que vous parlez au-dehors ne soit jamais démenti par le langage que, dans le secret de vos cœurs, elle est toujours pressée de vous faire entendre.

Or, Messieurs, avons-nous besoin de recourir au témoignage de l'histoire, pour demeurer convaincus qu'il existe quelquefois des circonstances difficiles où ce que notre patrie exige de nous, semble jusqu'à un certain point déroger à ce que nous commande habituellement la voix toujours si sainte, toujours si imposante de l'humanité; que quelquefois il s'en manifeste d'absolument imprévues, où l'intérêt pressant, quoique momentané, de l'ordre politique auquel nous appartenons, nous porte comme involontairement à perdre de vue cet ordre plus universel et plus nécessaire par lequel le genre humain subsiste, cet ordre qui n'a point d'époques, et dont le temps ne mesure pas la durée; que quelquefois encore, il s'en développe autour de nous dont l'influence, quoiqu'à peine aperçue est tellement funeste, que par une foiblesse

Digitized by Google

qui trouve sa cause, tantôt dans notre amour-propre, tantôt dans le système de nos espérances et de nos craintes, oubliant un peu trop ce que nous devons à nos semblables pour ne nous occuper que de ce que nous estimons avantageux à nos concitoyens, nous nous trouvons comme naturellement disposés à confondre ce qui est utile avec ce qui est juste, et dès-lors à ne plus nous ressouvenir assez *qu'il ne faut regarder comme un bien véritable, que le bien qui laisse à notre conscience toute la possibilité de son développement moral*, parce qu'en effet il n'y a que cette espèce de biens qui n'altère pas notre bonté naturelle, et ne porte aucun préjudice à nos vertus.

Enfin, Messieurs, et pour nous renfermer plus particulièrement dans ce qui intéresse le noble et pénible ministère qui vous est confié, vous êtes les délégués du prince afin de rendre la justice à ses peuples; c'est en son nom que vos arrêts sont prononcés, et il n'est aucun de vos actes qui n'exprime sa puissance souveraine et l'aveu formel de votre dépendance. Mais ce que le prince veut, convient-il que vous le vouliez toujours? N'y a-t-il pas des occasions heureusement assez rares où vous devez non pas résister à son autorité,

Digitized by Google

mais fixer vous-mêmes un terme à votre obéissance ? Les événemens qui ont exercé la sagesse de vos prédécesseurs ne peuvent-ils pas se reproduire de nouveau pour exercer aussi la vôtre ; et s'il arrivoit que vous fussiez placés comme eux dans une de ces conjonctures délicates où, par une nécessité malheureuse, il vous faudroit choisir entre les conséquences funestes d'une soumission trop illimitée et les résultats d'un refus qui ne seroit pas aussi sans quelqu'inconvénient remarquable, de quels sentimens, de quelle expérience emprunteriez-vous, soit les motifs dont vous auriez besoin pour vous déterminer, soit les lumières qui vous seroient nécessaires pour vous conduire ? Quel guide vous dirigeroit à travers les écueils soudains dont votre carrière se trouveroit semée ? et comment distingueriez-vous les momens où le courage doit oser, de ceux où, sans compromettre pourtant la vérité, c'est à la prudence toute seule qu'il convient d'entreprendre (1) ?

Nous vous l'avons dit, Messieurs, l'honneur est à-la-fois la sensibilité et l'énergie de la vertu.

(1) Ceci est relatif aux discussions des Parlemens avec la cour.

Digitized by Google

Il ne s'agit point ici, et sans doute nous n'avons pas besoin de vous le faire remarquer, de cette sensibilité si vaine, et dont on parle tant aujourd'hui; de cette sensibilité qui, à le bien prendre, n'est autre chose qu'une disposition naturelle à éprouver d'involontaires et faciles émotions en présence des objets qui peuvent exciter notre aversion ou mériter notre amour; mais de cette autre sensibilité bien plus profonde et plus fine, bien plus généreuse et plus vraie; mais de cette sensibilité qui n'appartenant pas moins à notre conscience qu'à notre cœur, se répand, si l'on peut le dire, dans toutes les régions de l'univers moral, pour y jouir du bien qu'elle y aperçoit, pour y souffrir du mal qu'elle y découvre, et n'y demeurer ainsi jamais étrangère, à rien de ce qui intéresse le règne de la justice sur la terre, et le maintien de son influence douce et salutaire parmi les hommes.

Il s'agit encore moins ici, Messieurs, de cette énergie ou faussement sévère, ou facilement impétueuse, qui n'en impose que trop au vulgaire; de cette énergie qui n'est que l'opiniâtreté d'une volonté vicieuse, ou le mouvement exagéré d'une passion luttant sans mesure contre les obstacles qui l'empêchent de se satisfaire; mais bien de cette autre énergie qui n'abandonne jamais l'homme sage, mais de

Digitized by Google

cette énergie qui n'est que l'expression de son caractère, qui se cache dans ses actions accoutumées, qui se montre dans ses actions moins ordinaires; toujours tranquille, toujours semblable à elle-même cependant, contre laquelle les événemens, comme les passions, demeurent sans puissance, et qui ne participe en rien de leur habituelle et malheureusement trop funeste instabilité.

Voilà, Messieurs, la sensibilité, voilà l'énergie de la vertu : voilà l'honneur comme il est temps de le définir, l'honneur qui; capable à-la-fois des plus grands sacrifices et des actes de dévouement les plus inattendus, ne vit que de lui-même, achève en nous la conscience, et pour lequel il n'y a ni faute légère, ni omission excusable.

Or, Messieurs, que cet honneur se mêle à toutes les délibérations du magistrat; qu'il devienne son habitude dominante, et il n'est pas à craindre qu'en aucune des circonstances dont nous venons de vous entretenir, les résolutions qu'il prendra demeurent long-temps incertaines. Le langage que lui parle sa patrie est-il en opposition avec ces droits imprescriptibles et souverains qui sont éminemment les droits de l'humanité ? S'aperçoit-il que les

Digitized by Google

grandes lois de cette sociabilité universelle dont, si nous osons le dire, la divinité elle-même prononce à chaque instant les paroles et sanctionne l'existence, ne conservent plus sur l'opinion qui se déprave, ou sur le pouvoir qui a besoin d'abuser, l'autorité qui doit être leur partage? Ce que veut le prince dont il est le délégué, diffère-t-il de ce que veut la justice dont il est le ministre ? Les événemens ont-ils amené, pour lui, quelques-unes de ces époques déplorables où il devient difficile à la conscience de se développer dans toute sa liberté ? Enfin, et comme il est arrivé en certaines conjonctures dont il est inutile de rappeler ici la mémoire, essaieroit-on par des innovations qu'on s'efforceroit de faire regarder comme nécessaires, de soumettre son ministère à une influence qui, quelle qu'en soit la source, ne peut jamais être que dangereuse, parce qu'en effet, Messieurs, il est de la nature de toute influence d'affoiblir en nous le sentiment de notre volonté, et d'ôter ainsi à notre raison sa naturelle et noble indépendance? n'ayez peur qu'il hésite un moment ; craignez encore moins que la voix qui alors se fait entendre à son cœur l'expose jamais à choisir autrement que ne le veut la sagesse, et lui parle un langage que

Digitized by Google

la vérité qu'il aime puisse un jour démentir?

Il y a dans les ames saines, *et ce n'est que là*, Messieurs, *qu'il faut chercher l'honneur*, une expérience des choses et des hommes que les ames vicieuses ne peuvent pas connoître; une finesse de discernement dont on est loin de soupçonner la mesure; une prudence à-la-fois et une promptitude de détermination qui résultent particulièrement pour elle, de leur manière d'être, ou, afin de nous expliquer davantage, qu'elles doivent essentiellement à un fond de pureté toujours inaltérable, et qui fait que, semblables en quelque sorte à une glace sans défaut, et dont aucun objet n'approche sans s'y reproduire sous ses traits véritables, il est comme impossible qu'elles ne reçoivent pas, dans chacune des circonstances où leur destinée les place, l'impression du bien qui s'y trouve, et celle encore du mal dont ces mêmes circonstances peuvent devenir ou l'occasion ou la cause.

Ainsi, le magistrat n'auroit besoin que de ses propres vertus pour déterminer, selon les temps et les hommes, les maximes de conduite qui doivent être les siennes. L'honneur dont il auroit fait son guide ordinaire, et auquel il devroit

Digitized by Google

l'heureuse habitude de se détacher sans cesse de lui-même pour appartenir de plus près à la vérité, dissiperoit par des lumières imprévues toutes les obscurités qu'à divers intervalles l'opinion, devenue trompeuse, tenteroit de répandre sur la carrière qu'il lui faut parcourir. Son cœur lui apprendroit, comme son intelligence, et plus sûrement encore que son intelligence, qu'il est faux qu'il puisse jamais exister pour nous de devoirs opposés ; que nos devoirs se subordonnent entr'eux selon que les intérêts auxquels il se rapportent, embrassent une sphère d'activité plus ou moins étendue ; qu'ils augmentent de sévérité à mesure que cette sphère d'activité s'agrandit ; que par-tout où un devoir d'un ordre supérieur s'offre à notre pensée, il n'y a donc pas, dans un ordre moins élevé, de devoir, quel qu'il soit, qui, dès qu'il entre en concurrence avec lui, puisse demeurer un devoir véritable ; et dès-lors que si, dans la même conjoncture, deux actes proposés à notre délibération prennent également à nos yeux le caractère de devoir, ceci n'arrive pas, comme certains moralistes l'ont avancé, parce qu'en effet l'un et l'autre sont des devoirs à-la-fois, et sur-tout des devoirs entre lesquels il nous est libre de choisir ; mais seulement parce que,

Digitized by Google

bien plus souvent qu'on ne l'imagine, nous sommes portés à vouloir que ce que nous desirons soit aussi ce qui est juste, et qu'il est tout simple que selon que notre conscience s'affoiblit, notre jugement devienne moins sain, notre sagesse moins certaine, et notre prudence moins éclairée.

Ce n'est pas tout, Messieurs, et avant que de finir nous avons besoin de vous parler encore de ces temps de fermentation, de ces époques d'égarement et de trouble, où il faut que le magistrat soit juste malgré son siècle, et qu'il ait le courage de demeurer fidèle à son ministère, même au prix de toute sa renommée.

Les passions humaines, en traversant les âges, déposent des sédimens dangereux dont l'effervescence subite annonce les orages destructeurs du calme des états, ou prépare des tempêtes fatales à leurs destinées. Il s'élève quelquefois alors du fond des ames même les plus pures, des vapeurs funestes à la vertu : la raison égarée ne brille que d'une lumière incertaine; les foibles nuances de l'erreur et de la vérité s'effacent, et la nuit du préjugé qui répand ses voiles sombres jusques sur les astres les plus lumineux, égare avec une facilité pareille et l'esclave courbé sous le joug de l'opinion, et le sage né pour en braver l'empire.

Digitized by Google

, Que, dans ces momens d'illusion, l'homme qui ne possède que des vertus ordinaires, se laisse séduire par l'autorité presqu'infaillible de l'exemple; que le souffle empoisonné de l'erreur répande un air contagieux jusques dans le sanctuaire de la justice; que ses ministres eux-mêmes, entraînés par une fatalité malheureuse, sacrifient à un faux honneur les devoirs que l'opinion ose proscrire, et les vertus qu'elle désavoue. Après tout ce que nous avons dit, Messieurs, avons-nous besoin de vous faire remarquer que ce qui caractérise sur-tout l'honneur véritable, c'est qu'il est impossible qu'une imitation aveugle devienne en aucune circonstance le principe de ses déterminations; toute influence dont il ne s'affranchit pas l'empêche d'être; toute obéissance que lui-même il ne s'est pas commandée, le détruit; et afin que l'autorité ne lui fasse pas entendre un langage inutile, ce qu'il faut essentiellement, c'est que dans les lois qu'elle lui impose, il ne reconnoisse jamais que ses propres maximes; c'est que, dans les devoirs qu'elle lui prescrit, il ne découvre rien qui offense sa superbe délicatesse, ou qui blesse même légèrement sa fière et difficile sévérité.

L'honneur seroit donc encore ici le gardien de la sagesse. La fortune peut distribuer à son gré la louange ou le blâme, la gloire ou la

Digitized by Google

honte ; elle peut, en attaquant le magistrat avec les armes de la prévention ou de l'imposture, le dépouiller par degrés, et quelquefois en un moment, de la considération méritée qui l'environne. Son pouvoir va jusque-là ; mais alors, un pouvoir plus grand, celui d'une conscience indépendante, se montre tout entier ; et tandis qu'une même impulsion précipite vers les mêmes erreurs la masse générale des esprits, ce pouvoir résiste ; et par une action constante et qu'on ne surmonte pas, il sépare le magistrat de la foule égarée, l'investit de toute sa force et le retient avec énergie dans la route, pour quelque temps solitaire, de la raison et de la vérité.

C'est dans ces circonstances sur-tout, que le magistrat connoît tout le prix de la vertu ; c'est alors qu'il aperçoit d'une vue plus distincte sa haute origine, qu'il comprend mieux pourquoi elle se détache du temps, et comment elle ne seroit qu'une pénible illusion, si ses destinées n'étoient pas des destinées éternelles.

Assez ferme pour résister à cet amour impérieux de l'estime dont notre foiblesse nous a fait un besoin ; assez grand pour n'attendre que de la postérité la justice que lui refuse son siècle ; assez supérieur à tous les intérêts hu-

Digitized by Google

mains pour ne jamais faire entrer dans les motifs de ses actions la considération même momentanée de cette justice tardive, qui est comme la dernière espérance du mérite persécuté, il voit, avec une indifférence courageuse, sa propre réputation livrée au torrent des jugemens populaires, une censure indiscrète s'attacher à toutes ses démarches, une prévention défavorable lui composer de toute part une célébrité malheureuse. C'est toujours des hommes qu'il s'occupe; c'est encore de leurs plus chers intérêts qu'il entretient sa pensée. Mais que peuvent sur lui leurs opinions passagères et leurs vains souvenirs? les motifs auxquels il obéit lui viennent de plus haut. Dans la loi qui le dirige, il découvre l'éternité; et comment se détourneroit-il de cette loi sainte, lui qui, par l'élévation de son ame, placé au-dessus de tout ce qui finit, connoît si bien le néant de tous ces honneurs, de toute cette renommée d'un moment, qu'avec une si fatale imprudence, nous ne cessons de poursuivre, à travers cet ordre de choses essentiellement périssable, où s'écoulent, mêlés de tant de fatigue et d'inquiétude, les jours si peu nombreux qui nous sont accordés?

Seroit-il donc possible qu'une odieuse ingra-

Digitized by Google

titude fût pour toujours le prix d'une fidélité si patiente, d'un dévouement si magnanime? Gardez-vous de le penser, Messieurs. Immobile au sein des orages, la vérité se plaît à élever un monument durable à la gloire du magistrat. Plus il s'est oublié lui-même dans l'exercice des devoirs difficiles qu'il lui a fallu remplir, et plus elle s'empresse d'environner son nom de souvenirs honorables. Un moment arrive, plus ou moins retardé, où les préventions se dissipent, où le tumulte des fausses opinions s'appaise, où les ténèbres de l'erreur abandonnent leur empire au jour pur de la raison; et alors, et dans le lieu même où, par le sacrifice le plus coûteux à la nature, le magistrat s'étoit volontairement dépouillé, afin d'être en effet et plus sage et plus juste, de tous les dehors de justice et de sagesse qui lui avoient si long-temps mérité l'estime de ses semblables, on n'aperçoit enfin que le trophée superbe que lui ont mérité ses vertus.

Telle est, à de certaines époques, la destinée glorieuse qui attend le magistrat. Telle seroit sans doute aussi votre destinée, Messieurs, si vous existiez dans quelques-unes de ces circonstances déplorables où il faut lutter contre son siècle; où l'honneur qui naît de la conscience,

Digitized by Google

et qui, comme nous venons de le dire, n'en est que l'expression énergique, se trouve en opposition avec ce faux honneur qui ne doit son influence passagère qu'à l'esprit de parti, qu'aux passions exaltées de la multitude, qu'à la nouveauté peut-être de quelques maximes dont l'expérience n'a fait connoître encore ni l'erreur ni le danger. Cette sagesse toujours calme, toujours inaltérable, qui est comme l'effet, la production nécessaire de l'honneur véritable; cette prudence éclairée, et jamais timide, qui n'emprunte que de lui seul la connoissance de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut éviter; cette habileté prévoyante qui, dans le désordre des mœurs présentes, sème pour une postérité meilleure des germes de justice, de restauration et de paix; toutes ces qualités, Messieurs, on les remarqueroit en vous; et ce que vous êtes à nos yeux nous est un sûr garant de ce que vous pourriez devenir, si votre patrie vous demandoit des vertus plus hautes et quelques-unes de ces résolutions magnanimes desquelles on a souvent vu dépendre le repos des peuples, la stabilité des mœurs et la durée des empires.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR

L'HUMANITÉ DES JUGES

Dans l'administration de la justice criminelle ; composé en 1774 (1).

MESSIEURS,

Si la justice est le premier devoir du magistrat, l'humanité doit être sa première vertu. Qu'il soit impassible comme la loi toutes les fois qu'il faudra prononcer entre le puissant et le foible, le riche accrédité et le pauvre sans appui ; mais qu'il se garde de confondre cette impassibilité morale avec cette dureté de caractère qui repousse l'humanité comme une foiblesse et qui voit toujours l'injustice à côté de la pitié. Si son cœur n'a rien senti à l'aspect de la vertu malheureuse ; s'il a refusé des larmes

(1) Ce Discours a déjà été imprimé, mais on n'en connoissoit pas l'auteur.

Digitized by Google

au spectacle de l'innocence outragée ; s'il n'a pas reçu de la nature cette douce sensibilité qui souffre dans les maux d'autrui et qui s'afflige de leur misère, qu'il fuie loin des tribunaux de la justice, qu'il porte ailleurs sa froide et tranquille vertu. Le glaive des lois peut aisément devenir dans ses mains une arme criminelle, et il sera d'autant plus à plaindre, que, coupable sans remords, il ne saura pas même verser des pleurs sur les cendres de ses victimes.

Oui, sans l'humanité la vertu même est dangereuse et ses excès sont à craindre. Que le magistrat qui chérit la justice n'oublie donc jamais qu'il faut aimer les hommes, si l'on veut éviter l'erreur en les jugeant; que ce sentiment précieux se mêle à tous ses autres sentimens; qu'il s'unisse à sa raison pour en prévenir les écarts; qu'il s'y livre sur-tout, lorsqu'errant dans les sentiers obscurs de la jurisprudence criminelle, il cherche au milieu des ombres de la nuit le coupable qui redoute la lumière, et l'innocent qui soupire après elle.

Je me propose de vous entretenir aujourd'hui, Messieurs, de cette partie importante de l'administration qui vous est confiée. Je vais détruire des préjugés, combattre des vices, retracer des devoirs

Digitized by Google

devoirs, heureux de ne trouver, en m'occupant de ces différens objets, qu'une occasion précieuse de rendre un hommage public à vos vertus!

A Rome, l'accusation d'un citoyen étoit un grand événement. La patrie, qui connoissoit toute l'étendue de ses droits, ne l'en dépouilloit qu'à regret, et, si quelquefois elle étoit forcée de l'immoler à sa vengeance, l'appareil du sacrifice annonçoit assez qu'elle alloit frapper une grande victime.

Il n'en est pas ainsi parmi nous. Ce n'est plus dans les assemblées du peuple, et sous les yeux de la liberté, que le citoyen accusé peut se défendre. Seul avec son innocence ou son crime, il ne lui est pas permis d'emprunter une éloquence étrangère pour se soustraire à la peine ou repousser la calomnie. Dès le moment où il est dénoncé, le silence des lois l'environne, la justice le couvre de ses ombres, et il n'a d'autre défenseur que le magistrat même qui doit être son juge (1).

Ainsi, notre législation, en diminuant les ressources du crime, seroit peut-être fatale à

(1) Il faut se ressouvenir, en lisant ce Discours, qu'il a été composé avant la réforme de nos lois criminelles.

Digitized by Google

l'innocence, si elle ne lui avoit préparé des protecteurs vigilans, dans ceux qu'elle a choisis pour être les dépositaires de son autorité; et c'est ici, Messieurs, que vous allez juger de toute l'importance et de toute la difficulté de votre ministère.

Chez les anciens, les mœurs publiques soutenoient le magistrat. Le dévouement à la patrie, l'amour de la liberté créoient en lui presque toutes les vertus de sa place, et, pour l'occuper avec distinction, il n'avoit besoin que d'être citoyen, et de respecter dans les autres des droits qu'il ne pouvoit y méconnoître sans en diminuer à l'instant pour lui-même ou l'exercice ou l'étendue. Dans nos constitutions modernes, les fonctions du magistrat sont moins éclatantes et plus pénibles. Nos mœurs, absolument indépendantes de nos lois (1), ne lui offrent ni les

(1) Ceci a besoin d'explication. Les mœurs se modifient au gré des gouvernemens : on peut même dire qu'elles sont, dans leur développement, le produit nécessaire des lois politiques et civiles de chaque Etat. Ce sont ces lois qui déterminent la plupart des rapports des hommes entr'eux; c'est ensuite de ces rapports diversement combinés, que nais-

Digitized by Google

mêmes ressources ni la même gloire, et cependant il a des devoirs également précieux à remplir.

---

sent les affections, les habitudes et les préjugés qui les unissent.

Plus le gouvernement se resserre, ou, en d'autres termes, plus il devient absolu, et plus l'intérêt qui rapproche le sujet du souverain s'affoiblit, et plus les actions morales du sujet deviennent indifférentes au Souverain, et plus, par une raison semblable, les actions morales du Souverain deviennent indifférentes au sujet.

Plus le gouvernement se développe au contraire, ou, en d'autres termes, plus il emprunte sa force des principes d'une liberté véritable, et plus l'intérêt qui unit le sujet au Souverain augmente, et moins les actions morales du sujet deviennent étrangères au Souverain; et moins, toujours aussi par une raison semblable, les actions morales du Souverain sont étrangères au sujet.

Ainsi, dans les gouvernemens tempérés, les hommes sont libres, et il n'y a point de licence dans les mœurs; dans les gouvernemens absolus, au contraire, les hommes sont esclaves et les mœurs ont une grande licence; *car la servitude ne peut jamais peser sur l'homme tout entier.*

De-là il résulte que les actions du magistrat ne sont pas également publiques dans toutes les constitutions, et que leur degré de publicité se proportionne naturellement au degré de liberté politique de chaque Etat.

Dans un gouvernement tempéré, le magistrat n'agit en quelque sorte qu'en présence du citoyen; parce que, pour

Digitized by Google

Que fera-t-il donc pour les remplir, ces devoirs? Il remplacera le sentiment quelquefois

---

le citoyen, la patrie qui n'est autre chose que la réunion de tous les droits de la Cité, est un dépôt précieux dont il ne peut se dessaisir un moment sans en risquer la perte.

Dans un gouvernement absolu au contraire, je ne vois aucune dépendance réciproque entre le sujet et le magistrat. Celui-ci commande et l'autre obéit; et comme l'état et le prince ne sont qu'une même chose, il n'y a entre le sujet et le délégué du prince, ou le magistrat, aucun intérêt commun qui les rapproche.

Dans un gouvernement tempéré, l'opinion sera précieuse au magistrat, parce qu'elle est la règle nécessaire de ses actions, et qu'elle peut toujours en devenir la récompense.

Dans un gouvernement absolu au contraire, l'opinion, nécessairement frivole, porte sur des objets étrangers à l'administration ou à la police de l'état; la liberté civile du sujet est sans doute, à quelques égards, comme la liberté politique du citoyen, un bien qui n'existe qu'autant qu'il est commun à tous. Mais, parce qu'on peut blesser la liberté civile sans la détruire absolument, et la méconnoître dans un individu, sans que les autres en soient privés, l'intérêt qu'elle inspire n'est pas si général. Sous le régime d'un despote, l'opinion publique ne sera donc pas une ressource pour le magistrat; il ne pourra la regarder ni comme la peine de ses prévarications dont personne ne se met en peine, ni comme la récompense de ses travaux, qu'aucune renommée n'accompagne.

Le magistrat d'un état libre a donc moins besoin de vertu

Digitized by Google

aveugle de la liberté, par l'amour toujours éclairé de la vertu. Son dévouement à sa patrie

---

que le magistrat d'un état despotique. Celui-ci, en faisant le bien, sera, si l'on veut, un homme environné de quelqu'estime; l'autre peut devenir un homme remarquable; et malheureusement la gloire est un mobile bien plus puissant que la vertu.

Le moyen le plus sûr de restituer aux fonctions du magistrat tout l'éclat dont elles sont susceptibles, seroit de donner aux jugemens des crimes la même publicité qu'aux jugemens en matière civile. Cette publicité préviendroit d'ailleurs bien des erreurs; mais avant que de s'en occuper, il seroit sage d'examiner jusqu'à quel point elle est compatible avec les principes du gouvernement auquel on obéit.

Un crime n'est pas seulement une contravention à une loi; c'est encore un attentat contre la société. Une accusation criminelle, quand elle est publique, entraîne donc assez souvent après elle une discussion qui ne laisse pas le plus grand nombre dans un état d'indifférence. Les discussions de ce genre sont nécessairement éclatantes, parce que, quoiqu'elles n'intéressent que la vie et l'honneur d'un seul; ou tout au plus de quelques citoyens, elles compromettent cependant jusqu'à un certain point le repos de tous les autres. Il y auroit donc des gouvernemens où elles pourroient déplaire, parce qu'il est des circonstances où, pour statuer sur la vie et l'honneur, il faut traiter des questions relatives aux principes moraux d'après lesquels on est gouverné.

Le respect pour les lois, dans un état despotique, ne s'entretient guère qu'autant que l'examen en est interdit aux

Digitized by Google

se montrera dans l'attention scrupuleuse avec laquelle il exercera les redoutables fonctions de son ministère ; mais, sur-tout, il ne négligera

---

sujets. Là, comme dans un état libre, les lois ne sont pas garanties par l'évidence, c'est-à-dire, par la certitude où l'on est qu'elles sont l'expression de la conscience publique. Elles contraignent plus qu'elles ne convainquent. Si vous en faites un objet de discussion, vous les dépouillez du caractère d'autorité dont elles sont revêtues. Accoutumé à entendre statuer publiquement sur ses plus grands intérêts, d'après des lois qui sont quelquefois en opposition avec ses sentimens naturels, l'esclave désirera les priviléges du citoyen ; il réfléchira sur ce que les principes d'après lesquels il est gouverné peuvent avoir de défectueux ; peut-être même portera-t-il un œil curieux sur les élémens de la législation ? peut-être se demandera-t-il dans quels bornes doit être resserré le terrible droit de contraindre ou de punir ? Alors, trop éclairé pour obéir sans motif, ou il brisera le joug dont l'habitude lui avoit déguisé la pesanteur, ou il faudra l'en accabler, et la constitution ébranlée dans ses fondemens s'écroulera dans l'anarchie.

Il y a donc un rapport nécessaire entre les lois criminelles et le régime de chaque état : j'ai besoin de le dire, ce n'est que dans les pays libres, c'est-à-dire dans ceux *où l'on ne peut être injuste impunément*, que les lois criminelles finissent par acquérir toute la perfection qui leur convient, parce que ce n'est que là seulement que la perte d'un citoyen n'est jamais un événement ordinaire, et devient quelquefois une calamité publique.

Digitized by Google

rien pour développer au fond de son cœur ce penchant à l'humanité, qui est la source féconde de tous nos rapports avec nos semblables; sans lequel nous ne serions susceptibles d'aucune affection sociale; que nous retrouvons toujours en nous, sitôt que nos passions s'appaisent, et que nous devons regarder comme le premier des dons que nous a faits la nature. Ce sera là, si j'ose le dire, toute sa conscience. Plus cette conscience sera délicate et sensible, et moins il craindra de se tromper en s'abandonnant à ses lois.

En effet, Messieurs, et je vais donner la preuve de cette importante vérité, il n'y a que l'amour de l'humanité qui puisse faire acquérir au magistrat les connoissances dont il a besoin pour juger les hommes, comme il n'y a que cette même vertu qui puisse le garantir de l'erreur dans ses jugemens.

PREMIÈRE DIVISION.

De toutes les connoissances nécessaires au magistrat, la plus indispensable, sans doute, est celle de l'homme. Sans elle, sa sagesse est vaine, sa science ne sert qu'à l'égarer, et les principes dont il charge sa mémoire ne lui offrent que des précautions dangereuses contre

Digitized by Google

le crime qui échappe à leur application, ou l'innocence qui se refuse à leur sévérité.

Le philosophe qui veut acquérir cette connoissance difficile, dépouille d'abord l'homme de tout ce qu'il doit aux institutions sociales, et le réduisant à ce qu'il croit être, sa simplicité originelle, il cherche à découvrir dans l'analyse des premières facultés de son ame les principes cachés de ses différentes opérations. Avec un petit nombre de sensations et de besoins, vous le voyez composer successivement toutes les parties de son être moral, enchaîner ses idées, développer ses penchans, créer ses passions, déterminer ses rapports, et après avoir combiné les divers élémens des forces qui agissent sur lui, expliquer les phénomènes qui en dépendent, ou trouver les effets qu'elles doivent produire.

Ce n'est pas ainsi que l'homme doit être étudié par le magistrat. Loin de le séparer de la société, c'est dans la société même qu'il lui importe de l'observer. Juge de ses actions, comment en apercevroit-il les motifs, c'est-à-dire, comment distingueroit-il dans chacune d'elles ce qui est l'ouvrage de la passion, de ce qui appartient au caractère; ce qui est le fruit de l'habitude, de ce qu'il faut attribuer aux circons-

Digitized by Google

tances; ce qui est l'effet des mœurs particulières, de ce qui est une suite des mœurs générales (1)? Comment encore, au milieu de ses déguisemens, de ses fuites, de ses détours, de

(1) J'appelle mœurs générales, cet amas d'opinions, de coutumes et quelquefois d'erreurs, qui forme le caractère d'une nation; et mœurs particulières, cet assemblage de préjugés, d'inclinations et d'habitudes, qui compose le caractère de chaque homme en particulier. Il ne dépend pas de nous de changer le caractère de notre siècle ou de notre pays : nos actions même en portent l'empreinte malgré notre volonté; mais il est toujours en notre pouvoir d'affoiblir les vices particuliers de notre caractère ou d'en corriger les excès.

Cette distinction entre les mœurs générales et les mœurs privées est une des plus importantes règles de la justice distributive. Deux actions en apparence condamnables le seront plus ou moins, si l'une tient plus aux mœurs publiques que l'autre; et celle qui s'en éloignera davantage aura d'autant moins de vraisemblance, qu'elle sera l'effet d'une cause plus libre et plus particulière.

Car ce n'est pas la nature seule qu'il faut consulter pour déterminer le degré de vraisemblance et de moralité des actions humaines. Il faut encore avoir égard aux habitudes sociales que nous avons contractées. Tel fait est probable dans un lieu, qui ne l'est pas dans un autre; telle action mauvaise en elle-même sera bonne d'une bonté relative, si elle s'accorde avec les principes du gouvernement, et les mœurs qu'il fait naître ou les préjugés qu'il autorise.

Digitized by Google

ses erreurs, saisiroit-il la marche souvent obscure et toujours secrette du cœur humain, si, plaçant l'homme dans toutes les positions où il peut se trouver, il ne le subordonnoit à tous les événemens dont il peut dépendre ?

Le philosophe, dans ses recherches, ne se propose que la connoissance de l'homme en général. L'objet du magistrat est plus particulier. Ce sont les hommes qu'il veut connoître. L'un doit donc plus réfléchir, l'autre plus observer. Le premier peut faire un système, il ne nuira qu'au progrès des sciences. Le second doit craindre tout ce qui l'approche de l'erreur, il affligeroit l'humanité.

Or, toutes les situations de l'ame ne sont pas également avantageuses à qui veut acquérir cette connoissance importante. Celui qui voit les hommes d'un œil d'indifférence ne réussira jamais à les connoître. Placé à une trop grande distance de l'objet qu'il veut observer, il en démêlera peut-être avec facilité les traits principaux ; mais les nuances délicates qui les rapprochent, les différences légères qui les séparent, les points où ils viennent se diviser ou se confondre échapperont toujours à sa sagacité. Sa froide raison connoîtra l'homme toutes les

Digitized by Google

fois qu'une cause unique et simple l'aura déterminé; mais lorsque ces causes seront composées, quand aucune d'elles ne sera sensible que par son union avec les autres, toutes se refuseront également à la grossièreté de ses opérations, et il sera réduit à remplacer par des conjectures le vrai qu'il n'aura pu saisir.

Celui pour qui les hommes sont un objet de mépris ou de haine est encore moins fait pour les connoître. Le mépris est dur, la haine est cruelle dans ses jugemens, et comme la vérité ne leur plaît qu'autant qu'elle est odieuse, elle est aussi rarement leur partage. Je sais bien qu'il est difficile de rencontrer des êtres assez ennemis de leur espèce, pour se livrer sans remords à des penchans si funestes; mais peut-être est-il moins rare qu'on ne pense de trouver des hommes heureusement nés, qui, placés long-temps dans de pénibles circonstances, aient contracté l'habitude involontaire de ne voir les autres hommes que dans le jour odieux où la fortune les leur a d'abord présentés. Que je les plains ces hommes, si la société leur a confié le dépôt dangereux de ses vengeances! Que leurs préjugés vont les rendre coupables! Comme, à leurs yeux, les moindres soupçons

Digitized by Google

se changeront en certitudes cruelles! Comme les plus légères vraisemblances deviendront des vérités terribles! Combien ils auront de peine à distinguer l'intervalle, quelquefois si foible, qui sépare l'imprudence de l'erreur, l'erreur du crime, le crime de l'innocence! Hélas! il n'est déjà que trop facile de confondre toutes ces choses, lors même qu'on n'a que la raison pour guide, et la vérité pour objet!

Voulons-nous, Messieurs, ne nous égarer jamais; ou, si l'erreur est un apanage nécessaire de notre foiblesse, voulons-nous du moins qu'elle ne nous coûte ni larmes ni regrets? Aimons les hommes avant que de chercher à les connoître. Il n'y a que l'humanité qui puisse nous les montrer tels qu'ils sont, parce qu'il n'y a qu'elle qui les voie sans passion comme sans préjugés; parce qu'il n'y a qu'elle qui sache nous inspirer cette utile défiance de nous-mêmes, qui saisit le vrai avec d'autant plus de certitude qu'elle est plus en garde contre les illusions paisibles de l'amour-propre et les froids sophismes de la raison; parce qu'elle seule encore peut mettre dans nos recherches ce degré d'intérêt qui fait naître et soutient l'attention, qui produit et dissipe les doutes, et qui ne laisse

Digitized by Google

rien à la vraisemblance de ce qu'un examen sévère peut lui dérober.

L'intérêt, Messieurs, n'est pas moins la mesure de nos connoissances que de nos actions. Si la nature n'est pas la même pour le spectateur distrait de ses merveilles, que pour l'observateur curieux de ses phénomènes; si elle n'excite dans l'un qu'une émotion passagère et stérile, tandis que l'autre, livré à des réflexions profondes, cherche à deviner le secret de ses opérations et à remonter aux causes dont il a les effets sous les yeux, c'est que le premier ne voit qu'un objet de délassement et de plaisir où le second découvre tout-à-la-fois un objet de plaisir, de méditation et de gloire.

Or, combien le magistrat qui aime les hommes n'est-il pas intéressé à les connoître! Qu'il songe seulement qu'une erreur légère a plus d'une fois suffi pour perdre l'innocence; qu'il réfléchisse sur les maux irréparables que cette erreur peut entraîner après elle : un père pleurant en silence sur les cendres d'un fils immolé sous ses yeux, accusant les hommes imprudens ou cruels qui l'ont condamné, attendant au sein de la misère qu'une mort désormais trop lente vienne terminer des jours consacrés à l'ignominie : une mère furieuse dans sa douleur, intéressant toute

Digitized by Google

la nature à son désespoir, calomniant les lois et la vertu, s'élevant contre un Dieu qu'elle croit sourd à ses cris, et blasphêmant, pour attirer ses foudres et hâter sa vengeance ; une épouse infortunée, traînant sur le tombeau de son époux les gages malheureux de sa tendresse ; là, les pressant contre son sein agité, mêlant tantôt ses larmes à celles qui coulent de leurs yeux, tantôt les regardant d'un air égaré, et leur disant avec un sentiment profond d'amertume : *Il est mort comme les coupables, et vous vivrez dans l'opprobre.* Que ces objets sont touchans et terribles ! Si, malgré l'atroce frivolité de nos mœurs, il n'est parmi nous aucun homme assez indifférent pour n'en être pas ému, quel sentiment de terreur et de pitié, quel intérêt puissant n'exciteront-ils pas dans le magistrat dont l'ame sensible obéit sans effort aux douces impressions de l'humanité !

Alors, Messieurs, quelle précaution ne prendra-t-il pas pour s'assurer de la vérité dans ses recherches ? Quelles bornes mettra-t-il à sa curiosité, et qui osera fixer un terme à ses connoissances ?

Recueillir les préjugés de toutes les conditions, s'instruire des maximes de tous les états,

Digitized by Google

étudier le caractère de tous les âges, observer la différence morale des sexes, saisir la manière de voir et de sentir, qui est particulière à chacun; de ces distinctions primitives déduire les vertus qui leur sont propres ou les vices dont ils peuvent être capables; remonter à l'origine des passions, les suivre dans leur développement et dans leurs progrès, déterminer leur degré d'influence sur la volonté, trouver dans les sophismes plus ou moins grossiers dont elles sont la source, les principes de toutes les erreurs, les élémens de tous les crimes; s'élever tantôt au-dessus de la région orageuse des intérêts humains pour découvrir avec plus d'avantage les lieux où vont se former les tempêtes qui la déchirent; tantôt s'abandonner en quelque sorte, mais dans une certaine mesure cependant, à l'impétuosité des vents qui l'agitent, pour reconnoître jusqu'à quel point il est facile de changer leur direction ou de s'opposer à leurs efforts; après avoir multiplié les observations, les expériences et les recherches, descendre dans son propre cœur, pour y interroger la nature; soumettre à son examen les faits nombreux qu'on a recueillis; des réflexions que cette comparaison fait naître, extraire tous les principes dont on a besoin pour parvenir à la

Digitized by Google

connoissance de l'homme, et prononcer ainsi d'une manière certaine sur la moralité de ses actions, c'est-à-dire sur leur conformité ou leur opposition avec la loi qui les juge, et qui doit en être la règle; voilà tout ce que doit faire, tout ce que fera le magistrat à qui l'humanité a ouvert les yeux sur l'étendue de ses devoirs et la difficulté de les remplir. Quelque pénible que soit la carrière qui s'ouvre devant lui, ne craignez pas qu'il hésite à la parcourir; craignez encore moins qu'il s'arrête dans sa course. Un jour, peut-être, l'innocence aura besoin d'un appui, l'ignorance d'un interprète, la foiblesse d'un protecteur, et puisqu'il doit être cet interprète, ce protecteur, cet appui, se croira-t-il jamais assez éclairé pour remplir des fonctions si précieuses et si redoutables?

De là, Messieurs, lorsqu'il faut constater un crime, cette sagacité rare, qui proportionne toujours la grandeur des preuves à la possibilité du délit; cette habitude de sentir le vrai, qui rejette comme par un mouvement involontaire toutes les circonstances qui ne sont pas dans la nature; cette défiance active, qui ne négligeant rien de tout ce qui peut dissiper son incertitude, ose douter encore, lors même que l'opinion publique

publique commande de croire; cette prévoyance délicate qui, dans des recherches en apparence minutieuses, prépare de loin un asile à la foiblesse, des ressources à l'infortune, et des armes à la vertu.

De-là encore, Messieurs, lorsqu'il faut désigner un coupable, cette attention scrupuleuse à s'instruire du caractère de l'accusé, à le confronter avec le crime, selon l'expression d'un magistrat célèbre (1), c'est-à-dire, à rechercher si le crime convient à ses mœurs, à ses relations, à ses habitudes; cet art difficile de juger le témoin avant que d'apprécier sa déposition; de distinguer, dans le simple récit du fait qu'il expose, l'intérêt qui se déguise, du préjugé qui s'aveugle; la crédulité qui s'égare, de la haine qui veut nuire; le fanatisme qui cache ses fureurs, de la raison qui expose ses craintes; la vérité qui n'a qu'un langage, du mensonge qui les imite tous; cet art plus difficile mille fois, et plus précieux encore, de reconnoître l'innocence jusques sous les apparences du crime, de sauver la vertu de ses propres piéges dans les réponses d'un coupable, de découvrir les erreurs d'un homme

(1) Servan.

Digitized by Google

juste, que la présence de son juge intimide, que le spectacle de ses fers épouvante, et qui, las de lutter contre la cruelle sagacité des lois, s'abandonne lui-même à toute leur sévérité.

De-là, enfin, Messieurs, lorsque la société demande une victime, cette sage timidité qui craignant toujours d'excéder la mesure de ses vengeances, cherche à concilier le moindre châtiment du coupable avec la plus grande utilité publique.

Vous le savez, Messieurs, et nous n'avons pas besoin de faire une étude bien approfondie de nous-mêmes pour demeurer convaincus que cette sensibilité, à laquelle nous sommes redevables de nos affections les plus heureuses, ne devient que trop souvent, si elle est longtemps irritée, la source de nos passions les plus déplorables; que le mouvement qui nous donne nos vertus est aussi le mouvement qui prépare nos vices; et, quelque différence qu'il y ait entre l'homme juste et le méchant, que cette différence est, bien plus rarement qu'on ne pense, l'inévitable résultat de leur caractère, que l'effet malheureux de leur destinée. Tel s'est égaré dans les sentiers de la honte, qui n'auroit jamais

Digitized by Google

abandonné la carrière de l'honneur, s'il eût vécu environné de circonstances moins funestes.

Voyez cette famille indigente, mais laborieuse, cultiver en paix le modique héritage de ses pères. Heureuse dans sa pauvreté, elle ne connoît ni les besoins impérieux de la misère, ni l'inquiette oisiveté de l'opulence. Chaque jour ramène pour elle les mêmes occupations, les mêmes devoirs; et il n'est aucun des liens qui l'attachent au travail, qui ne l'enchaîne à la vertu.

Que la fortune cesse de respecter sa foiblesse; qu'un événement imprévu la dépouille en un moment des fruits lentement amassés de sa pénible industrie; que le champ où elle recueilloit chaque année sa modeste subsistance, convoité par une cupidité barbare, devienne la proie d'un injuste ravisseur : hélas! qu'est devenu l'asile des mœurs et de la pauvreté laborieuse? Quelles vapeurs sombres s'élèvent du fond de ces ames auparavant si pures, si tranquilles? Semblables à ces liqueurs bienfaisantes qui ne s'exaltent que pour se convertir en poison, elles ne fermentent au sein de la douleur que pour se dépouiller par degrés d'une pitié désormais inutile; le désespoir arrache de ces cœurs déchirés le germe de toutes les vertus;

Digitized by Google

des forfaits, dont autrefois le récit les eût épouvantés, ne sont plus à leurs yeux que des actes enfantés par une nécessité cruelle ; et dans l'affreux délire auquel ils s'abandonnent, ils n'écoutent que la vengeance, et ne rêvent que des attentats.

Voilà comment s'est plus d'une fois préparée la dépravation du pauvre. Voilà l'histoire malheureusement trop ordinaire de ses funestes égaremens. Il est un point au-delà duquel nos plus doux sentimens deviennent des passions effrénées. Ce point où la vertu finit, où le crime commence, la douleur l'efface dans les ames sensibles, le besoin dans les ames foibles, et ce n'est bien souvent que la fortune qui prépare à la justice les victimes qu'elle immole sur ses autels.

Sans doute, et je me hâte de le dire, Messieurs, sans doute il n'appartient qu'à la loi d'être la distributrice, comme la dépositaire des peines. Nul homme sur la terre n'a reçu de la société le pouvoir d'en punir arbitrairement un autre ; et, dans les principes du droit politique, le magistrat, quel qu'il soit, n'est que le premier témoin de la condamnation d'un accusé. Mais puisque notre législation est encore imparfaite,

Digitized by Google

puisqu'elle abandonne trop souvent à toute l'incertitude de l'opinion le choix et la mesure de ses vengeances (1), et sur-tout, puisque dans le nombre des délits qu'elle dénonce à notre sévérité, nous comptons bien plus d'égaremens que de forfaits, pourquoi, dans toutes les circonstances où la loi livre le magistrat à ses propres lumières, où, du moins, elle ne lui offre que des difficultés et des doutes, pourquoi lui seroit-il défendu d'écouter la voix douce et paisible de l'humanité? Au lieu de se livrer à des commentaires obscurs et à des conséquences incertaines, pourquoi ne s'occuperoit-il pas du soin de rétablir entre le châtiment et le crime cette heureuse correspondance sans laquelle les lois sont sans morale (2), et les citoyens sans liberté (3)? Ah! s'il chérit les hommes, laissera-

(1) Il faut toujours se rappeler que ce Discours a été composé avant la réforme de notre Code criminel.

(2) Les lois sont sans morale quand elles punissent par des peines semblables des délits différens. De telles lois sont toujours dangereuses, parce que, confondant trop souvent la faute avec le crime, elles trompent la conscience du malheureux et l'abandonnent à une indifférence funeste qui lui fait envisager du même œil des actions qu'elles n'ont pas distinguées.

(3) « La liberté philosophique consiste dans l'exercice de

Digitized by Google

t-il échapper une occasion si précieuse de contribuer à leur bonheur, et quelque foibles que soient les efforts de la raison contre la tyrannie de l'usage et du préjugé, que ne doit-on pas se promettre de son zèle et de ses connoissances (1)!

» sa volonté, ou du moins, s'il faut parler dans tous les » systêmes, dans l'opinion où l'on est, qu'on exerce sa vo- » lonté. La liberté politique consiste dans la sûreté, ou du » moins dans l'opinion qu'on a de sa sûreté. Cette sûreté » n'est jamais plus attaquée que dans les accusations pu- » bliques ou privées; ce n'est donc que de la bonté des lois » criminelles que dépend principalement la liberté du ci- » toyen. . . .

» C'est le triomphe de la liberté, lorsque les lois crimi- » nelles tirent chaque peine de la nature particulière du » crime; tout l'arbitraire en est ôté. La peine ne dépend » point du caprice du législateur, mais de la chose même, » et ce n'est point l'homme qui fait violence à l'homme. » *Esprit des lois*, liv. XII, chap. XI. »

(1) Au reste, quoi qu'on fasse, il y aura toujours dans les lois criminelles une imperfection nécessaire; c'est celle qui résulte de l'impossibilité où nous sommes de déterminer le degré de mal moral qui se trouve dans une action. Deux hommes sont accusés du même délit. Le dommage qui résulte du délit, relativement à l'ordre social, est fixe et ne varie pas; mais la cause ou l'intention qui a produit le délit peut fort bien n'être pas la même chez ces deux hommes. Ici, je ne verrai qu'imprudence, irréflexion, mouvement

Digitized by Google

Il est donc vrai, Messieurs, qu'il n'y a que l'amour de l'humanité qui puisse faire acquérir au magistrat la science nécessaire pour juger les hommes; mais il est des erreurs dont la science ne préserve pas, et je vais prouver encore qu'il n'y a que l'amour de l'humanité qui puisse les détruire. SECONDE DIVISION

1°. La cause la plus universelle des erreurs de l'esprit humain est la prévention, penchant d'autant plus funeste, qu'il tient de plus près à la nature, et que la sagesse humaine qui peut

---

d'une passion soudaine; tandis que là, je découvrirai toutes les combinaisons d'une méchanceté qui suppose un caractère profondément dépravé, et depuis long-temps perverti. Cependant l'échelle des peines ne peut correspondre qu'à l'échelle des dommages opérés par la faute ou le crime. Il y auroit donc des cas où, si la loi étoit rigoureusement appliquée, elle puniroit trop. Il y en auroit encore où il conviendroit de ne pas l'appliquer, parce qu'elle puniroit injustement.

Et voilà pourquoi, dans toute société bien organisée, il importe que le Prince jouisse du droit de faire grâce. Ce droit ne dérive pas tant de la souveraineté que de l'imperfection même de la loi criminelle, qui n'a aucun moyen pour nuancer les actes moraux avec une précision égale à leur variété.

Digitized by Google

le modérer, tenteroit inutilement de le détruire.

L'indifférence est un état pénible pour l'homme. Né pour jouir, il est dans une situation forcée, tant qu'aucun objet ne le détermine. Peut-être même n'est-il pas possible qu'il existe un moment sans aimer ou haïr! peut-être que cette incertitude qui l'arrête quelquefois malgré lui, n'est que l'effet des déterminations rapides, mais foibles, que la haine et l'amour produisent successivement dans son ame!

Ce qu'il y a de certain, c'est que tout ce qui tend à multiplier ses doutes ou à perpétuer son indécision, coûte à son esprit comme à son cœur. L'attention qui envisage son objet sous chacune de ses faces; la réflexion, qui ne se permet pas un jugement dont elle n'ait aperçu les conséquences; cette raison sévère, qui délibère avant que de choisir et qui ne fait un choix qu'après en avoir apprécié les motifs; toutes ces qualités sont plus rares qu'on ne pense, et le plus sage des hommes n'est sans doute pas celui qu'une première impression ne détermine jamais, mais celui seulement qui, une fois déterminé, est encore assez maître de ses penchans, pour obéir, s'il le faut, à une détermination contraire.

Ne soyons donc pas surpris, Messieurs, de

Digitized by Google

cette foule d'assertions téméraires qui échappent tous les jours à notre impatience ; et sans prétendre à une perfection qui n'est pas dans la nature, réservons toutes les forces de notre ame pour ces tristes occasions où, juges souverains de la vie et de la mort, nous balançons sur des têtes que la loi n'a pas encore déclaré coupables, le glaive qui nous est confié.

Etrange condition de la vérité parmi les hommes ! Pourquoi faut-il que ceux à qui il importe le plus de la connoître, soient, comme les autres, soumis à l'empire de l'erreur ? Vainement voudrois-je le dissimuler ici : ailleurs, la prévention n'est presque jamais qu'une foiblesse ; dans le sanctuaire des lois, elle est toujours un crime, et, de tous les crimes, c'est malheureusement le plus facile à commettre.

J'allois découvrir les pièges de la prévention : vous l'eussiez vue s'unir à toutes les vertus pour les corrompre toutes, égarer l'homme juste, tromper l'homme sévère, séduire l'homme sensible. J'allois observer ses progrès : vous l'eussiez vue changeant comme nos esprits, variant comme nos goûts, comme nos humeurs, se teindre, si je peux m'exprimer ainsi, des couleurs particulières à chaque caractère, et les porter en-

Digitized by Google

suite sur les objets pour les défigurer à son gré. J'allois déplorer ses suites : vous l'eussiez vue environner comme à regret, une tête innocente, de toutes les apparences de l'iniquité, et justifier ainsi, à force de vraisemblance et de vertu, le choix de ses malheureuses victimes. Mais le seul genre de prévention sur lequel je veuille insister ici, parce qu'il n'en est aucun dont nous cherchions moins à nous défendre, c'est cet amour pour l'extraordinaire, qui nous porte à croire tout ce qui s'éloigne de l'ordre commun des événemens et des mœurs.

Ne pensez pas, messieurs, que ce soit là un de ces penchans grossiers, une de ces passions populaires dont la seule dignité du magistrat puisse le garantir. S'il falloit chercher ailleurs que dans le cœur humain des preuves d'une vérité trop certaine, qu'avoient-ils fait ces hommes que l'erreur a tant de fois immolés sur les autels de la justice? Ouvrons les annales de la jurisprudence criminelle, rappelons les divers genres d'accusation qui ont égaré leurs juges : c'est un ami, qui, par un vol honteux, trahit la confiance de son ami (1); c'est un serviteur longtemps fidèle, qui sur la fin de sa carrière assas-

(1) Langlade.

Digitized by Google

sine son maître (1) ; c'est un père tendre qui étouffe ses enfans (2); c'est un fils respectueux qui attente aux jours de sa mère (3); c'est un jeune homme sage, qui devenu subitement le plus emporté des scélérats, termine par un coup de poignard les plaisirs affreux qu'il vient de goûter avec le malheureux objet de sa passion (4). Toujours des délits imprévus ou des forfaits qui font frémir l'humanité, comme si notre crédulité barbare n'attendoit, pour s'exercer, que ces occasions terribles où l'on ne peut admettre l'existence du crime sans outrager la nature!

Seroit-il donc vrai qu'il existe au fond de nos cœurs une disposition à croire le mal, contre laquelle toute notre raison est impuissante? Serions-nous méchans? Non, messieurs, mais nous sommes foibles.

L'homme qui soupire sans cesse après le repos, redoute tout ce qui l'en approche. Des sensations trop uniformes émoussent ses organes;

---

(1) Lebrun.

(2) Calas, Sirven.

(3) Montbailli.

(4) La malheureuse affaire des P...., très-connue dans la ville de L....

Digitized by Google

une succession d'objets semblables lui déplaît. Avide de tout ce qui peut produire dans son ame le plaisir de la surprise, il recherche avec un empressement puéril des objets qui le frappent, des spectacles qui l'étonnent, des sensations qu'il n'ait pas encore éprouvées. Que dans un de ces momens d'ennui que l'absence des passions fait naître, on lui annonce un événement singulier, il le croira, parce qu'il est fatigué de ne pas agir, parce qu'il a besoin d'être ému, et si cet événement étoit un crime, il le croiroit plus facilement encore, parce qu'il éprouveroit une émotion plus forte et moins passagère.

Ainsi notre crédulité est, pour ainsi dire, l'ouvrage de la nature. Avec une ame qui a des besoins, une imagination qui se tourmente pour les satisfaire, il n'est pas d'opinion que nous ne soyons capables d'adopter, pas d'erreur qui ne puisse convenir quelquefois à notre foiblesse. Gardons-nous donc d'écouter cette raison orgueilleuse, qui, paraissant posséder la sagesse avec une espèce d'empire, ose se croire inaccessible aux erreurs du vulgaire. Hélas ! notre amour-propre ne daigne pas toujours nous égarer avec finesse : l'illusion qui nous plaît, n'est presque jamais celle qui au-

Digitized by Google

roit dû nous séduire ; et lorsque le mensonge nous échappe, quand la vérité pèse sur notre conscience détrompée, il est bien rare que nous n'ayons à rougir des motifs secrets qui ont déterminé nos jugemens.

Que l'amour éclairé des hommes soit la première passion du magistrat, et la prévention ne fera, pour l'entraîner, que des efforts impuissans. Si le magistrat qui chérit les hommes, souffre à l'aspect d'un accusé ; s'il est déjà si pénible pour lui de punir un coupable, pourroit-il s'exposer par une précipitation dangereuse à condamner un innocent ! Que l'opinion publique lui dénonce un crime extraordinaire ; que les citoyens effrayés désignent leur victime ; que la vertu même murmure de ce qu'elle n'est pas vengée ; attentif à mesurer la vraisemblance sur la nature, vous le verrez douter encore au milieu de la conviction générale, solliciter des preuves, lorsque le peuple a prononcé ; et tandis peut-être qu'on accuse son indifférence, se livrer à des recherches difficiles pour justifier l'humanité d'un délit qui la déshonore.

2°. Une seconde source d'erreurs non moins fatale que la prévention, c'est l'acception des

Digitized by Google

personnes. La loi nous dit en vain que tous les hommes sont égaux à ses yeux; en vain elle nous les présente dépouillés de ces prérogatives frivoles qui les distinguent dans la société, l'habitude est en nous plus forte que la loi. Soit pitié, soit foiblesse, ce n'est qu'avec une espèce d'effroi que nous voyons approcher des tribunaux de la justice ces hommes que leur condition sembloit devoir soustraire à sa sévérité. Quelle que soit leur humiliation présente, de quelqu'infamie que le crime les ait couverts, nous ne pouvons les séparer de leur fortune; l'opinion publique les protège encore jusques dans le sanctuaire des lois; et, si elle n'y déploie qu'une vaine autorité, si la sagesse du magistrat résiste à son empire, au moins lui inspire-t-elle, comme malgré lui, cette prudence inquiète et timide, qui après avoir balancé avec une circonspection délicate les divers motifs de ses jugemens, redoute encore d'en apercevoir le résultat.

Que le sort du pauvre est différent! comme en tout il est cruellement distingué du riche! c'est avec lui qu'on s'applaudit d'être sévère; c'est contre lui que pour mieux entendre la voix de la justice, on se rend inaccessible et sourd à celle de la pitié : c'est pour lui

Digitized by Google

sur-tout que sont faites ces formalités odieuses contre lesquelles l'humanité réclame depuis si long-temps. Semblable à ces fantômes importuns qui assiègent les tombeaux, la loi le fatigue et le menace sans cesse. Dès qu'un crime est dénoncé, il devient le premier objet de ses soupçons. Son bras de fer le saisit, et le malheureux arraché avec effort du sein de la société, va, dans le silence des cachots, attendre qu'une justification tardive le rende à sa famille, ou qu'une condamnation plus tardive encore fixe les derniers instans de la mort lente et funeste dont il est chaque jour la victime.

Si l'infortuné pouvoit répondre, si l'abjection de son état n'avoit pas mis le frein du respect et de la honte sur sa langue : « Qu'ai-je fait, di-
» roit-il, pour mériter un traitement si barbare?
» on me soupçonne? Ah! il n'est que trop vrai
» que le pauvre toujours avili, toujours méprisé,
» devient aisément vil et méprisable. Ce n'est
» pas dans un cœur flétri par l'adversité que se
» développe sans obstacle l'amour sacré de la
» vertu. L'indigence détruit toutes les forces de
» l'ame; et tel est, je le sais bien, son fu-
» neste partage, que c'est en quelque sorte lui
» rendre justice que de croire difficilement à
» ses mœurs. Mais, si je suis coupable, quel

Digitized by Google

» que soit mon crime, est-ce à moi seulement
» qu'il faut l'imputer? et pour peu que vous ré-
» fléchissiez sur les circonstances funestes qui,
» par degrés, ont égaré ma raison, mon crime
» ne seroit-il donc pas aussi celui de la fortune?
» Il faut des lois à la société, je le sais, et j'ai
» dû les respecter sans doute. Cependant écou-
» tez la voix du pauvre, ayez pour lui quelque
» pitié. Qu'a-t-elle fait pour moi, cette société
» qui se venge si durement aujourd'hui? La haine
» du vice est facile sans doute à ceux qui, dans
» des conditions plus heureuses, n'ont point à
» redouter les conseils affreux de la nécessité.
» Mais moi que l'opinion publique avilit,
» moi, que le puissant, moi, que le riche écra-
» sent du poids de leur orgueil ou de leur for-
» tune, hélas! à moins qu'une providence par-
» ticulière ne me soutienne, qu'ai-je à faire bien
» souvent qu'à choisir entre les actions crimi-
» nelles vers lesquelles une désespérante des-
» tinée m'entraîne? O mes juges, vous êtes
» hommes, daignez vous dépouiller un mo-
» ment de la pourpre honorable qui vous dis-
» tingue, osez revêtir les dehors avilissans de
» l'indigence, et dites-moi si sous ce vêtement
» d'opprobre et d'ignominie, dites s'il est aisé
» de chérir la vertu? »

Oui,

Digitized by Google

Oui, Messieurs, s'il y avoit une distinction à faire entre l'homme et l'homme, elle devroit être toute à l'avantage du malheureux. Les lois n'ont-elles donc pas assez fait pour le riche, en protégeant son luxe, en veillant sur ses plaisirs, en devenant en quelque sorte les complices de ses excès? Et le pauvre, parce qu'il est inhumainement dépouillé de tous les droits de l'humanité, parce qu'il ne lui reste plus que sa personne à défendre, doit-il être sacrifié sans ménagement à leur sévérité; et si son sacrifice est devenu nécessaire, faut-il encore en augmenter l'amertume en l'immolant sans regret?

A Dieu ne plaise que je veuille diminuer ici la juste horreur que le crime doit inspirer au magistrat! Mais s'il est vrai que les hommes sont plus foibles que méchans, si les actions même les plus déréglées sont moins des effets de l'esprit qui combine, que du cœur qui s'abandonne, pourquoi les autels de la justice ne seroient-ils pas quelquefois arrosés de ses pleurs?

Pénétrez dans cette ame souillée de remords et de forfaits; remontez à la source de ses habitudes criminelles; sondez, si vous l'osez, toute la profondeur de ses attentats, et vous verrez bientôt que ce monstre, dont l'aspect vous avoit épouvanté mérite peut-être encore plus votre pi-

Digitized by Google

tié que votre haine ; et, en apprenant de sa bouche impure qu'il seroit encore juste, s'il n'avoit été malheureux, que son infamie toute entière est l'ouvrage de ses besoins, que la vertu murmure encore au fond d'un cœur dont le vice s'est emparé, vous gémirez peut-être sur la sévérité des devoirs que la loi vous impose ; peut-être vous plaindrez l'infortuné sur la tête duquel vous allez faire tomber le glaive de ses vengeances.

Non, je ne suis pas l'apologiste du crime. Mais je veux qu'on ne confonde jamais le crime avec le coupable ; et c'est là, j'ose le dire, la seule distinction que les lois autorisent. Ailleurs, les citoyens peuvent être plus riches ou plus pauvres, plus petits ou plus grands, plus puissans ou plus foibles. Dans le sanctuaire des lois, toutes ces différences doivent disparoître. L'homme reste seul devant le magistrat et si la loi le dépouille sans ménagement de tous les droits de la société, l'humanité plus douce lui rend en ce moment terrible tous ceux de la nature et veut qu'il soit respecté jusques dans son supplice (1).

(1) La peine de mort dérive-t-elle du droit de punir, ou n'est-elle qu'un abus de ce droit ?

Il seroit à desirer sans doute qu'elle ne fût jamais néces-

Digitized by Google

5°. Enfin, Messieurs, le troisième et le plus dangereux de tous les vices dont le magistrat ait

---

saire ; mais on prouveroit difficilement que dans tous les cas elle est injuste.

La souveraineté, dit Beccaria, n'est autre chose que la somme des portions de liberté les plus petites qu'ait voulu céder chaque individu. Or, personne n'a voulu céder au Souverain le droit de lui ôter la vie ; le Souverain ne peut donc jouir de ce droit.

Il ne seroit pas difficile de contester à Beccaria sa définition de la souveraineté. Si, en effet, la souveraineté n'est autre chose que ce qu'il dit, il est clair que, comme une génération n'a pas le pouvoir d'engager les générations qui la suivent, et que les droits de l'humanité sont nécessairement imprescriptibles à chaque génération, il n'y a pas un individu qui ne soit fondé à examiner si la portion de liberté qu'il a cédée n'est pas plus forte qu'il ne convient ; or, dans ce système, que devient l'ordre social ?

Je veux bien cependant admettre la définition. Voici alors comment je raisonne :

Personne, je l'avoue, n'a voulu céder au Souverain le droit de lui ôter la vie ; mais il faut considérer la société comme un individu moral qui exerce les mêmes droits que les individus physiques qui la composent. Or, un particulier peut ôter la vie à son ennemi, si, dans le cas d'une juste défense, la perte de cet ennemi importe à sa conservation. La société peut donc également punir de mort un de ses membres, si la perte de ce membre importe au salut de tous les autres.

Mais, les principes à cet égard ne peuvent être les mêmes

Digitized by Google

à se garantir, c'est l'habitude de juger les hommes. L'habitude de juger les hommes ! Seroit-il bien possible que la vue d'un accusé dans les fers cessât d'être pour nous le plus terrible, comme le plus nouveau de tous les spectacles ? Quoi ! tandis que l'infortuné tremble aux pieds des autels où il aperçoit déjà les funestes apprêts de son sacrifice, lorsque d'une main défaillante il s'efforce d'écarter le voile de la mort qui se

---

dans tous les gouvernemens. Plus les liens qui nous attachent au corps social sont puissans et nombreux, et moins il est besoin d'avoir recours aux dernières vengeances des lois pour réprimer les crimes. A Rome, on accordoit au citoyen accusé la liberté de s'exiler avant le jugement. Mourir étoit une peine ; mais vivre, en cessant d'être Romain, en étoit une aussi ; et chez ce peuple fameux on avoit une si haute idée de la patrie, qu'il n'étoit pas aisé de faire un choix entre le banissement et la mort.

Une pareille loi, si elle étoit adoptée dans un État despotique, ouvriroit la porte à tous les excès. Qu'importe à l'esclave la perte d'une patrie à laquelle il n'est attaché que par des fers ? et qu'est-ce qu'un exil qui le met en possession de sa liberté ?

Au reste, plus on réfléchira sur les différences qui existent entre les divers genres de gouvernement, et plus on se convaincra que la constitution où l'on jouit d'une liberté plus régulière et plus vraie, est aussi celle qui s'accorde le mieux avec les lois de la morale et de l'humanité.

Digitized by Google

déploie sur sa tête, témoins de sa sombre tristesse, de son hésitation craintive, de sa dévorante et douloureuse inquiétude, nous pourrions demeurer insensibles et la fatale habitude de voir des malheureux étoufferoit en nous jusqu'à cette pitié naturelle à laquelle tout être souffrant a des droits!

Osons le dire, Messieurs, sans doute que la première fois que nous avons souscrit à la condamnation d'un accusé, nous n'avons pu nous empêcher de gémir sur la rigueur des obligations que la justice impose au magistrat. Mille réflexions amères ont assiégé notre raison. Mille sentimens cruels ont déchiré notre ame. Surpris de nous trouver si sensibles, nous blâmions en secret notre foiblesse et ce ne fut pas sans un effort puissant sur nous-mêmes, que nous pûmes nous déterminer à condamner un coupable. Mais toutes les fois que ces scènes affreuses se sont renouvelées, avons-nous éprouvé la même émotion? La triste uniformité des crimes que nous avions à punir n'a-t-elle pas insensiblement effacé nos premiers sentimens? Nous-mêmes, pour acquérir cette espèce d'impassibilité qu'exige la loi, n'avons-nous pas cherché, par une précaution téméraire, à nous dépouiller des restes d'une sensi-

Digitized by Google

bilité qu'elle ne connoît pas, et que nous croyons faussement être indigne de ses ministres?

Et, dès-lors, Messieurs, de combien de préjugés cette habitude criminelle n'a-t-elle pas été la source? Parce que, dans un accusé, nous n'avons constamment découvert qu'un coupable, ne nous sommes-nous pas accoutumés à n'y plus voir un innocent? Parce que, dans les mêmes conditions, nous n'avons presque toujours rencontré que les mêmes crimes, la manière dont un homme existe dans la société, n'a-t-elle pas été quelquefois le premier motif de sa condamnation? Pour nous soustraire à l'ennui d'un examen trop sévère, n'avons-nous pas substitué secrètement à l'observation exacte et détaillée des faits, certaines maximes générales qui sont devenues comme les principes invariables de nos jugemens, et les règles infaillibles de notre jurisprudence? Ces maximes fortifiées par un long usage n'ont-elles pas affoibli, comme par degrés, cette raison délicate et sensible que le crime ne pouvoit surprendre, mais qui savoit si bien soupçonner l'innocence?

Hélas! nous donnons des larmes à la mémoire de ces infortunés qui, victimes trop fameuses de la prévention ou de l'imposture, ont terminé par une mort funeste une vie consacrée

Digitized by Google

toute entière à la vertu. L'injustice évidente de leur condamnation les a rendus malheureusement célèbres et leurs noms gravés en caractères de sang dans les annales de la magistrature, y déposent hautement contre l'imperfection des lois et l'imprudence de leurs ministres. Mais sont-ce là les seules erreurs que nous ayons à déplorer? Combien d'accusés qu'une légèreté coupable a livrés à toute la sévérité des lois, et qui méritoient peut-être toute leur indulgence! Combien qui, dans les horreurs d'une mort lente et cruelle (1), ont expié des crimes qu'une peine moins rigoureuse auroit suffisamment effacés? Eh! ne sont-ce pas là des meurtres? Et, parce qu'ils n'ont eu que d'obscures destinées, parce qu'une terre ignorée couvre aujourd'hui leurs cendres, les auteurs de leur supplice peuvent-ils se croire innocens et leurs cœurs seroient-ils devenus assez insensibles, pour qu'en réfléchissant sur les funestes effets de leur inattention ou de leur indifférence, ils n'y trouvassent ni le remords, ni le repentir (2).

---

(1) On sait quelle étoit la cruauté des supplices dans le système de notre ancienne législation criminelle.

(2) On a observé, et il est aisé de s'en convaincre par les

Ne nous livrons pas davantage aux réflexions amères que ce sujet nous inspire ; mais si vous aimez l'humanité, si vous ne voulez pas qu'elle ait encore à gémir sur des erreurs nouvelles, ministres des lois, n'approchez qu'en tremblant de ces demeures redoutables où les fers préparés pour le crime ont si souvent enchaîné l'innocence, et lorsqu'une fatale nécessité vous forcera d'y descendre, dites-vous à vous-mêmes : « Homme foible, tu vas juger un » homme ! Toi que l'opinion égare tous les » jours, que le souffle des plus légères passions » entraîne, que ta propre sagesse peut séduire, » veux-tu qu'en ce moment terrible la vérité » qu'il t'importe tant de connoître, demeure

---

registres des tribunaux, que dans le même espace de temps, et à-peu-près dans les mêmes circonstances données, les exécutions à mort ont été moins nombreuses sous le lieutenant-criminel, que sous tel autre. On a dit encore, à la louange de d'Aguesseau, que, quoiqu'il ait exercé les fonctions de procureur-général en des circonstances difficiles, sous son ministère, cependant, le nombre des accusés condamnés au dernier supplice a été moins considérable que sous le ministère de la plupart de ses prédécesseurs. Que conclure de ces faits ? que nos lois sont donc bien imparfaites, puisque l'opinion du magistrat peut influer à tel point sur leur douceur ou leur sévérité.

Digitized by Google

» ton partage? Laisse-là ta raison, ton expé-
» rience, tes maximes. Songe seulement que
» c'est sur la destinée d'un homme que tu vas
» prononcer; que cet homme est peut-être in-
» nocent; que la fortune qui te le présente
» aujourd'hui sous les dehors avilissans du
» crime, demain peut le revêtir de tous les
» caractères de la vertu. Songe encore que
» si la patrie n'est plus comme autrefois le té-
» moin de tes jugemens, les ombres des Calas,
» des Lebrun, des Montbailli, t'environnent;
» qu'elles vont siéger avec toi sur ce tribunal
» de sang du haut duquel tu marques tes vic-
» times; qu'au même instant où ta bouche pro-
» noncera un oracle imposteur, elles te dévoue-
» ront, ces ombres redoutables, au souvenir ven-
» geur, à l'inexorable souvenir de la postérité;
» que les larmes que tu pourras répandre n'ap-
» paiseront jamais tes regrets; qu'elles n'efface-
» ront jamais pour toi la mémoire de ton crime;
» que l'innocence opprimée gémira sans cesse au
» fond de ton cœur; qu'elle te poursuivra jusques
» dans la nuit du tombeau; qu'elle se plaindra,
» qu'elle pleurera, qu'elle invoquera l'éternelle
» justice sur ta cendre (1), et que la fin de tes

(1) Je ne peux m'empêcher de faire remarquer, en fi-

Digitized by Google

» jours ne sera ni la fin de ta honte, ni peut-être
» aussi celle de ton expiation et de ta douleur. »

---

nissant, que le meilleur moyen de prévenir les erreurs auxquelles l'habitude de juger peut donner lieu, est encore la publicité des jugemens.

Il y a cette différence entre nos penchans naturels et les penchans que nous devons à la société, que ceux-ci naissent de la réflexion, et que les autres ont un rapport plus immédiat avec nos sens. Le spectacle de la douleur arrache des larmes, et pour éprouver un sentiment de pitié, il ne faut quelquefois que se trouver à côté d'un homme que ce sentiment agite.

Voyez ce juge interroger en secret un accusé, il n'est pas ému : vengeur de la société, il cherche un crime, et il a tant vu de coupables qu'il n'a plus de larmes à donner à leur destinée. Mais, ouvrez les portes du sanctuaire de la justice ; que l'accusé ait la liberté de se défendre en présence de ses concitoyens, de sa famille, comme l'intérêt qu'il inspire va se communiquer et s'étendre ! comme l'attention est active et inquiette ! que de circonstances oubliées dans le secret d'un interrogatoire seront avidement saisies ! que de mouvemens d'espérance et de crainte il va faire passer dans toutes les ames ! Et croyez-vous, qu'au milieu de cette scène imposante et terrible, tandis que des larmes d'attendrissement coulent peut-être de tous les yeux, sous les regards de ce peuple qui cherche à étudier sur le visage du magistrat les sentimens auxquels il s'abandonne, croyez-vous que le magistrat puisse demeurer insensible? résistera-t-il long-temps à l'émotion générale, et sera-t-il sans pitié pour le coupable comme pour le crime ?

Digitized by Google

Si ce sont là nos sentimens, Messieurs, si telles sont les idées qui nous occupent toutes les fois que nous sommes appelés au jugement d'un accusé, quoi que puissent sur nous la prévention, l'erreur et l'habitude, redoutons peu leurs piéges. Le génie de l'humanité veillera lui-même à l'entrée du sanctuaire de la justice, et d'affreux sacrifices ne déshonoreront pas ses autels.

En Angleterre, où la loi est si favorable à l'accusé, ce n'est pas le juge qui examine s'il est coupable, mais les jurés; c'est-à-dire des hommes choisis pour prononcer sur un seul fait, et dont les fonctions cessent avec l'examen du fait sur lequel ils doivent prononcer, tant on y a redouté les erreurs dans lesquelles l'habitude de juger peut entraîner le magistrat.

Digitized by Google

DISCOURS

OU

RÉFLEXIONS SUR LES PRÉJUGÉS,

En 1774 (1).

FAUT-IL des préjugés au peuple, et quels sont les préjugés qui lui conviennent?

C'est là une des plus grandes questions de la morale politique, et l'une de celles qu'on s'est le moins empressé de résoudre.

Les préjugés, a-t-on dit, nuisent à la découverte de la vérité : ils accoutument à croire sans motif et resserrent l'intelligence en enchaînant la curiosité.

Mais avant de rien décider sur une question si délicate, il falloit voir si tous les hommes sont également capables de parvenir à la connoissance de toutes les vérités; si tous peuvent remplacer les préjugés qu'ils rejettent par des vérités certaines; si presque tous encore, distraits

(1) Ces Réflexions ont paru dans la Gazette de France.

Digitized by Google

par des occupations journalières, ont assez de loisir pour se livrer à des recherches pénibles, et assez de lumières pour faire un choix entre les choses qui s'offrent à leur intelligence; en un mot, s'il ne vaut pas mieux que les hommes soient bons par préjugés que par principes, ou peut-être encore, s'il est possible qu'ils soient bons par principes.

En envisageant ainsi la question sous toutes ses faces, on eût été surpris de son étendue, et sans doute on auroit senti qu'il falloit recourir à plus d'une donnée pour la résoudre.

Les lois n'influent que d'une manière bien indirecte sur nos volontés. Destinées à punir les crimes, elles sont sans force contre les habitudes vicieuses qui les préparent. C'est l'homme dans la société qu'elles enchaînent; mais hors de la société, l'homme sait toujours en éluder la prise : elles dégénéreroient même en une inquisition dangereuse, si elles le fatiguoient pour ainsi dire, jusque dans ses foyers, et, pour que leur pouvoir soit bienfaisant, il faut qu'il cesse où commence celui de la nature.

Cependant l'action des passions sur le cœur de l'homme est de tous les jours, de tous les ins-

Digitized by Google

tuns et si une action contraire ne la réprimoit sans cesse, les lois elles-mêmes seroient impuissantes dans l'objet qu'elles se proposent. Comme elles ne peuvent nous soustraire au vice, bientôt elles n'auroient plus assez de force pour nous détourner du crime.

Les lois sont des liens grossiers auxquels la conscience échappe sans peine. Elles deviendroient à-peu-près inutiles, si des tissus délicats n'en assuroient l'étreinte.

Ces tissus sont les mœurs.

Les mœurs s'insinuent comme un ciment délié dans les vides du corps politique; elles en unissent toutes les parties, et elles sont si essentielles à son existence, qu'on peut bien concevoir une société avec des mœurs mal constituées, mais qu'une société sans mœurs est une chose impossible.

Les mœurs se composent des affections, des habitudes et des opinions sociales. Il ne s'agit pas ici d'en expliquer l'origine, il faut voir seulement si de bonnes mœurs peuvent exister sans préjugés.

Distinguez bien le préjugé de l'erreur. Le préjugé est un jugement fondé sur des principes

Digitized by Google

dont nous n'avons aucun motif d'examiner la vérité ou la fausseté. Ainsi, le préjugé peut être une erreur, mais il ne l'est pas toujours.

Le préjugé en morale est pour celui qui l'adopte une vérité de sentiment ; la certitude qu'il en a n'est pas l'ouvrage de son intelligence, mais de son cœur, et il croit d'autant plus, qu'il craint ou qu'il espère davantage.

Observez que plus les motifs de notre croyance sont généraux, et moins ils ont d'influence sur notre volonté, et qu'il n'en est pas ainsi lorsque ces motifs nous deviennent personnels. La vue du bien général n'éloignera pas tant un homme d'une mauvaise action que la crainte d'un mal particulier.

Observez encore que nous tenons moins aux vérités qui paroissent être notre ouvrage, qu'à celles qui nous ont été données, pour ainsi dire, toutes faites. Comme il nous semble que nous avons créé les premières, nous nous croyons quelquefois en droit de les anéantir au gré de l'intérêt qui nous détermine. Un sophisme souvent grossier suffit pour nous faire douter des choses qui nous paroissoient le plus démontrées, et les passions sont fécondes en sophismes. Quand la vérité n'est pas de notre choix, il nous en coûte pour la détruire. Parce que nous ne

Digitized by Google

l'avons pas vue se former, pour ainsi dire, dans nos mains, nous ne pouvons la regarder comme un bien qui nous est propre. C'est par notre cœur qu'elle a séduit notre entendement ; et lors même que l'entendement s'en détache, l'impression qu'elle a faite sur le cœur dure encore, comme le mouvement subsiste long-temps après l'action du mobile qui l'a produit (1).

Remarquez aussi que l'opinion prête aux vérités qui ne sont pas notre ouvrage, une force que les autres ne peuvent avoir. Nous sommes si foibles, l'exemple a sur nous un pouvoir si étendu, la société nous a si bien enchaînés l'un à l'autre, qu'il nous faut plus de courage encore pour nous distinguer des autres hommes par notre manière de penser, que par notre manière de vivre. Qui est-ce qui peut consentir à rester

(1) Et voilà pourquoi les vérités religieuses assurent et maintiennent bien mieux les mœurs et les habitudes d'une nation, que les vérités politiques. Il n'appartient qu'à des législateurs imbéciles de séparer les vérités religieuses des vérités politiques. A l'époque où l'on entreprendroit de faire une pareille séparation, ce ne seroit pas seulement le cœur, mais l'intelligence des peuples qui deviendroit corrompue et si un tel ordre de choses pouvoit durer, il n'y a pas de crimes, d'extravagances, de folies sérieuses auxquelles il ne fallût s'attendre.

seul

Digitized by Google

seul avec sa pensée? Qui est-ce qui, lorsqu'il l'a conçue, ne cherche pas à l'essayer sur l'entendement des autres, et ne s'attache pas d'abord à l'environner de l'opinion pour l'assurer et la défendre?

Maintenant, bannissez tous les préjugés. Pour épurer les mœurs, assujétissez leurs élémens à une analyse sévère, et n'admettez, en les composant de nouveau, que des principes dont vous aurez éprouvé la certitude, vous ferez un système de morale, mais vous détruirez les mœurs.

Ne confondons pas ces deux choses, la morale et les mœurs. La morale est une science spéculative qui a pour objet la connoissance des bonnes ou des mauvaises actions. Les mœurs sont toutes les habitudes de l'ame, qui nous déterminent à pratiquer les actions bonnes ou mauvaises.

Au moment où la raison s'empare d'un préjugé moral pour en examiner la vérité, le cœur s'en défie; il doute lorsqu'elle discute, et plus elle agit, moins il devient docile. Une vérité démontrée cesse presque toujours d'être une vérité de sentiment; elle éclaire sans échauffer; avant qu'elle eût subi un examen sévère, elle étoit une habitude de l'ame; depuis que la raison en

Digitized by Google

a fait l'analyse, elle ne devient trop souvent qu'une connoissance de l'esprit.

Raisonnez bien tous vos devoirs, tous vos penchans; demandez-vous le pourquoi de chacune de vos actions; ce ne sera plus alors un instinct moral, mais la vue de l'ordre, sans aucun mélange de sentiment, qui vous déterminera vers le bien. Il y aura donc rarement quelque chose d'animé dans vos déterminations. Auparavant vous obéissiez avec d'autant plus de facilité que la cause qui vous faisoit agir se voiloit à vos yeux; mais maintenant que vous croyez connoître cette cause; maintenant qu'en l'examinant de trop près, vous vous êtes permis d'assigner des bornes à son pouvoir, ne les resserrerez-vous pas ces bornes, si la voix de l'intérêt personnel se fait entendre? Ouvrage hardi, mais foible de votre raison, c'est sur vos passions seulement qu'elles sont assises; et comme vous les avez posées en raisonnant, croyez qu'au besoin les argumens ne vous manqueront pas, s'il entre dans le système de vos convenances de leur assigner une autre place.

Helvétius, qui a eu le malheur d'accréditer beaucoup d'idées fausses, prétend que, comme les connoissances qui sont aujourd'hui communes

Digitized by Google

à toutes les classes de la société, n'ont été dans le principe que le partage d'un petit nombre d'hommes rares, il peut également arriver que celles qui paroissent encore au-dessus de la portée du peuple, deviennent insensiblement pour lui des connoissances de première nécessité et fassent partie de son éducation.

Il est certain que, si l'on pouvoit imaginer un état de choses où l'homme, livré à des occupations mercenaires, auroit le même intérêt de s'instruire que le philosophe, toutes les vérités devenant des besoins indispensables, il n'y en auroit aucune que l'esprit le plus grossier ne parvînt enfin à saisir (1); car les vérités forment une chaîne, et, s'il en est qui paroissent inaccessibles aux esprits vulgaires, c'est qu'ils n'aperçoivent que l'intervalle qui sépare les vérités communes, des vérités hardies, et qu'ils ne connoissent pas la suite des rapports qui les unissent.

Mais cet état de choses est une chimère. Distinguez bien ceci : Nous devons les progrès des arts à nos besoins physiques, et l'étendue de nos

(1) Encore faudroit-il que tous les esprits arrivassent dans ce monde doués de la même aptitude aux mêmes choses, ce qu'Helvétius est bien loin de démontrer.

Digitized by Google

connoissances à nos besoins moraux. L'homme du peuple peut concourir aux progrès des arts, dans le genre d'occupations auquel il s'est livré; mais jamais il ne rassemblera des connoissances d'un certain ordre et toutes ces pensées à l'aide desquelles s'entretient le domaine de la science humaine, parce que le soin de pourvoir à sa subsistance journalière, en l'enchaînant à un seul objet, donne des bornes nécessaires à sa curiosité.

Il y a une espèce d'oisiveté qui contribue singulièrement au développement de nos besoins moraux. Ce n'est que lorsque, par une conséquence infaillible des progrès de la société, les propriétés ont été assez inégalement réparties pour que le travail mécanique cessât d'être une loi commune à tous les individus, qu'on a vu des hommes, tourmentés de leur propre repos, se livrer à de hautes spéculations, et chercher dans la variété ou l'étendue des connoissances qu'ils ont poursuivies, un remède à l'ennui qu'ils redoutoient. Quelques-unes de ces connoissances sont devenues le partage du peuple; mais celles-là seulement qui avoient une liaison naturelle avec ses travaux, telles que les découvertes dans les arts: d'autres ont influé sur ses mœurs, mais il les a reçues comme des préjugés, parce qu'elles

Digitized by Google

se sont mêlées à l'opinion publique, et que, quoi qu'on en dise, il est fait pour vivre dans la dépendance de cette opinion.

Il ne suffit donc pas de dire que toutes les vérités se tiennent, et qu'on peut aisément s'élever de l'une à l'autre pour prouver qu'elles seront toutes un jour des vérités vulgaires; il faudroit encore démontrer, malgré l'immense variété des professions, malgré le besoin qui enchaîne exclusivement l'homme du peuple à son atelier, qu'il n'est aucune de ces vérités qui ne puisse être un jour étroitement liée au soin de sa subsistance et au genre de travail qu'il a choisi pour y pourvoir.

Il y a plus, lors même qu'on pourroit imaginer une éducation commune à tous les individus d'une grande société; quand cette éducation, mise à la portée de chacun, comme le veut Helvétius, offriroit le développement raisonné de toutes les vérités morales, de cela seul qu'il faut que le peuple vive, qu'il y ait des artisans parce qu'il y a des besoins, qu'il y ait des pauvres parce qu'il y a des riches, toutes ces vérités se résoudroient bientôt en erreurs. L'habitude d'un travail journalier, le retour pénible

Digitized by Google

sur notre condition qu'un pareil travail fait naître, la comparaison alors qu'on ne peut s'empêcher de faire, de ce qu'on est avec ce que sont les autres, l'impression lente et profonde des événemens, la manière de voir particulière à chaque caractère, l'expérience variée comme les diverses situations de la vie, sur-tout l'activité des passions mises en jeu par la bonne ou la mauvaise fortune, tout cela effaceroit avec d'autant plus de facilité les notions qu'on auroit reçues dans l'enfance, qu'étudiées avec méthode, plutôt que senties avec efficacité, elles auroient leurs racines dans l'esprit bien plus que dans le cœur; et si un tel peuple ne se faisoit pas des préjugés il deviendroit à coup sûr le plus détestable de tous les peuples.

Il faut donc des préjugés au peuple, et il lui en faut, parce qu'une société ne peut subsister sans mœurs, et qu'il n'y a pas de mœurs sans préjugés. Car les mœurs sont le produit de toutes les habitudes sociales. Or, décomposez ces habitudes, et vous verrez que même, indépendamment des préjugés civils et politiques, elles sont le résultat d'une foule d'autres préjugés souvent imperceptibles dont l'esprit le plus exercé ne sait pas se rendre compte et que l'analyse la

Digitized by Google

plus délicate ne peut saisir. Ce sont nos préjugés qui unissent les hommes entr'eux, et non pas les vérités spéculatives toujours impuissantes contre la volonté, parce que l'esprit dont elles sont l'ouvrage est toujours la dupe du cœur qui s'en défie.

Mais tous les peuples doivent-ils obéir aux mêmes préjugés, et le genre de préjugés qui convient à chacun, n'est-il pas déterminé par des circonstances particulières de gouvernement et de lieu?

Il seroit trop long de dire tout ce que je pense sur cet objet. Je ne veux que jeter ici, comme au hasard, quelques réflexions propres seulement à faire sentir comment les préjugés varient en conséquence de l'organisation politique des peuples, comment ils influent sur la législation, et comment à son tour la législation influe sur eux.

En général, plus une nation est libre, et plus les préjugés qui la dirigent ont de grandeur et de moralité. La liberté est un levain actif qui fermente avec les mœurs, et les dépouille par degrés des opinions grossières qui les corrompent. Elle imprime un grand caractère à toutes les

Digitized by Google

affections de l'homme; elle trempe son ame au feu des sentimens les plus nobles; et dans les préjugés qu'elle prépare ou qu'elle entretient pour assurer les habitudes des peuples, toujours on remarque une certaine sévérité de principes, une certaine tendance vers tout ce qui est juste et généreux, qu'on chercheroit vainement ailleurs.

Au fait, nos habitudes ne résultent que de nos rapports avec nos semblables; et, parce que ces rapports, dans l'état social, sont toujours profondément modifiés par la forme du gouvernement que nous avons adoptée, on conçoit que plus le Gouvernement respecte la liberté de l'homme, ou, ce qui est la même chose, plus les lois positives sont conformes aux lois de la morale, et plus les préjugés qui dirigent les peuples doivent participer de la dignité des institutions auxquelles ils obéissent.

Sous le régime absolu d'un despote, c'est toute autre chose. La constitution tendant à relâcher sans cesse les liens de la société, il faut une force constante qui les resserre. Cette force est la superstition née de la crainte, et qui l'enfante à son tour. Dans de tels états, elle seule constitue presque toujours la puissance publique, fléau terrible dans la main des tyrans, frein res-

Digitized by Google

pectable dans celle des princes, quand c'est du besoin d'assurer aux peuples une liberté véritable (1) qu'elle résulte.

---

(1) Je sens qu'il faudroit que j'exposasse ici ce que j'entends par liberté. Mais mes idées sur ce sujet, absolument différentes de celles de la plupart des publicistes, exigent un trop grand développement. Il suffit de savoir que je n'ai pas sur les principes constitutifs de la société les mêmes opinions qu'eux; que je ne crois nullement que la société soit le résultat d'une convention; que je ne pense pas que la liberté ait pour cause l'indépendance; qu'à mes yeux au contraire l'indépendance et l'assujétissement naturel du plus foible au plus fort sont absolument la même chose; qu'à mes yeux ainsi, la liberté est une chose tout aussi à part de l'indépendance que de la servitude; qu'en un mot, je vois la liberté où l'on ne s'est guère avisé de l'aller chercher jusqu'à présent, et qu'alors elle me semble si sacrée que je n'imagine pas que l'homme puisse en céder la moindre portion, dans quelque position qu'il se trouve; car alors il céderoit sa conscience. Une nation n'a pas plus de droit sur ma liberté qu'un monarque, et si la souveraineté, comme on le prétend, ne réside pas dans les monarques, je ne vois pas qu'elle réside davantage dans les nations. Une volonté souveraine sur la terre, c'est-à-dire, une volonté qui par cela seul qu'elle commande, enchaîne la conscience, est un dogme absurde destructeur de toute espèce de morale, et je n'ai pas besoin de dire que la législation n'est qu'un moyen de plus de dé-

Digitized by Google

Il est si naturel que la superstition soit à-peu-près par-tout la compagne nécessaire du despotisme d'un seul, que, lorsque Rome fatiguée de ce qu'elle appeloit sa liberté, fit dépendre d'un maître toutes ses destinées, on vit tout-à-coup les empereurs, comme involontairement

---

praver l'espèce humaine, lorsqu'elle n'a pas la morale pour base et pour appui.

Puisque je parle de souveraineté, je veux dire ici qu'il y a deux espèces de souveraineté; une souveraineté réelle, qui n'est autre chose que Dieu même, se manifestant dans la conscience, ou comme il lui plaît, pour régir les hommes, et une souveraineté présumée, qui repose sur la tête du prince ou du premier magistrat, et qui n'est respectable que parce qu'elle est représentative de la souveraineté réelle; que le prince étant faillible comme homme, le droit de réclamation est inhérent à tout gouvernement bien ordonné; que ce droit qui opère la liberté de la pensée est un appel de la souveraineté présumée à la souveraineté réelle, ou de l'erreur qui peut avoir séduit le prince, à la vérité qui doit être son partage; que cet appel a sa mesure déterminée par ce qu'on doit de déférence au magistrat suprême de l'Empire; par la considération des effets qu'il peut produire, s'il dégénère en licence; par l'état de décrépitude et de démoralisation des peuples; car il y a quelquefois des maux qu'il faut supporter pour en éviter de pires. Je parlerai de toutes ces choses dans un plus grand ouvrage.

Digitized by Google

environnés du petit nombre de préjugés superstitieux qui avoient échappé à l'action lente mais profonde de la raison et aux dernières secousses de l'état ébranlé. Ils se servirent de ces préjugés, au milieu de la dissolution de tous les principes, comme d'autant d'étais pour leur autorité naissante, et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce peuple qui croyoit à peine à ses dieux, finit par rendre une espèce de culte à ses tyrans. Il ne conserva de sa religion que ce qui pouvoit assurer son esclavage.

Voilà ce qui arrive assez ordinairement avec le despotisme d'un seul. Sous le despotisme de plusieurs, c'est moins sur les préjugés qui naissent de la superstition, que sur l'immoralité des opinions, que l'autorité s'appuie. Le despotisme de plusieurs a besoin de corrompre pour asservir, tandis que pour asservir, le despotisme d'un seul n'a besoin que de se faire craindre. Avec le despotisme de plusieurs, il y aura donc moins de pudeur, si je peux me servir de ce mot, dans les préjugés. Les opinions auront une certaine improbité, qui, mettant à l'aise un plus grand nombre de passions, feront oublier la liberté pour la licence. Là, il se forme une espèce de contrat tacite entre les gouvernans et les gou-

Digitized by Google

vernés : *Laisse-moi mes vices, et je te laisserai ton pouvoir* (1).

Ainsi, les préjugés d'un peuple dépendroient en grande partie de sa constitution ; et, selon que la constitution d'un peuple seroit plus ou moins libre, il auroit des préjugés plus ou moins respectables.

Cela ne veut pas dire cependant qu'un peuple libre, dans l'enfance de ses lois, ne puisse être assujéti au joug des plus grossières opinions; mais tout simplement qu'il ne faut qu'abandonner ses mœurs a l'action de son gouvernement, pour qu'elles se dépouillent par degrés des élémens impurs qui les souilloient dans le principe, et qu'il ne lui reste plus que les préjugés dont il a besoin pour assurer les vertus nécessaires au maintien de sa morale et de sa liberté.

Je vois résulter de ceci trois conséquences importantes.

---

(1) L'histoire de la plupart des anciennes républiques dépose de cette vérité. Dans ces constitutions beaucoup trop vantées, c'étoit à qui flatteroit les vices et les passions du peuple avec le plus de complaisance et de bassesse, afin de le gouverner ensuite avec plus de tyrannie.

Digitized by Google

La première, c'est que tout changement essentiel dans les lois politiques d'une nation opère un changement nécessaire dans ses préjugés. Introduisez la liberté chez un peuple esclave et il aura bientôt secoué toutes les opinions qui tiennent à la servitude (1). Brisez la constitution d'un peuple libre, et si le luxe ou tel autre principe de corruption a effacé son caractère, à quelque degré de connoissance qu'il soit parvenu, soyez sûr que ses mœurs ne tarderont pas à se charger de tous les préjugés, et même de toute l'ignorance que le despotisme fait naître.

La seconde, c'est que tout changement dans les préjugés d'une nation prépare une révolution dans ses lois politiques (2). Lorsque, dans un

(1) Pourvu, néanmoins, qu'il reste quelqu'énergie au peuple esclave. Il peut y avoir une obéissance qui soit énergique. L'obéissance des Turcs, par exemple, qui a pour motif un principe religieux. Les principes religieux dirigent mal quelquefois les forces de l'ame, mais ils ne les détruisent pas. Ce n'est point ce qui trompe la conscience, mais ce qui la rend nulle, qui nous énerve ou nous déprave.

(2) Ceux qui gouvernent ne connoissent pas assez cette importante vérité. Il n'y a rien de subit dans les révolutions des Empires. Telle révolution semble imprévue au premier coup-d'œil, dont on trouveroit souvent la cause, si on y réfléchissoit un peu, dans trois ou quatre opinions dont les

état libre, l'habitude des jouissances qu'on doit aux progrès des arts a corrompu tous les cœurs et détruit ce courage de l'esprit, cette fermeté de caractère qui constitue le citoyen, quand le fardeau des vertus qu'impose la patrie pèse sur les ames énervées et qu'on se rit des opinions dont se nourrit l'amour du bien public, on peut conserver encore quelque temps une constitution libre, mais il n'y a plus de liberté.

La troisième, c'est que, s'il est une chose à laquelle il faille s'attacher de préférence dans la conduite des peuples, c'est à coordonner autant qu'il est possible leurs préjugés avec leurs

---

progrès dans le principe ont à peine été sensibles, mais qui changeant sourdement les habitudes d'un peuple, préparent la chûte de ses anciennes institutions et le disposent comme involontairement pour de nouvelles lois. Ces nouvelles lois sont ensuite bonnes ou mauvaises selon la vérité ou la fausseté des opinions qui dominent, et encore selon la plus ou moins grande corruption du peuple qu'il s'agit d'instituer de nouveau, et de ceux qui entreprennent de l'instituer.

Un peuple excessivement perrompu est toujours un peuple sans intelligence en fait de morale et de législation; et si le législateur qui entreprend de l'instituer n'est par-à-la-fois le plus moral et le plus éclairé de tous les hommes, il ne fera guère autre chose qu'achever la dissolution de ses mœurs, et lui préparer, après une période de temps plus ou moins long, une fin aussi honteuse que déplorable.

lois. Les préjugés d'un peuple, d'après tout ce que j'ai dit, sont en quelque sorte toute sa conscience, et je n'ai pas besoin de prouver, je crois, que les lois ne sont durables qu'autant que c'est sur la conscience des peuples qu'on les appuie.

Celui-là seroit donc un législateur malhabile, qui, en même temps qu'il s'occuperoit de constituer la liberté d'un peuple, travailleroit à dépraver ses mœurs en attaquant les préjugés utiles qui les composent; car les mœurs chez un peuple libre sont la meilleure partie de sa liberté, comme les coutumes d'un peuple esclave, suivant l'expression de Montesquieu, sont la portion la plus essentielle de sa servitude. Je ne connois pas de sottise plus grande en législation, que de relâcher ou de rendre incertaine la morale d'un peuple qu'on appelle à la liberté; c'est lui ôter d'une main ce qu'on prétend lui donner de l'autre.

J'appellerois encore législateur malhabile, un législateur qui, ne faisant pas attention à ce que les préjugés peuvent sur les lois, laisseroit subsister inconsidérément une opposition décidée entre ses lois et les préjugés du peuple qu'il voudroit instituer. Si vos lois ont une certaine tendance et si vous conservez à votre

Digitized by Google

peuple des préjugés qui ont une tendance différente, soyez sûr que, parce qu'une nation tient beaucoup plus à ses préjugés qu'à ses lois, les préjugés de votre peuple finiront par dévorer vos lois. Laissez des préjugés et des vertus sévères à un peuple dont vous voulez aggraver la servitude, et au lieu d'un peuple esclave vous finirez par avoir un peuple libre. Laissez au contraire des préjugés vicieux, ou, ce qui est la même chose, une morale vicieuse à un peuple énervé que vous voulez régénérer à la liberté, et vous ne ferez que donner à ses vices la force des passions. Or, soyez certain que les passions, quand elles ne sont autre chose que des vices développés, ne peuvent former d'alliance véritable qu'avec la tyrannie.

Mais ce n'est pas une chose facile que de co-ordonner les préjugés d'un peuple avec ses lois, c'est-à-dire, que de faire disparoître, sans détruire sa conscience, ceux de ses préjugés qui ne s'accordent pas avec la bonté des lois qu'on lui donne. C'est là qu'il faut attendre le législateur pour prononcer sur sa capacité. C'est par-là sur-tout qu'on jugera s'il a reçu de la nature un cœur fait pour tout sentir, et une tête propre à tout combiner. Car, pour faire un législateur, il faut

Digitized by Google

faut cet accord prodigieux de la tête et du cœur, de l'intelligence et de la sensibilité; et sans doute voilà pourquoi un législateur est toujours un homme extraordinaire, et tel qu'il s'en montre peu dans une longue suite de siècles.

Rien n'est précieux, rien n'est important à conserver comme la conscience des peuples. Vous pouvez la diriger, la modifier même dans ses élémens, s'il en est besoin. Mais combien cette tâche est délicate! De quels moyens insensibles il faut se servir, pour n'obtenir, dans un pareil travail, précisément que la mesure du succès qu'on desire!

Quelquefois on peut modifier les préjugés dont les mœurs se composent, en les opposant entr'eux. Il existe dans la société beaucoup de préjugés contradictoires qu'assez ordinairement il ne faudroit que rapprocher pour faire disparoître. Mais cela même n'est pas aisé. Comme de tels préjugés ne subsistent que parce qu'ils ne vont jamais ensemble, il faut rompre l'allure des mœurs pour les mettre en opposition. Et que de dangers ne court-on pas en essayant de rompre cette allure! Troubler les mœurs ou les détruire, sur-tout à de certaines époques de la société, n'est trop souvent que la même chose.

Quelquefois aussi il n'est besoin, pour faire

Digitized by Google

disparoître un préjugé, que de changer le rapport politique ou civil qui l'a produit. J'ai déjà dit que nos habitudes naissent de nos rapports, et que nos préjugés s'entretiennent par nos habitudes. Or, il est bien aisé de voir, d'après cela, tout ce qu'un changement de rapports, soit politiques, soit civils, peut avoir d'influence, pour écarter de la conscience des peuples tel ou tel préjugé. Mais ce n'est pas non plus une tâche ordinaire que de changer les rapports qui constituent le système social d'un peuple. Si, dans cette hypothèse, vous n'agissez pas d'une manière immédiate sur les mœurs, vous agissez cependant toujours; et que de précautions à prendre pour que votre action ne soit pas trop forte, et qu'avec des préjugés de moins, ou d'autres préjugés, il reste encore au peuple une morale et des mœurs!

Je n'ai plus qu'un mot à dire. Il y a une époque dans chaque gouvernement où les préjugés ne sont que ce qu'ils doivent être pour le maintenir. A cette époque, la constitution d'un peuple est dans toute sa force; au-delà, elle commence à s'affoiblir, parce que les préjugés changent ou s'effacent, parce qu'encore par le simple effet des progrès de ce qu'on a jugé à

Digitized by Google

propos d'appeler civilisation, et presque sans le concours d'aucune autre cause, les préjugés finissent, un peu plus tôt ou un peu plus tard, par se trouver en opposition avec les lois (1).

Il est peu, et peut-être il n'est point de constitution qui puisse résister aux effets de la civilisation par les arts.

Chez un peuple libre (2) le goût des jouissances physiques, qu'on doit aux progrès des arts, énerve naturellement la constitution (3), parce

(1) Ainsi en France, il y a déjà quelque temps que nous n'avons plus les préjugés de notre gouvernement. Et qui sait ce qui pourra résulter d'un pareil état de choses? (Il ne faut pas oublier que ceci a été écrit en 1775.)

(2) Ne soyons pas dupes des mots et ne confondons pas le despotisme sous une certaine forme avec la liberté. Par gouvernement despotique, n'oubliez pas, par exemple, que j'entends non seulement la tyrannie d'un seul, mais la tyrannie de plusieurs. On trouvoit autant et même quelquefois plus de tyrannie à Athènes, où le peuple bouleversoit tout, qu'en Macédoine, où le prince disposoit à-peu-près de tout. Ici, comme là, il y avoit des vérités importunes et des erreurs utiles; et si on examine la manière de vivre des deux peuples, certainement on sera convaincu que le plus corrompu, et dès-lors le plus voisin de la servitude, n'étoit pas celui qui étoit gouverné par un monarque.

(3) L'égoïsme naît des jouissances physiques, comme la philantrophie des jouissances morales. Voulez-vous savoir si

Digitized by Google

que ce goût, quoi qu'on fasse ; détache le citoyen de la patrie, parce qu'il le sépare des événemens publics, et que, le portant comme involontairement à ne s'occuper que de son bonheur individuel, elle le laisse absolument sans intérêt pour le bonheur de tous.

Chez un peuple esclave, c'est bien pis. Les arts corrompent jusqu'à la servitude même. Ce qui est vil de soi, ils le rendent plus vil encore,

---

un peuple est véritablement libre ; examinez sa constitution, et dites hardiment qu'il ne l'est pas, si cette constitution ne développe en lui que la fantaisie de parvenir, que le besoin de changer de place pour être mieux, que le desir de satisfaire un plus grand nombre de passions ; car les passions sont toujours plus physiques que morales, et l'égoïsme marche toujours à leur suite. La meilleure de toutes les constitutions seroit celle où cette fureur de se déplacer, de s'occuper plus de ce qu'on n'a pas que de ce qu'on a, fureur qui a produit tant de crimes, n'existeroit en aucune manière. Cette constitution est possible ; mais que d'idées fausses il faudroit détruire, seulement pour en démontrer la possibilité !

Placez le repos dans tous les cœurs et vous aurez tout fait pour la liberté : c'est la justice, la vraie justice qui produit le repos ; mais dans des temps de corruption, quand l'instinct moral qui existe en nous n'a plus de mouvement, plus de vie, il n'appartient pas à tout le monde de dire ce que c'est que la justice.

Digitized by Google

et je ne sais trop à quoi peut être bon un peuple esclave que les arts ont corrompu. Cependant, si quelque cause imprévue opéroit une révolution dans son système social ; si cette révolution étoit assez profonde et sur-tout assez morale pour remuer toutes les ames et les reconstituer pour des habitudes simples et généreuses, peut-être, avec la liberté, ce peuple pourroit-il se donner tous les préjugés et toutes les vertus nécessaires à la régénération de ses mœurs.

Mais ce cas doit être infiniment rare. Je ne connois guère qu'une révolution religieuse qui puisse redonner de la morale et des mœurs à un peuple qui n'en a plus, et les révolutions religieuses ne sont pas des événemens de tous les jours.

Il seroit donc vrai peut-être qu'il n'y a pas de constitution que le temps ne finisse par détruire ; et cela seroit vrai, parce que le secret de maintenir une constitution dans la période où elle n'est environnée que des préjugés qui lui conviennent, me paroît impossible à trouver. Par une suite de l'inquiétude naturelle de l'esprit humain, il n'est pas en lui de se fixer à un terme donné dans la carrière des arts et de la civilisation. Le dégoût d'une jouissance prépare

Digitized by Google

naturellement le besoin d'une autre ; et malheureusement les mœurs varient comme les diverses manières de jouir. Un moment vient enfin, où l'ame ayant tout épuisé, n'a plus de ressort, où l'esprit n'a plus de caractère, les affections morales plus d'énergie. Alors, vous le sentez, le temps des grandes choses est passé ; ceux qui sont gouvernés deviennent vils comme ceux qui gouvernent ; et, s'il survient quelque révolution, elle ne sert guère à manifester que la bassesse et la dépravation du peuple qui l'éprouve.

. . . . . .

Je viens de parler des préjugés, et j'oubliois de dire que, de près ou de loin, la base à laquelle ils se rattachent est toujours une base religieuse.

. . . . . .

On n'a pas assez remarqué que, pour que l'homme se développe, il faut qu'il croye ; que l'esprit de sociabilité sans lequel il n'y a point en effet de développement pour lui, est essentiellement aussi un esprit de croyance ; que si dans tous les périodes de notre vie, nous n'étions pas sans cesse entraînés par un mouvement de foi vers les personnes ou les choses, notre existence toute entière seroit inactive et stérile ; que

Digitized by Google

l'homme ne devient un être social que parce que dans l'enfance il croit à sa mère, à sa bonne, à sa nourrice ; dans sa jeunesse, à son père, à son instituteur, à ses maîtres ; dans un âge plus avancé, à la science, à l'expérience d'autrui, à sa propre fortune ; en un mot, à une succession quelconque d'actes, de faits, d'individus, et que, s'il en étoit autrement, l'isolement le plus inconcevable deviendroit son partage.

On n'a pas vu pareillement que cet esprit de foi, qui nous est si essentiel, et *qui, pour le dire en passant, est l'esprit par lequel tout se meut, s'attire et se développe dans la nature*, résulte toujours en dernière analyse de l'action sourde et silencieuse de la divinité sur nous ; que ce n'est qu'à la grande croyance du genre humain en cette divinité constamment tutélaire, que nous devons presque, sans nous en douter, cette multitude de croyances partielles dont nous avons besoin pour vivre ; qu'il faut donc absolument, lorsqu'une telle croyance, avec les immenses préjugés dont elle s'environne, s'affoiblit chez un peuple, que toutes ces autres croyances partielles à l'aide desquelles ce peuple étoit heureux, tous les préjugés utiles qu'elles enfantent, toutes les attractions morales dont elles sont la source, s'affoiblissent dans la même

Digitized by Google

mesure. Ainsi, chez ce peuple on aimeroit moins, parce que, si l'on me permet cette expression, on n'y aimeroit plus de si haut, parce qu'on n'y aimeroit pas avec d'aussi grands motifs, avec d'aussi nobles espérances, et il seroit tout simple que l'égoïsme, à force de précautions, de prudence, de sagesse même si l'on veut, l'égoïsme, qui dissout tout ce qu'il paroît associer, finît par y attiédir tous les cœurs et enlever de toutes les consciences ce qu'il y faut laisser de mystérieux, d'indélibéré, afin que la société subsiste, et qu'elle soit autre chose qu'un assemblage d'individus qui ne s'approchent que pour se heurter, et qui même en parlant craignent toujours qu'on ne les entende.

Si d'après de pareilles données on veut examiner l'état présent de l'espèce humaine, on ne s'étonnera plus des tempêtes qui l'agitent; et remarquant que presque par-tout les croyances religieuses sont ébranlées, que presque par-tout les mœurs tendent à une dissolution déplorable, on trouvera peut-être que nous appartenons aujourd'hui à une des plus grandes époques de son histoire.

Au reste, je sens que je n'ai fait qu'ébaucher mon sujet. Quand je rassemblerai mes idées, je dirai mieux, et je dirai davantage.

Digitized by Google

DISCOURS

Prononcé en 1783, *dans une Société philantropique, à la réception des Membres de cette Société* (1).

MESSIEURS,

LA société dans laquelle vous êtes admis ne se propose pas seulement des vérités à étudier, mais des devoirs à remplir.

Il est impossible d'assigner à l'homme toute la morale qui lui convient, tant qu'on ne connoîtra pas l'ensemble des lois auxquelles il obéit, et que, le séparant du système du monde

(1) Note de l'Editeur. *Ce Discours a été prononcé dans une société qui avoit pour objet l'étude des sciences morales et physiques, considérées comme résultantes d'un seul et même principe. Il y a long-temps qu'il est en ma possession. J'ai hésité si je le ferois imprimer; mais son originalité m'a séduit, et il m'a paru d'ailleurs que, joint aux fragmens qu'on va lire, il pouvoit donner quelque aperçu de l'ouvrage dont M. Bergasse est occupé.*

Digitized by Google

qui le presse en tout sens, on le considérera comme un être isolé et absolument à part des diverses régions d'êtres que ce système embrasse.

Faute d'avoir observé la dépendance où nous nous trouvons de ces régions diverses; faute d'avoir recherché avec quelque soin la cause essentielle, ou la raison première des phénomènes généraux qui s'y font remarquer, pour déterminer ensuite la mesure de leur influence sur ce que nous sommes, jusqu'à présent on n'a pu donner aux idées morales qui nous gouvernent, ni la hauteur d'origine, ni l'étendue de conséquences qui leur sont propres.

Ces idées, étudiées d'après des motifs toujours trop particuliers, attendent, pour la plupart, la main qui les dégagera ou des erreurs qui en altèrent la pureté, ou *des ignorances* qui en obscurcissent l'éclat.

Eparses en des systèmes différens, et comme séparées de l'axiome fécond qui les produit, elles manquent de cette union qui, en faisant apercevoir toute leur vérité, peut seule leur donner un empire irrésistible sur nos affections; et parce que nous les voyons hors de la chaîne qui les lie, parce que nous ne faisons aucun effort pour découvrir l'anneau mystérieux auquel elles sont attachées, nous les regardons

Digitized by Google

pour ainsi dire comme notre ouvrage, et l'autorité que nous leur donnons devient plus ou moins grande au gré de la passion qui nous meut ou de l'opinion qui nous détermine.

L'auteur de la nature ne s'est évidemment proposé, dans le développement des lois qui la régissent, que de maintenir entre les êtres prodigieusement variés qu'elle assemble en son immensité, une constante et durable harmonie.

Plus vous ferez de progrès dans l'étude des principes auxquels il est temps que toutes nos sciences viennent se rattacher (1), et plus vous vous convaincrez que ce n'est que pour cette fin qu'il a déterminé les rapports des êtres entr'eux, et ordonné leur mutuelle dépendance.

Cette vérité une fois saisie, vous acquerrez une idée juste de ce qui est bien, de ce qui est mal; vous saurez quel est celui qu'il faut appeler bon, quel est celui qu'il faut appeler méchant.

Le bien sera pour vous tout ce qui concourt à

(1) Ces principes sont essentiellement religieux.

Digitized by Google

l'harmonie générale des êtres; le mal, tout ce qui trouble cette même harmonie.

Vous appellerez bon, celui qui développe ses facultés de manière à concourir à l'harmonie générale des êtres; vous appellerez méchant, celui qui exerce ses facultés de manière à troubler cette même harmonie.

Parce que la nature tend au but qu'elle se propose avec toute l'énergie de sa puissance, vous concevrez qu'il est impossible qu'aucune force créée puisse détruire l'harmonie du monde (1), et que si cette harmonie est troublée quelquefois, nécessairement elle se rétablit avec des efforts proportionnés au trouble qu'elle éprouve.

Ainsi le fleuve modifié dans sa course par un obstacle imprévu, n'en obéit pas moins à l'impérieuse loi qui l'entraîne vers l'Océan. Il lutte contre l'obstacle jusqu'à ce qu'il l'ait vaincu, et ses eaux, un instant suspendues, reprenant

(1) Par le mot *monde*, il faut toujours entendre, dans ce Discours, l'universalité des êtres, et non pas seulement le monde matériel ou visible. Il en est de même du mot *nature*, qui ne signifie pas seulement la loi morale qui régit tout ce que nous voyons, mais la loi morale qui régit tout ce qui est.

Digitized by Google

avec impétuosité leur niveau, recommencent par un mouvement infaillible leur cours accoutumé.

Alors l'existence d'une justice universelle vous sera démontrée.

Vous apprendrez que cette justice, considérée dans ses rapports avec la nature, n'est autre chose que l'énergie de Dieu même, rétablissant, par un mouvement général et nécessaire, l'harmonie des êtres que des mouvemens particuliers ont troublée quelques instans.

De la nécessité, de la justice universelle, et de la manière dont elle se déploie, vous conclurez qu'il n'y a qu'un être bon qui puisse être heureux, et qu'un être méchant est toujours malheureux.

L'être bon dans ses affections, dans ses habitudes, dans tout son être moral, n'éprouve aucune résistance de la part de la nature. Il est heureux, parce que le bonheur consiste à être en harmonie avec elle, et à s'abandonner doucement à son empire.

L'être méchant, soumis et non pas obéissant

Digitized by Google

à ses lois, conserve un mouvement propre (1) au milieu du mouvement général qui l'entraîne. Il est malheureux, parce que par-tout la nature lui résiste, et qu'existant comme un obstacle dans son sein, il n'en reçoit pas une impulsion qui ne devienne pour lui pénible ou douloureuse.

La prospérité apparente du méchant ne vous en imposera pas. Vous ne l'observerez point dans le faste ambitieux qui l'environne, mais dans ses sensations intimes, dans la manière dont il est affecté, déterminé; et le voyant de toute part heurté par le système dans lequel il se meut, vous demeurerez convaincus qu'infailliblement le crime a sa peine, vous plaindrez le méchant, et vous n'envierez pas ses succès.

La résignation de l'être bon, même au milieu des circonstances les plus difficiles de la vie, cessera de vous surprendre. Là où le méchant seroit tourmenté, il vous paroîtra tout simple que l'être bon goûte encore les douceurs du repos. En paix avec la nature (2), il n'a aucune

(1) De-là l'égoïsme, qui n'est que ce mouvement propre.

(2) C'est-à-dire, je le répète, la loi morale qui régit toutes les existences; car toutes les existences même, phy-

Digitized by Google

habitude que son mouvement n'ait formée, il n'en a point dont elle veuille réprimer l'essor. Si sa conscience se déploie, il n'a donc pas à craindre qu'une réaction douloureuse en arrête le développement, et par-tout il peut jouir, parce qu'il n'existe en lui-même aucun principe destructeur de ses jouissances.

Vous ne regarderez pas la conscience comme une chimère, comme l'effet incertain de nos coutumes et de nos lois. Elle vous paroîtra, dans chaque être intelligent et moral, un centre d'action d'une immense étendue, ou, si vous me permettez cette expression singulière, un organe véritable, un organe d'une sensibilité infinie, qui s'unit, par des fibres aussi nombreuses que délicées, à tout ce qui est doué d'intelligence et de moralité dans l'univers.

Vous apprendrez que l'organe de la conscience, comme nos autres organes, a un rapport direct à notre conservation; que nous avons deux manières de nous conserver; l'une qui est relative au temps et aux phénomènes passagers qu'il nous présente; l'autre, qui, beau-

siques, sont régies par une loi morale, comme je le démontrerai quelque jour.

Digitized by Google

coup moins limitée, appartient à tout ce qu'il y a de fixe et d'éternel dans la nature ; que ce n'est que par l'organe de la conscience que nous nous mettons en harmonie avec les choses éternelles et fixes, comme c'est par nos autres organes que l'harmonie s'établit entre notre existence apparente et fugitive, et les existences périssables dont elle semble dépendre ; que le remords, dans l'organe de la conscience, exerce les mêmes fonctions que la douleur dans nos autres organes, le remords nous avertissant des désordres que nous apportons dans l'harmonie générale du monde, comme la douleur nous manifeste le désordre opéré dans notre propre harmonie ; et qu'ainsi, et pour que nous jouissions de toute la plénitude de notre être, il ne nous suffit pas de ne point éprouver la douleur, mais qu'il faut encore sur-tout que nous ne connoissions pas le remords.

Parce que ce qui blesse nos organes tend ou à diminuer, ou à détruire notre existence (1), vous comprendrez que l'intérêt qui nous porte à ga-

(1) A détruire notre existence passagère, à diminuer ou à contraindre seulement dans l'exercice des facultés qui lui sont propres, notre existence réelle, car celle-ci ne peut être détruite.

rantir

Digitized by Google

rantir nos organes ordinaires de l'impression de la douleur, doit nous porter bien davantage à garantir notre conscience de l'impression du remords. Vous verrez de plus, que telle est la supériorité de l'impérissable organe de la conscience sur nos autres organes, que, si dans un être malade l'organe de la conscience souffre, le rétablissement parfait des autres organes est impossible, et vous arriverez ainsi à cette idée lumineuse et première, qu'il faut être bon pour être absolument sain, comme il faut être bon pour être absolument heureux, et que, dans quelque ordre de choses que ce puisse être, *la pensée du méchant est un obstacle à l'action conservatrice de la nature* (1).

Parvenus à ce point, vous verrez un ordre de vérités nouvelles s'enchaîner sous vos yeux.

De-là des idées plus justes et sur-tout plus élevées sur la destination de l'homme ici-bas ; une

(1) Si l'on étudioit l'homme comme il doit l'être, on n'auroit pas de peine à découvrir que les maux physiques auxquels il est en proie ont nécessairement pour principe, de proche en proche et en dernier résultat, une cause morale, à l'influence de laquelle ou il n'a pu, ou il n'a pas voulu se soustraire.

Digitized by Google

morale résultante pour lui du vaste système de correspondance auquel il appartient, et dans les idées infinies de son auteur, singulièrement appropriée au développement et à la conservation de tout ce qu'il y a de bon ou de vrai, ou, en d'autres termes, de tout ce qu'il y a de réel dans nos facultés.

De-là l'éducation de l'homme entièrement dépendante de ce principe, que, pour le rendre heureux, il faut le mettre en harmonie avec lui-même et avec la nature; qu'en conséquence, tout l'art doit consister à exercer nos organes, celui de la conscience sur-tout, de manière à leur conserver une telle sensibilité, que nous nous trouvions promptement avertis, soit du trouble que nous pouvons opérer dans l'harmonie universelle, soit du trouble qui peut être opéré dans notre propre harmonie.

De-là, pour la pratique de l'éducation, cette maxime singulière peut-être, mais vraie, que nos devoirs sont les besoins de notre conscience, comme nos appétits à satisfaire sont les besoins de nos autres organes; que nos devoirs résultent donc moins pour nous d'une loi impérieuse à laquelle nous ne pouvons éviter de nous soumettre, que du développement régulier de notre être; qu'ils ne doivent donc pas être enseignés,

Digitized by Google

mais sentis, et qu'on a tout fait lorsqu'on a donné une énergie assez grande à l'organe de la conscience, pour qu'il ne les sente jamais que comme des besoins importuns qu'il lui faut promptement appaiser.

De-là des règles simples pour juger les institutions auxquelles nous sommes assujettis ; des principes certains pour déterminer la législation qui convient à l'homme dans toutes les circonstances données ; des lumières, jusqu'à présent presqu'entièrement inaperçues, sur chacune des parties de cette législation ; d'autres mœurs, parce qu'il nous faut d'autres lois ; des mœurs douces, parce qu'elles ne naîtront pas de nos coutumes imparfaites, mais de nos penchans sagement ordonnés ; des mœurs faciles, parce que peu de choses contraignent l'homme qui sait se maintenir en paix avec la nature ; des mœurs sévères néanmoins, parce que la nature ne défend rien en vain à l'homme qui reconnoît son empire.

De-là, enfin, une théorie des idées et des sensations, moins défectueuse et plus fine que celle que vous connoissez ; et parce que les arts ne sont, en dernière analyse, que des moyens inventés pour exciter en nous des sensations qui nous plaisent ou qui nous émeuvent, de-là,

Digitized by Google

même dans les arts, une manière plus délicate et plus sûre d'en déterminer les règles et d'en fixer les élémens.

Ainsi, en conséquence des principes dont la recherche vous occupera, tout le système de l'homme moral, depuis ses devoirs jusqu'à ses jouissances, se déploiera devant vous.

Instruits de ce système, vous partagerez nos travaux, et vous aurez une tâche consolante à remplir.

L'homme s'est écarté depuis long-temps de la route dans laquelle il doit marcher. Les fausses opinions, les coutumes trompeuses, semées comme des ruines antiques, sur la surface du monde, interceptent par-tout cette route ignorée.

Vous apprendrez à l'homme à la connoître. A travers les profondeurs de la nuit orageuse dans laquelle il est plongé, vous lui montrerez une région nouvelle, éclairée par le jour pur et tranquille de la vérité; là se manifestera pour lui, dans toute la richesse de ses développemens, ce beau essentiel, dont le sentiment et le desir sont au fond de son être; ce beau, prin-

Digitized by Google

cipe et modèle de tout ce qui est vrai dans la nature; ce beau, où toutes les formes ont trouvé leurs premières harmonies, où elles vont les chercher encore, lorsque quelque dissonnance les a détruites; ce beau, cause éclatante de toutes les admirations, source mystérieuse de tous les amours, expression morale de tout ce qui participe à l'existence; et plus votre pensée se dégagera de la fatale obscurité dans laquelle nos désastreuses doctrines l'ont comme ensevelie, et plus vous vous convaincrez de toute la dignité de votre être, et plus juste aussi sera l'idée que votre intelligence se formera de tout le bonheur qu'avant les temps, et dès l'origine des choses, nous avoit préparé celui, par qui tout est, tout se meut, et tout remplit son infaillible destinée dans l'univers.

Digitized by Google

FRAGMENS (1).

I.

Sur la manière dont nous distinguons le bien et le mal, etc.

Je voudrois déterminer avec exactitude la signification du mot *désordre*, et rechercher comment nous nous démontrons à nous-mêmes que le désordre existe dans la nature.

L'homme ne se connoît qu'autant qu'il s'étudie, et qu'après s'être suffisamment observé il étudie les choses dans les rapports qu'elles peuvent avoir avec lui. Ce n'est que par cette double étude de lui-même et des rapports qui se trouvent entre les choses et lui, qu'il parvient à se former des idées justes sur ce qui constitue le *vrai* et le *faux*, le *bien* et le *mal*, l'*ordre* et le *désordre*.

(1) Ces fragmens ont paru dans la *Gazette de France*; ils sont extraits de l'ouvrage de M. Bergasse, dont il a été parlé dans l'Avant-Propos, et qui aura pour titre : *De la Loi des Êtres et de leur Destinée*; avec cette épigraphe :

Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.

J'ai médité sur les temps anciens, et j'avois l'éternité devant moi.

(*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

Voici comment l'homme distingue le vrai du faux.

Il trouve, en réfléchissant sur les idées qu'il se forme des êtres, qu'il y a deux espèces d'êtres; des êtres possibles, c'est-à-dire qui peuvent exister, parce que l'idée que nous en avons se composant d'élémens qui s'accordent entr'eux, nous n'y découvrons rien qui s'oppose à ce qu'ils existent; des êtres impossibles, c'est-à-dire qui ne peuvent exister, parce que l'idée que nous en avons ne se composant que d'élémens contradictoires ou qui se détruisent entr'eux, nous concevons qu'il y a une impossibilité absolue à ce qu'ils arrivent à l'existence (1). Il voit la *réalité* dans les êtres *possibles*, et il donne le nom de *vrai* à la *réalité*; il voit la *non réalité* dans les êtres *impossibles*, et il donne le nom de *faux* à la *non réalité*. Il donne pareillement le nom de *vrai* aux rapports possibles des êtres entr'eux, parce que ces rapports ne sont que

(1) Un *cercle* est un être *possible*, parce que je comprends qu'une ligne courbe dont tous les points sont à une égale distance d'un autre point, qu'on appelle *centre*, peut exister. Un *cercle quarré* est au contraire un être *impossible*, parce que je ne vois pas qu'un *quarré*, qui est un assemblage de lignes droites, puisse être en même temps un *cercle* ou une courbe se développant à égale distance d'un *centre*.

Digitized by Google

l'être développé, et que le développement d'un être n'est que la continuation de sa *réalité*. Par la même raison, il donne le nom de faux à tout ce qui se présente à son esprit, comme empêchant ou troublant les rapports *possibles* des êtres entr'eux, parce qu'en effet là il aperçoit un obstacle au développement de l'être, et conséquemment une diminution de sa *réalité*.

Le *vrai* ne seroit donc autre chose que la *réalité* ou la *possibilité* de l'être et de ses rapports; le *faux*, que la *non réalité* ou *l'impossibilité* de l'être et de ses rapports.

Voici comment l'homme distingue le *bien* du *mal*.

Après avoir envisagé les êtres comme *possibles*, il les envisage comme *existans*, et il appelle *bien*, ce qui opère, entretient ou augmente l'existence des êtres, ce qui les fait vivre, si je peux me servir de ce mot, suivant toute l'étendue de leur *réalité*; et il appelle *mal* ce qui détruit, altère, diminue l'existence des êtres, ce qui s'oppose à ce qu'ils vivent suivant toute l'étendue de leur *réalité*. Il trouve, par exemple, que le plaisir est un *bien*, parce que, dans le plaisir véritable, les facultés de l'être sont exercées (2), que ses

(1) Je distingue entre le plaisir physique et le plaisir mo-

rapports se développent, et que sa vie s'entretient et s'augmente. Il trouve, au contraire, que la *privation* est un *mal*, que la *douleur* aussi est un *mal* parce que, dans la privation, les facultés de l'être sont sans exercice, que ses rapports sont contraints; parce que, dans la *douleur*, les facultés de l'être s'altèrent, que ses rapports sont troublés, et que tout ce qui empêche ou altère les facultés d'un être, tout ce qui contrarie ou trouble ses rapports, opère nécessairement en lui un affoiblisement ou une diminution de la vie.

Le *bien* n'est donc autre chose que le *vrai*, qui, de possible devient existant : c'est l'être vivant dans toute l'étendue de sa *réalité* ou de ses rapports.

---

ral : le plaisir physique n'est pas toujours un bien ; car, quoiqu'en général, au moment où nous l'éprouvons, il développe notre être physique, cependant il est vrai que, s'il blesse notre être moral, alors le remords intervient, qui en empêche l'effet entier, ou qui même absolument détruit son action. Le plaisir moral, au contraire, est toujours un bien, parce qu'il agit sur nos facultés supérieures, et que le développement qu'il y opère se communique aussi à nos facultés inférieures ou physiques. Ainsi le plaisir physique ne seroit bon qu'autant qu'il seroit le résultat d'un plaisir moral, ou qu'il pourroit s'associer avec lui.

Digitized by Google

Le *mal*, pareillement, n'est autre chose que le *faux*, qui, de possible, aussi, devient existant : c'est l'être vivant mais diminué dans sa *réalité*, mais troublé ou contraint dans ses rapports.

Voici comment l'homme distingue l'*ordre*, du *désordre* :

Les notions du *vrai* et du *faux*, du *bien* et du *mal*, une fois acquises, il remarque que si chaque être pouvoit parvenir à toute sa *réalité*, une harmonie aussi universelle que constante régneroit dans le système des êtres; car, pour que chaque être atteigne ainsi toute sa *réalité*, il faut qu'un accord profond unisse les êtres entr'eux; qu'ils ne se heurtent, qu'ils ne se contraignent en aucun sens dans leur action; qu'ils se développent, en un mot, par toutes leurs facultés, et suivant toute la *possibilité* de leurs rapports. L'harmonie se trouveroit donc dans le plein développement de toutes les *réalités*; la désharmonie, dans ce qui empêche ou interrompt ce développement. Or, l'homme appelle *ordre* l'ensemble de toutes les réalités développées, et *désordre*, ce qui détruit cet ensemble.

L'*ordre* ne seroit donc que le *vrai*, que le *bien*, se reproduisant par-tout, pour amener

Digitized by Google

les êtres à toute leur *réalité*; le *désordre*, que le *faux*, que le *mal*, faisant par-tout effort pour empêcher les êtres de remplir toute leur *réalité*.

Veut-on se convaincre d'une manière sensible de l'exactitude de cette distinction; on n'a qu'à jeter les yeux sur le monde physique: Qu'est-ce qu'un être bon et vrai, dans le monde physique? Pensez-y un moment, et vous trouverez qu'une pareille dénomination ne convient en effet qu'à l'être qui s'y développe suivant toute l'étendue, comme dans toutes les proportions de sa réalité. Qu'est-ce, au contraire, dans le monde physique, qu'un être affecté par le faux et le mal? Pensez-y encore, et vous trouverez qu'en effet ce n'est autre chose aussi qu'un être resserré, contraint, arrêté dans l'action des organes à l'aide desquels il lui est donné d'atteindre à toute sa réalité. Pourquoi, par exemple, cet arbre majestueux, dont la tête se dessine dans les airs avec tant de noblesse et de fierté, excite-t-il en vous un sentiment mêlé d'admiration et de plaisir? C'est qu'il se montre plein de sa réalité; c'est qu'aucun obstacle n'interrompant le mouvement de vie qui circule dans ses fibres, il vous semble que vous participez à son bien-être, quand vous le contemplez se

Digitized by Google

déployant avec non moins de puissance que de facilité, suivant toute la mesure d'existence qui lui est propre. Pourquoi, d'un autre côté, éprouvez-vous un sentiment de peine à l'aspect de cet arbre noueux et déformé, que nourrit à regret un sol ingrat et stérile? C'est que vous n'y remarquez, au contraire, qu'une *réalité* empêchée, affoiblie; c'est que, privé de l'énergie convenable pour effectuer tous les développemens dont son principe le rend susceptible, il ne croît que dans des proportions étroites et fausses, et que votre œil, qui n'aperçoit ici que des images de contrainte et de gêne, ne peut vous apporter aussi que des sensations du même genre. L'un vous plaît donc, parce que, *réel* dans toutes ses parties, il se manifeste à vos yeux dans toute la vérité, dans toute la bonté de son être; l'autre, au contraire, vous déplaît, parce que, diminué de *réalité* dans chacune de ses parties, il n'est pas dans toute la bonté de son être, dans toute sa vérité.

Qu'est-ce ensuite que l'*ordre* et le *désordre* dans le monde physique? Pénétrons ensemble dans cette vallée qui se prolonge devant nous. Des monts sourcilleux en protègent l'enceinte; leurs sommets, couverts d'une neige éternelle,

Digitized by Google

étincellent au loin, resplendissans de tous les feux de l'astre du jour ; au-dessous de la région des neiges et à des hauteurs inégales, une immense forêt de pins se déploie, dont le feuillage sombre rehausse encore l'éclat de la zône brillante qu'elle termine ; plus bas, les teintes deviennent moins sévères. Des collines, plus ou moins élevées, appuient leurs croupes verdoyantes sur le flanc des montagnes, et, dans leur développement pittoresque, offrent à l'œil enchanté tantôt d'agrestes solitudes, tantôt de magnifiques paysages ; ici, de doux et secrets asyles ; là, des perspectives lointaines, dont les traits fugitifs viennent se perdre dans l'azur des cieux ou se refléter mollement dans les ondulations incertaines du lac majestueux qui borne l'horison. Des eaux pures comme l'air que vous respirez, s'échappent des réservoirs supérieurs qui les alimentent, et distribuées en ruisseaux limpides ou en cascades argentées, elles ajoutent, par leurs effets divers, au charme de la contrée. Voyez comme ces cabanes dispersées se groupent agréablement avec les masses de verdure qui les environnent ; chacune est abritée contre le vent du nord ou la chaleur importune du midi, par des bosquets d'ormes, de hêtres, de chênes verts ; chacune a son verger, qu'enclot

Digitized by Google

une double haie vive, entremêlée d'arbustes odorans; au-devant sont des champs cultivés, qui se couvrent, suivant la saison, de légumes savoureux ou de moissons abondantes, tandis qu'au fond de la vallée de superbes troupeaux errent dans de vastes pâturages, interrompus çà et là par des touffes d'églantiers, des plantations d'aulnes toujours frais, ou des saules robustes, dont la coignée destructive a respecté les rameaux. C'est ici le séjour de la paix profonde et de l'innocente joie. Quelle expression de bonheur est répandue sur la physionomie de ces femmes, de ces enfans, de ces vieillards réunis auprès de leurs demeures champêtres, et se livrant, en commun, à des occupations convenables à leur sexe ou proportionnées à leurs forces! Quel mélange de noblesse et de sérénité, de confiance naïve et de bonté courageuse dans les traits de ces jeunes gens qui, sous les yeux de leurs heureuses familles, se partagent entr'eux les travaux de la culture ou le soin des troupeaux! Entendez-vous ces accens prolongés, ces chants mélodieux, ces murmures, ces sons, ces voix ineffables qui, s'élevant de toutes les profondeurs de cette terre fortunée, célèbrent, comme à l'envi, l'éternel et inépuisable auteur de tant de biens? Qu'il est touchant, qu'il est su-

Digitized by Google

blime ce concert solennel d'hommage et de reconnoissance!..... Or, maintenant, à l'aspect d'une scène si imposante et si romantique, d'où naît l'involontaire et douce émotion dont vous êtes agité? D'où vient qu'ici vos organes ont plus de mouvement, plus de liberté, plus de jeu? D'où vient que vos pensées sont plus élevées, plus pures, votre sensibilité plus expansive, plus calme, vos facultés plus agissantes? D'où vient qu'ici vous vivez davantage? C'est qu'ici tout est *réalité*, tout est vie; c'est qu'ici chaque être, en se développant, ne contrarie, ne blesse pas l'être qui se développe à côté de lui; c'est que si, dans ce magnifique tableau, les nuances, les couleurs, les oppositions, les contrastes, les formes sont infinies, vous n'y découvrez néanmoins rien de discordant, rien de heurté, rien qui arrête péniblement vos regards; en un mot, c'est qu'ici se manifeste dans toute sa majesté, dans toute sa richesse, cet ordre dont je viens de parler, l'ordre puissant de la nature, dont le propre, comme vous le voyez, est de donner à chaque chose son harmonie, c'est-à-dire la plénitude de son être et de ses rapports, et avec toutes les harmonies particulières qu'il produit, de composer sans cesse des harmonies nouvelles, progressivement plus variées et plus étendues.

Digitized by Google

Mais un bruit imprévu se fait entendre. Du sommet des montagnes se précipite avec fracas une lavange redoutable. Sa masse énorme brise, froisse, bouleverse toutes les couches d'air qu'elle parcourt dans sa chûte. Les vents naissent de ce bouleversement subit, les vents, précurseurs de la tempête. Sous leur action impétueuse, les vapeurs répandues dans l'espace, se condensent transformées tout-à-coup en nuages menaçans. L'astre du jour pâlit; une obscurité soudaine envahit l'horison, et se déployant par degrés, ensevelit sous ses teintes noirâtres les forêts superbes, les paysages enchantés, les sites pittoresques, et ces collines parées d'une si douce verdure. Cependant la tempête éclate; d'horribles éclairs brillent d'une lumière effrayante dans la profondeur des cieux; le tonnerre retentit de toutes parts, rendu plus affreux par les échos de la contrée. Le lac, violemment agité, soulève en mugissant ses vagues écumantes. Les vents soufflent avec fureur. Le pin altier, le chêne orgueilleux chancèlent sur leurs troncs robustes. L'humble arbrisseau se tourmente sur sa tige flexible. Au haut des airs, les nuages s'entre-choquent; de leurs flancs rompus par la foudre, tombe à flots redoublés une pluie formidable; en un instant, toute la région est inondée;

Digitized by Google

dée; les ruisseaux roulent, bondissent avec l'impétuosité des torrens; les cascades deviennent d'épouvantables chûtes d'eau; et cette vallée si riante et si belle, maintenant jonchée de débris, n'offre plus à l'œil consterné qu'une vaste scène de désolation et de ruines. Où fuyez-vous, bons et simples habitans de ces hameaux? Où vont ces femmes éperdues, ces enfans en pleurs, ces vieillards soucieux? Je les vois qui cherchent un asyle dans les roches caverneuses de la contrée, tandis qu'au fond de la vallée, luttant contre le débordement des eaux, et mêlant les sons aigus de leurs cors rustiques aux accens lugubres de la tempête, les bergers inquiets appellent les troupeaux que la crainte a dispersés, et les chassent devant eux vers des lieux plus tranquilles. Or, au point d'élévation où nous sommes, et sous cette voûte naturelle qui nous garantit, nous pouvons contempler à loisir les effets de l'orage, sans avoir à redouter ses fureurs..... Et néanmoins d'où naît l'effroi qui vous saisit? d'où vient qu'à l'aspect de la scène terrible qui se développe sous vos yeux, vos humeurs, comme subitement empêchées dans leur cours, ne circulent plus qu'avec une pénible lenteur? Pourquoi la tristesse de vos pensées, le trouble de vos sens, la contrainte de

Digitized by Google

toutes vos facultés? C'est qu'il n'y a plus ici de mouvement de vie; c'est qu'ici toutes les réalités souffrent, tous les développemens sont arrêtés; c'est que d'une réalité à une autre il ne se transmet plus d'influence bienfaisante, d'émanation salutaire; c'est que chaque être ici est fatigué dans ses rapports, gêné, contrarié dans ses habitudes; c'est qu'ici toutes les analogies sont interrompues, toutes les consonnances disparoissent, toutes les couleurs se heurtent ou se confondent; en un mot, c'est qu'ici le désordre se montre dans toute sa difformité; le désordre dont le propre est donc, comme je l'ai fait remarquer, de comprimer, d'isoler tout ce qu'il touche, de bouleverser, de détruire toutes les harmonies, d'ôter aux principes des êtres leur expansion, et à la masse des effets leur ensemble et leur unité.

Ainsi ce que la réflexion m'a fait découvrir, la nature le démontre à mes yeux; et en reprenant ce qu'il y a d'essentiel dans ce qu'on vient de lire, je ne cours plus aucun risque d'affirmer que :

Le *vrai* n'est autre chose que la *réalité* de l'être;

Le *bien*, ce qui fait vivre l'être suivant toute sa *réalité*;

Digitized by Google

L'*ordre*, l'assemblage ou l'harmonie de toutes les *réalités*;

Et par une raison opposée, que *le faux* n'est que la *non réalité* de l'être;

Le *mal*, ce qui empêche l'être de vivre suivant toute *sa réalité*;

Le *désordre*, ce qui détruit ou tend à détruire l'assemblage de toutes les *réalités*.

De plus, je découvre ici deux vérités qu'il ne faudra pas perdre de vue:

1°. Qu'il n'y a de puissance, de fécondité, que dans *le vrai*, dans *le bien*, dans *l'ordre*; car le propre de la fécondité, de la puissance, est de produire des êtres et de les conserver. Or, d'après les définitions et les exemples précédens, il est clair qu'il n'y a que le *vrai*, le *bien*, l'*ordre*, qui produisent des êtres ou des *réalités*, et qui les conservent;

2°. Qu'il n'y a qu'impuissance, que stérilité dans le *faux*, dans le *mal*, dans le *désordre*; car le propre de l'impuissance, de la stérilité, est de faire des actes qui ne se terminent qu'au néant. Or, toujours d'après les mêmes définitions et les mêmes exemples, il est clair que le *faux*, que le *mal*, que le *désordre* n'opèrent ou ne tendent à opérer que des destructions, des diminutions d'être, des non réalités...

Digitized by Google

II.

Sur la Liberté.

La liberté n'est point une affaire d'opinion; c'est une manière d'être. Elle produit par-tout où elle existe un sentiment d'elle-même, sur la vérité duquel il est impossible de se méprendre. Un homme qui est esclave, se sent esclave, et jamais vous ne ferez qu'il n'ait pas la conscience de sa servitude; un homme qui est libre, se sent libre, et vous ne ferez pas davantage qu'il n'ait point la conscience de sa liberté.

Il n'y a aucune alliance entre la servitude et la liberté. Où l'une commence, l'autre finit. Toutes les deux produisant des sentimens opposés, on voit bien qu'elles ne peuvent exister au même moment dans le même individu. Il en est de la servitude comme de la douleur, et de la liberté comme du bien-être, que nous ne pouvons éprouver à-la-fois.

Mais puisque la liberté n'est qu'une manière d'être et de sentir, qu'est-ce donc qui constitue la liberté, ou, en d'autres termes, qu'est-ce que

Digitized by Google

cette manière d'être et de sentir, qu'on appelle la liberté, et quel est l'ordre de choses qui la produit?

C'est encore l'homme qu'il faut étudier, si l'on veut se former une idée juste de ce qu'on doit entendre par liberté.

L'homme est mu par des passions ou des affections, et bien que ses passions et ses affections ne soient au fond que sa sensibilité diversement modifiée, il y a néanmoins, entre les unes et les autres, des distinctions importantes à saisir.

Les affections humaines ont cela de particulier, qu'elles sont expansives de leur nature. Elles attirent doucement l'homme vers l'homme, et ne le rendent heureux que de ce qu'il partage avec ses semblables.

Les passions humaines, au contraire, ont cela de particulier, qu'elles sont d'une nature exclusive. Au lieu d'attirer doucement l'homme vers l'homme, elles l'en séparent quelquefois avec effort, et ne lui montrent de jouissances que là où ses semblables ne peuvent partager avec lui.

Quel sentiment produisent en nous, par exemple, les affections de la pitié, de la générosité, de la confiance! N'est-ce pas un senti-

Digitized by Google

ment d'attrait, d'abandon pour nos semblables? N'est-ce pas un besoin vivement éprouvé de les faire entrer en partage du bonheur ou du bien-être dont nous pouvons jouir?

Quel sentiment, quel besoin, au contraire, produisent en nous les passions de la haine, de l'envie, de l'orgueil, de la crainte! N'est-ce pas un sentiment d'éloignement, souvent même d'aversion pour nos semblables? N'est-ce pas un besoin pareillement bien vif de nous composer à part un bonheur, dans le partage duquel il ne leur soit pas facile d'entrer.

Les affections humaines ont encore cela de particulier, qu'elles ne peuvent agir sans opérer un développement très-réel dans le système de nos facultés, à tel point que plus nos affections se dilatent, si je peux parler ainsi, et plus nous sentons nos facultés s'étendre.

Les passions humaines, au contraire, ont cela de particulier, qu'elles ne peuvent agir sans opérer une contrainte également réelle dans le système de nos facultés, à tel point que plus nos passions ont d'énergie et plus nos facultés se resserrent.

A l'instant où nous éprouvons quelques-unes des affections dont je viens de parler, où, par

Digitized by Google

exemple, nous sommes déterminés par des mouvemens de générosité, de confiance envers nos semblables, n'est-il pas vrai que nous sentons bien véritablement nos facultés croître et s'épanouir?

N'est-il pas vrai, au contraire, que tant que dure en nous l'action de la crainte, de la haine, de l'envie, de l'orgueil, sur-tout quand l'orgueil est exalté, nous sentons bien véritablement une sorte de pression sur nos facultés, qui semble en gêner le mouvement et en contracter le ressort?

Enfin les affections humaines ont cela de particulier, que parce qu'elles développent et qu'elles épanouissent nos facultés, elles entretiennent au-dedans de nous un bien-être non seulement moral, mais physique; un bien-être qui semble en quelque manière sortir de notre ame, pour se distribuer comme une vapeur douce dans tous nos sens, et y répandre à-la-fois la fraîcheur et le repos.

Les passions humaines, au contraire, ont cela de particulier, que parce qu'elles contraignent et resserrent nos facultés, elles nous mettent véritablement dans un état de mal-aise, non moins physique que moral. Toujours quelque souffrance, quelqu'agitation sensible les accom-

Digitized by Google

pagnent, et tant qu'elles durent elles font subir à notre organisation une altération profonde, dont les suites ne sont quelquefois que trop funestes.

Etudiez bien l'influence physique des passions, et vous n'aurez pas de peine à vous apercevoir que s'il étoit possible d'imaginer un homme obéissant pendant un petit nombre de jours, et sans relâche, à une passion portée dans tous les instans à son plus haut degré d'énergie, nécessairement cette passion, quelle qu'elle fût, agiroit sur lui comme un supplice pour le détruire.

Etudiez bien, au contraire, l'influence physique des affections, et vous découvrirez sans peine qu'elles produisent un effet entièrement opposé; que si vous n'obéissiez jamais, par exemple, qu'aux sentimens paisibles qu'elles font éclore, aucun mouvement fâcheux ne fatigueroit l'économie de votre être; que vous auriez donc véritablement plus de santé, plus de vie, comme il est incontestable que vous auriez aussi plus de jouissances morales ou plus de bonheur.

Il faut des distractions aux passions tant elles sont mortelles de leur nature. Il n'en faut pas aux affections, tant elles sont en analogie avec le

Digitized by Google

principe qui nous développe et qui nous fait vivre.

Or, ici, réfléchissez avec moi sur ce système profond de sociabilité, dont je vous ai fait par-tout remarquer les traces dans l'univers. Remarquez comme l'homme, examiné avec soin, devient une nouvelle preuve de cette première intention de la nature dans la création des êtres.... Par ses passions, l'homme s'isole visiblement de ses semblables, et il offense plus ou moins la loi de sociabilité à laquelle il doit obéir, et vous voyez que ses passions portent avec elles un germe de destruction, destiné bien évidemment à venger la nature du trouble qu'il opère dans son sein. Par ses affections, au contraire, l'homme s'unit à ses semblables, et s'abandonne à la direction de la loi qui tend sans cesse à l'en rapprocher; et vous voyez que ses affections portent avec elles un germe de développement et de vie, destiné bien évidemment à le récompenser de la paix qu'il entretient dans la nature.

Ici, remarquez encore combien est grande l'erreur de ceux qui soutiennent que, pour que la société subsiste, il est nécessaire que l'homme retranche quelque chose du développement de

Digitized by Google

ses facultés (1); vous savez maintenant que les passions sont des contraintes, qu'il n'y a de développement réel que par les affections : vous savez que ce n'est que par ses affections que l'homme accomplit la loi de sa sociabilité. Vous ne pouvez donc plus douter que le plein développement des facultés humaines, loin d'être nuisible à l'état social, ne soit au contraire le plus sûr moyen de le maintenir : il devient donc évident pour vous qu'il n'y a rien absolument, dans l'organisation physique et morale de l'homme, qui soit en opposition avec sa destinée; et ainsi toujours vous voyez reparoître avec éclat cette imposante idée d'une providence souveraine, rappelant sans cesse à l'unité jusqu'à l'entière consommation de ses desseins, l'immensité des êtres qu'elle a distribués dans l'espace, et à mesure que par leurs aberrations particulières ils tendent à troubler l'ordre essentiel et primitif

(1) Je crois pouvoir dire que tous les écrivains qui ont traité de l'établissement de la société sont tombés dans cette erreur. Ils n'ont pas vu qu'en adoptant une pareille manière de penser, ils mettoient l'état social en contradiction avec la nature de l'homme, et qu'il résultoit de leur opinion cette conséquence singulière, que la sagesse souveraine avoit pu donner à un être des facultés hors de proportion avec l'ordre de choses dans lequel il devoit vivre.

Digitized by Google

de l'univers, effaçant à tous les instans, par un mouvement réparateur, les mouvemens désordonnés qu'ils peuvent y produire.

Enfin, cherchez dans les distinctions que vous venez de saisir entre les passions et les affections, la véritable notion de la liberté. Il y a, comme je viens de vous le dire, une opposition formelle entre la liberté et la servitude; de plus, comme je vous l'ai dit encore, la servitude est une manière de sentir, et la liberté pareillement une manière de sentir. Or, que sent-on quand on est esclave? Evidemment une contrainte de facultés! Que sent-on quand on est libre? Evidemment un développement de facultés. Je n'ai pas besoin, je crois, de prouver ces choses-là. Mais vous venez de voir que ce n'est que dans le système de nos affections que nos facultés se développent; que ce n'est que dans le système de nos passions que nos facultés se contraignent, et quelle conséquence devez-vous tirer de cette observation? Celle-ci certainement, que ce n'est donc alors que dans le système de nos affections que la liberté se montre, et qu'il est très-vrai de dire que la servitude est par-tout où quelque passion nous attend pour nous tourmenter (1).

(1) C'est là tout le secret de la morale profonde de l'Evan-

Digitized by Google

Je sens combien je diffère de la plupart de ceux qui ont parlé de la liberté. Il faut, disent-ils, des passions à la liberté ; elle ne peut se conserver que par une surveillance inquiette et de tous les instans. Si elle cesse de s'agiter, elle est perdue. De grands caractères, des caractères passionnés lui sont nécessaires pour se maintenir. Quand elle s'endort, le despotisme est là qui veille pour la détruire, et l'époque où elle se repose est aussi l'époque qui la voit décliner et finir ; et on ne manque pas de citer à l'appui de ces maximes les Grecs et les Romains, et on ne remarque pas assez que ces deux peuples n'ont été vraiment libres qu'aux époques seulement où ils ont eu des mœurs saines et paisibles, et que cet esprit de licence et de faction qui les a si souvent tourmentés, après des oscillations plus ou moins longues, n'a dans le fond produit autre chose que leur servitude.

Ce seroit, certes, une étrange liberté que celle

---

gile ; de cette abnégation de nous-même, source unique de nos vertus qui nous y est tant recommandée ; de cette liberté des enfans de Dieu, dont il est tant parlé dans Saint-Paul, et qui n'est autre chose que le développement de nos affections et la destruction radicale des passions qui nous asservissent.

Digitized by Google

qui maintiendroit les hommes dans un état perpétuel de crainte et d'inquiétude; que celle qui auroit besoin d'effort pour se soutenir, d'opposition pour durer, de mouvemens tumultueux, seulement pour *être*; que celle encore qu'on poursuivroit sans cesse comme une jouissance vivement espérée, et qu'il faudroit toujours perdre, sitôt qu'on s'occuperoit d'en jouir. Les hommes n'auroient-ils donc été répandus sur la terre que pour y employer le temps si court qui leur y est donné, à se disputer, vainement et sans profit, sur la manière dont ils doivent y vivre? Faudroit-il donc croire que le bonheur est dans l'agitation et le malheur dans le repos? et parce que le spectacle des passions aux prises avec les passions a toujours quelque chose d'éclatant et qui plaît à notre orgueil, serions-nous assez dupes de cet éclat imposteur pour perdre de vue notre destination essentielle dans ce monde, et préférer l'abus, le tourment de nos facultés, à leur naturel et légitime usage?

Non, il n'y a point de liberté sans repos. Je ne parle pas de ce repos apparent que la crainte accompagne et que le despotisme produit quelquefois. Je parle de ce profond repos que la confiance établit et que maintient la sage ob-

Digitized by Google

servation des lois de la nature. Je parle de ce repos qui naît de toutes les habitudes sociales heureusement développées ; de ce repos qui fait que l'homme aime à vivre avec l'homme, et que ce qui convient à chacun n'est que ce qui convient à tous. Qu'on me montre un peuple où ce repos, cette paix du cœur soit le partage du grand nombre ; où le malheur appelle toujours la pitié ; la pauvreté, la bienfaisance ; l'oppression momentanée, la justice (car chez un tel peuple il ne peut y avoir d'oppression durable) ; qu'on me montre un peuple où il ne soit pas besoin d'effort pour être bon, d'héroïsme pour être généreux, de vertu pour être secourable, et je dirai hardiment que ce peuple est libre, sans trop m'inquiéter de savoir à quel gouvernement ou à quelles lois politiques il obéit.

III.

Des Mœurs et des Manières.

Les mœurs, en général, résultent des rapports des hommes entr'eux. Il n'y a point de mœurs pour l'homme qui est seul. Elles naissent avec la société, et se composent de celles de nos af-

Digitized by Google

fections et de nos habitudes qui ont nos semblables pour terme et pour objet.

Les mœurs sont dans la nature comme une conséquence de cette loi universelle, qui fait que tous les êtres se modifient les uns et les autres par une action réciproque; de cette loi qui, en raison de leur analogie plus ou moins grande, les destine plus ou moins aux mêmes impressions, aux mêmes habitudes.

Les mœurs commencent dans la famille. Les rapports qui existent entre une mère et son enfant préparent les premières affections et déterminent les premières mœurs.

Les mœurs s'accroissent dans la société. Les rapports qui existent entre un homme et ses semblables ajoutent à ses premières affections et agrandissent la sphère de ses premières mœurs.

Les mœurs sont bonnes, quand les rapports des hommes entr'eux sont tellement ordonnés, que les affections et les habitudes que ces rapports font naître, rendent l'union des hommes plus intime et les accoutument à ne pas séparer leur avantage de l'avantage de tous.

Les mœurs sont mauvaises, quand les rapports

Digitized by Google

des hommes entr'eux sont tellement ordonnés, que les hommes n'ont pas les affections et les habitudes qui doivent les unir, et que l'avantage de chacun ne produit pas l'avantage de tous.

A côté des bonnes mœurs sont les bonnes opinions, c'est-à-dire les opinions qui portent les hommes à s'aimer entr'eux.

A côté des mauvaises mœurs sont les mauvaises opinions, c'est-à-dire les opinions qui portent les hommes à user des hommes sans les aimer.

Ainsi que les mœurs sont dans la nature, les bonnes mœurs sont dans la nature bien ordonnée, et cela, non pas simplement parce qu'elles rendent les hommes meilleurs, mais de plus, parce qu'elles contribuent physiquement à leur mutuelle conservation.

Tout ce qui arrête le développement d'un individu lui nuit. Tout ce qui opère ce développement lui est avantageux. Un homme qui n'éprouve que le sentiment de la haine, de l'orgueil, de la défiance, de la crainte, met involontairement son organisation dans un état de contrainte, et il souffre ; un homme dont l'ame est ouverte aux sentimens de l'amour, de l'amitié,

Digitized by Google

l'amitié, qui connoît la confiance, et que la crainte de ses semblables n'a pas encore tourmenté, favorise le jeu de son organisation, et il jouit.

De plus, une organisation contrainte n'envoie aux organisations avec lesquelles elle correspond, que des sensations pénibles. Une organisation développée n'envoie aux organisations qui réagissent sur elle que des sensations douces, bienfaisantes. Avec toutes les passions, toutes les habitudes que donnent les mauvaises mœurs, l'homme ne se conserve donc pas, *il ne conserve donc pas ses semblables*, comme avec les habitudes et les affections que les bonnes mœurs font naître. Il est donc vrai, comme je l'ai dit quelque part, que *la pensée du méchant est un obstacle à l'action conservatrice de la nature.*

Puisque les passions et les habitudes avec lesquelles les mauvaises mœurs se composent, n'agissent pas sur notre organisation de la même manière que les affections et les habitudes avec lesquelles se composent les bonnes mœurs, il existera donc avec le temps une différence physique entre deux individus, entre deux peuples qui n'obéiront pas aux mêmes mœurs. Pour l'observateur le moins attentif, certainement ces deux peuples, ces deux individus n'auront pas la même physionomie, et ils ne devront ce qui les

Digitized by Google

distinguera, soit dans leurs traits, soit dans le mouvement et l'expression de leurs formes, qu'à l'action insensible, mais constante, mais jamais interrompue du caractère qu'ils se seront donné.

Notre sensibilité n'a pas toujours la même mesure d'énergie : ou elle se concentre sur un petit nombre d'objets, et alors elle produit les habitudes fortes, les affections durables, et nous avons des mœurs profondes ; ou elle s'étend sur un grand nombre d'objets, et alors elle produit les goûts frivoles, les habitudes faciles à détruire, et nous avons des mœurs légères.

Les mœurs légères sont mauvaises, car elles rendent l'homme indifférent à l'homme.

Deux choses contribuent beaucoup à rendre les mœurs légères ; la manière dont les hommes subsistent, et la manière dont ils sont assemblés.

La manière dont les hommes subsistent. On sait quelle est l'influence des arts sur la destinée des peuples ; comment il est de la nature des arts, en augmentant les besoins et les jouissances, d'altérer insensiblement tous les rapports des hommes entr'eux ; comment l'égoïsme, ou

Digitized by Google

le principe dissolutif de l'état social, trouve sa vie dans la culture des arts ; enfin, et par quelle inévitable fatalité il faut toujours que cet égoïsme croisse, en raison de ce que les arts se développent, jusqu'à ce qu'ayant dévoré tout ce qu'il y a de bon et de sain chez un peuple, il amène ces convulsions éclatantes par où finissent et meurent les empires. Quoi qu'on fît, il y auroit donc dans les arts, portés à un trop haut degré de développement, une tendance comme naturelle à détruire la sociabilité des hommes ; et puisque cette sociabilité est la base des bonnes mœurs, de bonnes mœurs ne pourroient donc exister long-temps, ou du moins il faudroit une sagesse bien profonde pour maintenir la bonté des mœurs en tout état de choses où les arts sont devenus le moyen de subsistance du plus grand nombre.

La manière dont les hommes sont assemblés. Il s'agit ici des mœurs considérées dans leur rapport avec la population.

Est-il vrai qu'une grande population soit un bien, et que le bonheur des hommes augmente en raison de ce qu'ils deviennent plus nombreux ?

Digitized by Google

Parce qu'en général une grande population ne peut guère résulter que de la douceur du gouvernement et de la bonté des lois, on a dit trop facilement que la population est la mesure la plus certaine de la prospérité des empires.

Ne confondons pas la prospérité avec la puissance ; et de ce que de bonnes lois et un gouvernement sage produisent un effet, ne nous hâtons pas d'en conclure qu'il n'y ait pas une époque où cet effet puisse devenir funeste.

La population n'est avantageuse qu'autant qu'elle se distribue de telle manière que les hommes se trouvent assez séparés entr'eux, et disposent chacun d'assez de moyens, pour qu'en général ils ne soient pas dans une dépendance trop habituelle les uns des autres : c'est le cas de la population par la culture.

La population est presque toujours mauvaise lorsqu'elle se distribue de telle manière que les hommes se touchent en quelque sorte par tous les points, soit sur quelque portion du territoire, et c'est le cas de la population des grandes villes par l'effet des arts, soit sur la totalité du territoire, et c'est le cas de toute population devenue excessive par le double effet de la culture et des arts.

Digitized by Google

Voici ce qui arrive quand les hommes se touchent par tous les points.

D'abord leurs affections deviennent moins profondes. Le mouvement des hommes ainsi heurtés les uns contre les autres, est infiniment vif; ils se prennent et se déprennent sans cesse, et je n'ai pas besoin de prouver qu'il faut du repos à nos affections pour qu'elles soient profondes.

Ensuite la subsistance des hommes dépend alors d'une si grande quantité de rapports et de convenances, il leur faut employer tant d'art, tant de combinaisons seulement pour être, qu'il n'est pas possible qu'ils ne se tourmentent en tout sens, et c'est sur-tout du choc des hommes contre les hommes que naissent les passions.

Enfin, dans un tel ordre de choses, tant de circonstances gouvernent, tant de situations asservissent, que l'homme, quoi qu'il fasse, perd nécessairement beaucoup de sa volonté, et on ne sait pas assez que le meilleur appui de la conscience est la volonté.

Les hommes auroient donc besoin d'être espacés pour être bons : semblables en ce point aux arbres qui ne produisent des fruits excellens qu'autant qu'ils sont plantés à distance, et qu'ils trouvent une nourriture facile dans le sol auquel ils sont attachés.

Digitized by Google

De plus, il seroit donc vrai que de bonnes lois ne suffisent pas toujours pour assurer la durée des bonnes mœurs; il faut encore prévoir jusqu'aux inconvéniens des bonnes lois, et se ménager à temps des ressources pour les tempérer ou les prévenir (1).

(1) C'est là sur-tout ce qui caractérise le grand législateur. Si j'oublie un moment que Moïse fut un homme inspiré, et si je le considère comme un législateur qui n'a mis en œuvre que son propre génie, j'avoue que rien ne me frappe autant, dans son étonnante législation, que la science profonde avec laquelle il a su prévoir jusqu'aux inconvéniens de ses meilleures lois, et la simplicité des moyens qu'il a imaginés pour remédier à ces inconvéniens. Toutes ses lois, par exemple, favorisent la population; mais tel est l'art prodigieux avec lequel il les a conçues, telle est la nature de ses institutions religieuses, telle est la force, et si je puis le dire aussi, l'adresse de ses institutions civiles sur les héritages; tel est l'esprit de fraternité et de secours qui règne dans ses institutions domestiques, et jusque dans ses institutions sur l'esclavage; telle est ensuite l'intime liaison, l'étroite correspondance de toutes ces choses entr'elles, que la grande population qu'il prépare, n'eut jamais aucune mauvaise influence sur les mœurs; que toujours elles eurent les mêmes élémens, bien que le gouvernement de son peuple ait plus d'une fois changé; et, chose unique dans l'histoire, que ces élémens demeurèrent tellement fixes, qu'ils se conservèrent ce qu'ils étoient, au sein de la richesse comme au sein de la pauvreté. Les Israélites, sous les règnes de David et

Digitized by Google

Les mœurs ne deviennent pas toujours mauvaises de la même manière.

---

de Salomon, acquirent d'immenses richesses mobiliaires, et ces richesses que leur apportoit le commerce qu'ils faisoient avec les plus opulentes contrées du monde connu (*Voyez* Montesquieu) passèrent, pour ainsi dire, sur leurs mœurs sans les décomposer. Ils avoient de l'or et ils étoient toujours pasteurs et agriculteurs; ils avoient de l'or, et chacun ne parloit que de sa vigne, de son figuier, de ses moissons, de ses troupeaux, de l'héritage que lui avoient laissé ses pères; ils avoient de l'or, et cet or ne pouvant rien changer dans la distribution des héritages, n'opéroit aussi aucun changement dans leur manière de vivre. L'or, chez eux, servoit à la commodité, à la magnificence comme métal encore plus que comme monnaie, et il avoit peu de prise sur les mœurs, parce qu'il étoit rarement un moyen d'acquérir la propriété territoriale. Aussi, quand les Israélites redevinrent pauvres par l'effet des guerres qu'ils eurent à soutenir, l'or s'écoula et les mœurs restèrent, et l'on vit encore le même peuple; c'est que chez ce peuple les lois étoient aussi la religion; c'est que les lois étoient aussi les maximes; c'est que les lois étoient aussi les préjugés; c'est que les lois, donnant à tous le même fond d'occupation, on tenoit à ce fond d'occupation par la religion, par les maximes, par les préjugés. Je sais bien que les prophètes de ce peuple s'élèvent fréquemment contre la corruption de ses rois, de ses pontifes, de ses juges, et contre les prévarications dont, à leur exemple, il se rendoit coupable. Mais observez qu'il y avoit de la superstition dans cette corruption, dans

Digitized by Google

Chez un peuple auquel la législation n'a pas imprimé un grand caractère, et qu'elle n'a pas destiné au mouvement des grandes passions, les mœurs deviennent mauvaises plus en s'affoiblissant qu'en se corrompant.

Chez un peuple qui doit à sa législation un caractère fortement déterminé, et qui connoît les mouvemens orageux des passions, les mœurs deviennent mauvaises plus en se corrompant qu'en s'affoiblissant.

Chez le premier, les affections et les habitudes d'où résultent les mœurs s'effacent; il y a dans les vices plus de mollesse. Chez le second, elles se décomposent; il y a dans les vices plus d'énergie.

Les mœurs sont le ciment de l'édifice poli-

---

ces prévarications ; *le peuple alors adoroit des Dieux étrangers*. La superstition cessoit-elle, il renonçoit en un moment aux vices qu'elle lui avoit donnés, et revenoit à ses mœurs qu'il trouvoit, pour ainsi dire, toujours toutes faites, comme on retourne à son domicile après un voyage pénible dans une terre étrangère. Il n'appartenoit qu'à Moïse de dire, en parlant de ses lois : *Je vous apporte la bénédiction et la malédiction.* Si vous observez les ordonnances que je vous prescris au nom de l'Eternel, vous serez heureux et libres ; vous ne vous en écarterez pas sans périr.

Digitized by Google

tique : avec les lois on élève l'édifice ; avec les mœurs, on en lie tous les matériaux. Quand le ciment est mauvais, l'édifice a peu de solidité. Cependant il ne croule pas toujours. Il se soutient par sa masse ou parce que les autres édifices politiques qui pourroient le heurter sont peu solides comme lui.

Il y a dans les mœurs une chose qu'on n'a pas remarquée, et qui fait qu'elles existent parce qu'elles ont existé, et qu'il devient extrêmement difficile de les réformer quand elles sont une fois corrompues ; c'est cette action constante des organisations humaines, les unes sur les autres, qui les dispose comme involontairement aux mêmes habitudes.

Pour que nous nous fassions d'autres mœurs que celles de la société à laquelle nous appartenons, il faut en quelque sorte nous défendre de toutes les sensations que nous apportent les organisations qui agissent sur la nôtre.

Pour qu'une société se fasse d'autres mœurs que celles qu'elle a, il faut en quelque sorte qu'elle change tout le système de correspondance des organisations qui la composent.

Dans ces deux circonstances, on voit bien que c'est la nature elle-même qu'il faut com-

Digitized by Google

battre, et la nature qui agit avec tout le mouvement de sa puissance.

Voilà sans doute pourquoi dans Rome, quand les mœurs ont penché vers leur ruine, la législation a fait d'inutiles efforts pour rendre leur chûte moins prochaine. Voilà pourquoi, à cette époque fameuse dans l'histoire des nations, pour donner à l'homme d'autres mœurs, il a fallu une religion nouvelle, c'est-à-dire une opinion puissante, qui, l'affectant profondément, modifiât son être tout entier, et changeât tout le système de ses habitudes (1).

(1) Le mot opinion convient à la vérité comme à l'erreur. Une vérité qui n'a pas acquis la force de l'opinion est une vérité stérile qui n'échauffe pas et n'influe en rien sur le mouvement de la société.... La philosophie produit l'esprit de doute, et l'esprit de doute isole. La religion produit l'esprit de croyance, et l'esprit de croyance associe. Aussi est-ce uniquement la religion et non pas la philosophie qui a policé les peuples. Il suffit de consulter les monumens de l'histoire pour voir qu'en effet, à dater de la plus haute antiquité, les régimes politiques n'ont emprunté leurs principes et même leurs formes que des traditions religieuses. Par-tout où l'on veut que l'homme obéisse, il faut que Dieu intervienne. A le bien prendre, il n'y a que Dieu qui puisse commander à l'homme de manière à exiger son obéissance; ce n'est qu'en son nom, c'est-à-dire au nom de la suprême vérité qui n'est que lui-même, que vous pouvez lier la conscience hu-

Digitized by Google

Réformer les mœurs, ce n'est donc pas seulement réformer des habitudes morales, c'est aussi réformer les habitudes physiques dont les habitudes morales sont toujours enveloppées; et parce que les habitudes physiques se fortifient mutuellement parmi des hommes assemblés, on voit bien qu'une révolution dans les mœurs ne peut jamais être le résultat d'un événement ou d'une opinion ordinaire.

Je voudrois parler de nos mœurs.

J'ai vu l'égoïsme né de l'abus des jouissances et du desir immodéré de jouir, nous rapprocher sans nous unir. Je l'ai vu nous foulant dans les routes de l'avarice et de l'ambition, nous froisser les uns contre les autres, et briser tous nos liens, et nous meurtrir avec nos liens.

A côté d'un petit nombre d'hommes qui vivent, c'est-à-dire, qui ont des besoins et qui les satisfont, j'ai vu beaucoup d'hommes qui se

---

maine. Tout autre commandement produit la soumission qui n'est qu'une espèce de servitude, et non pas l'obéissance qui est toujours l'expression libre d'une raison éclairée. Niez ces maximes, et je vous défie de ne pas voir que la conscience alors n'est plus qu'une chimère. Et que sont vos lois? Pouvez-vous même faire des lois, si la conscience n'est qu'une chimère?

Digitized by Google

tourmentent pour vivre, c'est-à-dire, qui ont des besoins qu'ils s'efforcent inutilement de satisfaire.

Dans un ordre de choses si convulsif, j'ai vainement cherché quelque place pour la confiance, pour l'amitié, pour les souvenirs attachans, pour les sentimens tendres et profonds, pour les affections durables, pour toutes les opinions qui viennent du cœur, et qui font que l'homme vit en paix à côté de l'homme, et que les destinées de plusieurs se confondent doucement dans une seule destinée.

J'ai jeté les yeux autour de moi, et j'ai vu l'envie, l'envie cette passion si féconde, si universelle et si triste, qu'on trouveroit plus ou moins agissante dans tous les cœurs si on pouvoit les ouvrir.

J'ai jeté les yeux autour de moi, et jai vu quelques vertus générales, résultat de l'esprit qui combine plus que du cœur qui s'abandonne, remplacer cette multitude de vertus particulières qu'enfante la pitié, la pitié toujours inquiette, toujours active, la pitié qui ne calcule rien pour le soulagement de l'espèce humaine, mais qui se tourmente auprès de l'homme malheureux, qui souffre à côté de la douleur, et qui ne s'appaise que lorsqu'elle est appaisée.

Digitized by Google

J'ai jeté les yeux autour de moi, et semblable à un de ces végétaux imposteurs qui couvrent d'une ombre meurtrière un sol empoisonné, j'ai vu la philosophie qui se montre toujours dans le déclin des mœurs et des empires, étouffer sous son ombre froide et mortelle, parmi quelques erreurs funestes, une foule de préjugés utiles, tous ces préjugés avec lesquels le peuple assure ses mœurs, et qui lui conservent les affections qui le rendent bons, et les vertus dont il a besoin pour se consoler dans sa misère (1).

Ainsi, nous n'avons plus de mœurs.

A mesure que les mœurs se détruisent, les manières les remplacent; les manières qui sont aux mœurs ce que le mensonge est à la vérité (2).

---

(1) Je ne parle ici que de cette philosophie qui fait secte, qui dégénère en esprit de parti, et non pas de cette philosophie solitaire qui a fait vivre Descartes dans la retraite, qui a préparé les méditations des Pascal, des Newton, des Mallebranche, des Leibnitz, des Montesquieu, des Buffon, etc.

(2) Je considère ici les manières comme détachées des mœurs et n'en offrant plus que la fausse expression; je sais que les bonnes mœurs ont aussi leurs manières. Ce n'est pas

Digitized by Google

Il faut bien, lorsque les mœurs n'existent plus, que quelque chose en tienne lieu parmi les hommes ; et ce quelque chose, c'est une attention constante à feindre ce que nous ne sommes pas, et à mettre, pour ainsi dire, en avant de nous-mêmes, certaines qualités extérieures qui empêchent d'apercevoir ce que nous sommes.

Les manières naissent de l'envie de plaire ; les mœurs, du besoin d'aimer.

Les manières ont je ne sais quoi de plus commode, et souvent aussi de plus attrayant que les mœurs.

Les manières sont plus commodes, parce que le cœur peut n'être pour rien dans les manières, et qu'il est assez commode d'obtenir, avec de la fausse monnaie ce qu'on n'obtenoit auparavant qu'avec la véritable.

Il y a souvent aussi plus d'attrait dans les manières. L'envie de plaire fait qu'on cherche tous les moyens de convenir. On s'arrange avec les humeurs, les vices, les passions des hommes, et même avec leurs vertus. Les mœurs ont moins

---

de ces manières-là, toujours sincères et simples, que je veux parler.

Digitized by Google

de flexibilité. Je ne sais trop à quoi les mœurs sont bonnes parmi des hommes qui n'en ont pas.

L'époque où les manières suppléent les mœurs est toujours l'époque, non pas de la plus réelle, mais de la plus apparente civilisation des peuples.

La civilisation n'est autre chose que l'art d'affoiblir chez les hommes le sentiment de la dépendance où ils sont les uns des autres.

Ce sentiment est toujours pénible, et c'est à le modérer que la civilisation s'attache.

Or, on voit bien que tant que les hommes sont assez espacés entr'eux par leur genre de vie, pour n'être pas réduits à porter habituellement le joug d'une dépendance réciproque, il est assez difficile que les formes de la civilisation soient beaucoup développées.

Ce ne seroit donc que lorsque la population et les arts auroient augmenté cette dépendance au point de la rendre importune, que les formes de la civilisation acquerroient un développement remarquable.

Alors on connoîtroit cette politesse attentive, née de l'expérience qu'on a faite de l'amour-propre d'autrui, et de la nécessité où l'on se trouve de dissimuler le sien. Alors, comme il y auroit plus d'occasions de choquer, parce

Digitized by Google

qu'il y auroit plus de manières de dominer et de dépendre, les bienséances auroient plus de valeur, et, si je peux le dire, plus d'étendue ; les bienséances, qui consistent à saisir l'à-propos de chaque chose, et qui font qu'on ne parle et qu'on n'agit que comme le veut l'usage ou le commande l'opinion. Alors, les formes sociales acquerroient de la douceur, de l'élégance, de la facilité. Il y auroit de l'agrément, de la finesse dans ce qu'on appelleroit encore les mœurs ; et l'art de faire glisser les vices sur les vices sans qu'ils se heurtent, de donner à chaque passion un peu d'espace afin qu'elle ne produise pas d'explosion trop forte, deviendroit un art important dont il y auroit toujours de l'imprudence et quelquefois du danger à ignorer les règles.

Vous seriez tenté de croire que jamais les hommes n'ont été si sociables, tant cet ensemble de manières et de civilisation vous en impose ; et vous ne remarqueriez pas sous ces dehors à-la-fois si brillans et si faux, l'envie qui dispute tout bas avec l'orgueil, et vous n'observeriez pas que pour perfectionner à ce point nos rapports extérieurs, il faut que nous ayons renoncé au jeu naturel de notre sensibilité, et vous ne verriez pas qu'en fait de société, où commence un art mensonger et qui n'emprunte plus rien de

Digitized by Google

de la nature, malheureusement il faut bien que la sociabilité finisse.

IV.

Sur la Parole et sur les Athées (1).

On sait que le discours a trois parties fondamentales, et sans lesquelles il est impossible de manifester une pensée. Ces trois parties sont le *nom* ou le *pronom* actif, qui désigne l'être qui agit; le *verbe*, qui désigne la manière d'être et l'action; le *nom* ou le *pronom* passif, qui désigne le sujet ou le produit de l'action.

Dans cette proposition *je vous aime*, *je* est le pronom actif, et désigne *moi* qui agis; *aime* est le verbe, et désigne ma manière d'être et mon action, c'est-à-dire, *moi* qui agis en *aimant; vous* est le pronom passif et désigne le sujet ou le produit de l'action, c'est-à-dire, *vous aimé par moi.*

Dans cette autre proposition, *Pierre aime Paul*, *Pierre* est le nom actif ou l'agent de la proposition; *aime* exprime l'action ou l'opération de l'agent; *Paul* est le sujet de cette action ou de cette opération.

(1) Ceci est une note de l'ouvrage de M. Bergasse. (*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

Or, on voit clairement qu'il ne peut exister de proposition sans *verbe*. Otez le *verbe* des propositions précédentes et de quelque proposition que ce soit, et il ne vous reste plus que des mots épars qui n'expriment rien, parce qu'ils ne peuvent manifester une pensée.

Le *verbe* seroit donc le fondement du langage; mais tous les verbes, quels qu'ils soient, ne sont que des modifications du verbe *je suis*. Quand je dis *j'aime, je hais, je veux*, je ne fais qu'exprimer d'une manière abrégée les propositions suivantes : *je suis aimant, je suis haïssant, je suis voulant.*

Mais, de plus, il n'y a qu'un être doué de volonté, un être se donnant à lui-même ses propres modalités, un être, en un mot, ayant son *moi* à sa disposition, qui puisse dire *je suis*. Tout être invinciblement déterminé ressemble à la pierre ou au morceau de bois. Un pareil être ne peut s'exprimer comme un *agent*, puisqu'il n'agit pas et qu'il est toujours *agi*, il ne dira donc pas *je*. Un pareil être ne peut s'exprimer comme un *agent* qui *opère*, puisque n'étant pas à lui-même sa propre puissance, il est toujours *opéré*, il n'*opère* jamais, il ne dira donc pas *je suis aimant* ou *haïssant*. Un pareil être ne peut parler d'un autre être comme du sujet de son

Digitized by Google

action, puisque rien n'est soumis à qui ne peut rien de son fond. Il y a donc encore une véritable impossibilité à ce qu'il dise *je suis aimant* ou *haïssant Pierre* ou *Paul.*

Le *verbe*, qui est la *puissance* du discours, ne seroit donc évidemment produit que par un être ayant la puissance de lui-même ou doué de volonté ; et comme il n'y a pas de langage sans *verbe*, pour parler il faut donc absolument vouloir.

Je vois résulter de ceci plus d'une conséquence frappante.

D'abord, je trouve que dans une créature intelligente, quelle qu'elle soit, le *verbe* est toujours l'expression, le prononcé de la puissance ou de la volonté qui appartient à cette créature, d'où il suit que sans le *verbe* la puissance de la créature intelligente ne seroit ni exprimée ni produite.

Je remarque ensuite que sans le *verbe* tout est ténébreux, tout est sans valeur et sans vie dans la créature intelligente ; car, comme on le voit, si le *verbe* ne s'y manifeste pas, rien ne peut être proféré par elle qui ait un sens et qui opère un effet ; d'où il suit que la vie et la lu-

Digitized by Google

mière ne sont donc pas là où n'est pas le *verbe*, là où la *parole* n'exprime pas la *puissance*.

Enfin, j'observe qu'il est contre la nature des choses que la souveraine intelligence elle-même existe, si elle n'engendre pas perpétuellement son *verbe* ou l'expression, le prononcé de sa puissance ; que la vie et la lumière ne s'élèvent donc en elle et ne se répandent de-là sans interruption comme sans défaillance dans tout ce qui est, que parce que le *verbe* y prononce sans cesse l'éternelle volonté qui le produit, et que, si l'on pouvoit supposer un instant où le *verbe* n'y prononceroit pas cette volonté éternelle, tout seroit ténèbres, dissolution et néant dans l'univers ; d'où il suivroit encore que ce qui constitue Dieu, si l'on me pardonne cette expression impropre, ce qui le constitue *vivant*, *agissant*, *se manifestant*, c'est essentiellement le *verbe* : car vous voyez bien que le *verbe* dans Dieu est, à toute la divinité, ce que le *verbe parole* est au discours ; et je viens de vous montrer que si vous ôtez du discours le *verbe parole*, le discours n'exprime rien, il n'est plus.

Cependant remarquez ceci, c'est qu'il est impossible que dans le discours le *verbe* soit seul. Il faut en avant du *verbe* un *nom* ou un

Digitized by Google

pronom, c'est-à-dire une première chose dont le *verbe* doit exprimer les propriétés. Il faut à sa suite un autre *nom* ou un autre *pronom*, c'est-à-dire une seconde chose qui soit la manifestation des propriétés dont la première chose est dépositaire.

Dans cette proposition, par exemple, *Pierre aime Paul*, le verbe *aime*, séparé de *Pierre* et de *Paul*, n'est qu'un mot sans valeur, un son qui ne frappe que l'oreille. Mais mettez en avant du mot *aime* le mot *Pierre*, et le mot *aime* devient *verbe*, et alors vous apprenez que *Pierre* est doué de la faculté d'aimer : *Pierre aime*. Mais ajoutez au verbe *aime* le mot *Paul*, et vous avez le terme de l'opération du verbe *aime*, et alors vous connoissez l'objet par lequel l'amour ou la faculté d'aimer qui est dans *Pierre* se manifeste. *Pierre aime Paul*. Le *verbe* ne paroîtroit donc jamais dans le discours, sans deux choses avec lui, tantôt exprimées, tantôt sous-entendues, mais toutes les deux tellement indispensables, qu'à part de ces deux choses il vous est impossible de concevoir le *verbe* existant.

Et ce qui est vrai du *verbe* opérant la vie dans le discours, est également vrai du *verbe* opérant la vie dans l'être intelligent. Il faut aussi que quelque chose précède le *verbe* dans l'être in-

Digitized by Google

telligent; et ce quelque chose, c'est la volonté, le *moi*, ou la puissance essentielle de l'être intelligent. Otez ce *moi*, cette volonté, cette puissance, et vous venez de le voir, il n'y a pas de *verbe*. Il faut pareillement que quelque chose suive le *verbe* dans l'être intelligent, et ce quelque chose, c'est l'objet par lequel se développent les propriétés que l'être intelligent renferme. Otez cette manifestation, et le *verbe* est dans l'être intelligent, comme s'il n'y opéroit pas la vie, comme s'il n'étoit pas.

Ainsi, le *verbe* n'est pas plus seul dans l'être intelligent que dans le discours (1), et il n'est la vie de l'un et de l'autre, que parce que dans l'un et dans l'autre il y a un fond d'existence qu'il met en œuvre en opérant la manifestation des merveilles ou des propriétés qui s'y trouvent.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'analyse des élémens métaphysiques du langage, et en disant pourquoi la parole nous a été donnée, de montrer quelle est sa puissance et sa haute origine. Je n'étendrai donc pas plus loin ces réflexions. Cependant je desire qu'on remarque encore que

(1) Qui, au reste, n'est jamais que l'expression de ce qui se passe dans l'être intelligent.

Digitized by Google

la *parole*; ou, ce qui est la même chose, le langage animé par le *verbe*, fournit une démonstration rigoureuse de la liberté de l'homme et de l'existence de Dieu : on a déjà pu entrevoir cette vérité ; mais j'ai besoin de la rendre plus sensible.

La liberté de l'homme. Vous devez être convaincu, par tout ce qui précède, que, pour parler, pour émettre une proposition, c'est-à-dire pour prononcer avec connoissance des mots qu'un *verbe vivifie ;* il faut être à soi-même sa puissance, avoir son *moi* à sa disposition, posséder une volonté qu'une cause nécessitante ne détermine pas. Or, l'homme parle, il émet, il prononce avec le sentiment, avec la connoissance de ce qu'il dit, des propositions ou des mots vivifiés par un *verbe :* donc, il a en propre et hors de l'influence de toute cause nécessitante, une volonté, un *moi*, une puissance. Mais avoir en propre une puissance, un *moi*, une volonté, c'est être libre. Donc, de cela seul que l'homme parle, il résulte rigoureusement qu'il est libre, et rien n'est évident, si vous ne reconnoissez pas que la *parole* en lui prouve la liberté.

L'existence de Dieu. J'ai décomposé plus haut cette proposition très-simple *je suis aimant*

Digitized by Google

Pierre ou *Paul*; et (qu'on me permette de me répéter ici) en la décomposant, j'ai prouvé que nul ne peut dire *je*, qu'autant qu'il est à lui-même son propre *agent*; que nul ne peut dire *je suis aimant*, qu'autant qu'il est la cause déterminante de son amour; que nul encore ne peut dire *je suis aimant Pierre* ou *Paul*, qu'autant que c'est par soi, et non par une impulsion étrangère, qu'il aime *Pierre* ou *Paul*; qu'autant qu'en aimant *Pierre* ou *Paul* il n'est pas *opéré*, mais il *opère*; en un mot, qu'autant qu'on ne le meut pas, mais qu'il se meut lui-même moralement vers *Pierre* ou vers *Paul*, en vertu d'un principe qui est en lui et dont hors de lui personne ne dispose.

Or, dans le système de l'athéïsme ou du fatalisme, qui n'en diffère pas, tout est nécessaire; tout est mu et rien ne se meut, et aucune créature n'a en elle le principe de ses déterminations et de sa puissance. Avec un pareil système, il n'y a donc pas de possibilité à ce que vous ou tout autre être intelligent vous prononciez la proposition précédente, et même une proposition quelconque, c'est-à-dire un assemblage de mots qui exprime un *agent*, un *verbe* et un *sujet* d'action, ou une manifestation de propriétés par un *verbe*.

Digitized by Google

Ainsi, afin que l'athéïsme devînt une vérité, il faudroit absolument qu'il n'y eût point de *parole*, que tout fût silence dans l'univers.

Car enfin souffrez que j'insiste ; dès qu'il suffit d'une proposition prononcée pour démontrer qu'il y a des *agens* libres (1), un *verbe* et des résultats d'action par un *verbe*; dès qu'il vous est impossible d'un autre côté de ne pas voir que des *agens* libres avec leur *verbe* et leurs résultats d'action supposent une intelligence souveraine qui laisse à chaque intelligence créée sa volonté ou son *moi*, il est clair que vous ne pouvez rejeter cette intelligence souveraine, ou, ce qui est la même chose, mettre en sa place une cause aveugle et nécessaire, sans détruire par cela seul tous les élémens de la *parole* ou du langage.

Mais est-il en votre pouvoir de détruire ces élémens? Malgré vous, et parce qu'il faut bien que les principes qui vous constituent se manifestent, vous allez sans cesse, énonçant des propositions, assemblant des mots à l'aide desquels se découvrent ces *agens*, ce *verbe* et ces pro-

(1) Ou tout simplement des *agens*, car un *agent* est toujours libre.

Digitized by Google

duits d'action ou ces manifestations de propriétés dont je parle ici; malgré vous, il seroit donc vrai que vous avez un langage, une *parole*.

Or, puisqu'il faut absolument que Dieu soit, pour que vous ayez un langage, une *parole*; puisque les élémens qui constituent ce langage, cette *parole*, disparoissent avec lui, n'est-il pas alors de toute certitude que vous ne pouvez discourir, parler, sans fournir à l'instant même une preuve invincible de son existence?

Et ceci me conduit à une réflexion singulière, c'est que, pour détruire l'athéïsme, il n'est pas nécessaire de le combattre. Un athée qui parle est une véritable contradiction vivante, à moins cependant qu'il ne trouve la langue de son système, c'est-à-dire une langue où il n'y ait ni *agent*, ni *verbe*, ni *sujet*. Je ne m'attacherois donc pas à réfuter de tels sophistes, je les prierois seulement de vouloir bien, afin d'être conséquens, ne s'exprimer avec moi que dans cette langue de leur système, supposé qu'ils en aient fait la découverte. Jusques-là, comment les écouterois-je, quand par cela seulement qu'ils usent de notre *parole*, ils s'en vont protestant sans cesse contre l'opinion même qu'ils veulent établir?

Tant Dieu est, tant, malgré nos folies, il n'y

Digitized by Google

a pas jusqu'à nos erreurs qui ne le montrent à notre pensée et ne nous révèlent à-la-fois son être et sa puissance.

V.

Sur Dieu.

Tandis qu'un voile mystérieux durant le cours de notre vie terrestre dérobe à nos regards l'action de Dieu par-tout bienfaisante et par-tout réparatrice, il n'est pas moins vrai, cependant, que par elle seule uniquement tout ce qui participe à l'existence, reçoit le mouvement (1) et la mesure de sa réalité. Ainsi, les êtres seroient comme s'ils n'étoient pas, sans développement et sans destinée, si l'Éternel, selon les vues de sa sagesse profonde, ne plaçoit en eux sa force et ne les faisoit à chaque instant tout ce qu'ils sont (2).

Et sans doute voilà pourquoi il s'est défini lui-même avec une précision si sublime et si simple : *je suis celui qui est. Il est celui qui est*, car en

(1) *In Deo vivimus ; movemur et sumus*, dit St.-Paul, nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes en Dieu.

(2) Ce qui constitue la liberté de l'homme, c'est qu'il se rend propre le mouvement qu'il reçoit, par la faculté qui est en lui de le modifier ou de le diriger à son gré.

Digitized by Google

lui tout est substance, par lui tout est vie, en lui et par lui tout est être. *Il est celui qui est ;* car la puissance, c'est lui ; la fécondité, c'est lui ; l'activité, c'est encore lui. *Il est celui qui est ;* car il pense, et c'est parce qu'il pense que les réalités sont ; il parle, et c'est parce qu'il parle que les réalités existent ; il veut, et c'est parce qu'il veut que les réalités agissent. Leur être est dans sa pensée ; leur vie est dans sa parole ; leur action est dans sa volonté. *Il est celui qui est ;* car les causes et les effets sont à lui, les causes qui ne sont que ses pouvoirs distribués dans la nature, les effets qui n'en sont que les résultats. *Il est celui qui est ;* car c'est encore à lui qu'appartiennent les propriétés des causes et les qualités des effets. L'ordre, c'est sa sagesse qui assemble, qui pèse, qui nombre, qui mesure ; la variété, c'est son infinité qui se joue dans les formes de l'univers ; l'attrait, c'est la vapeur douce de sa puissance qui se distribue dans les réalités pour les unir ; la beauté, c'est une ombre qu'il empreint de sa divinité ; la grace, c'est son amour qui donne du mouvement à la beauté ; le charme, c'est l'effet de son amour ; c'est l'amour avec sa joie, son silence ; c'est l'amour avec ses perspectives immortelles, c'est le sentiment, c'est le plaisir d'aimer, c'est l'espérance d'aimer toujours. *Il*

Digitized by Google

est celui qui est; car ce n'est qu'en lui seul aussi que se développent les propriétés des causes et les qualités des effets ; l'espace et le lieu, l'éternité et le temps, l'immensité et la voie ne sont que lui-même. Il a regardé et il a vu l'espace en lui, et il a limité le lieu des mondes dans l'espace ; il a regardé et il a vu l'immensité en lui, et il a tracé la voie des mondes dans l'immensité ; il a regardé, et il a vu l'éternité en lui, et il a détaché le temps de son éternité pour fixer aux mondes leurs époques mobiles, leurs destinées passagères ; et pleins de leurs causes vivantes et de leurs effets animés, les mondes ont trouvé dans sa substance le lieu de leur être, la voie de leur mouvement, le commencement, le cours et le terme de leur durée.

Il est celui qui est. Oh ! qui peut expliquer le secret de son action et en mesurer l'étendue ! C'est de lui que l'astre du jour emprunte les feux dont il étincelle ; c'est à lui que l'astre des nuits demande la clarté silencieuse qui l'environne ; les cieux brillent de son éclat, et leur étendue lumineuse n'est que le voile qui le dérobe à nos yeux. *Il est celui qui est.* Sa vertu descend dans les airs, et les mers échauffées dans leurs profonds abîmes se couvrent de vapeurs bienfaisantes ; et ministres de sa puissance, les vents assem-

Digitized by Google

blent les vapeurs ; et vêtues de leurs formes pompeuses et réflétant en tout sens ses couleurs immortelles, les vapeurs au loin dispersées portent selon ses desseins, tantôt dans des réservoirs d'or, de pourpre et d'azur, tantôt dans les flancs caverneux de la nuée qui cache la tempête, aux lacs, aux fleuves, aux ruisseaux, aux fontaines, leurs eaux accoutumées. *Il est celui qui est.* Son influence pénètre la terre, et les routes mystérieuses de la végétation s'entr'ouvrent devant lui ; il envoie la vie dans les routes de la végétation ; et s'échappant de leurs froides enveloppes et pressés d'éclore et caractérisés suivant leurs espèces et leurs genres, arbres, arbrisseaux, arbustes, herbes, mousses, lichens, les germes éployés paroissent et sous toutes les nuances et à toutes les hauteurs, la terre par elle-même infertile se couvre d'une riche et féconde verdure. *Il est celui qui est.* Sa prévoyance pourvoit à tous les développemens. Il commande et la sève obéit, et diversement filtrée dans les tubes capillaires qui la reçoivent, elle donne au printemps ses fleurs, à l'été ses moissons, à l'automne ses fruits ; et il est lui le parfum des fleurs, la substance des moissons, la saveur tempérante des fruits ; et depuis l'insecte caché sous l'herbe jusqu'à l'aigle au vol auda-

Digitized by Google

cieux, depuis le reptile jusqu'à l'homme, tout ce qui se meut, tout ce qui respire ne trouve qu'en lui seul, sous une prodigieuse multitude de préparations et de formes, cette énergie alimentaire sans laquelle aucune existence animée ne peut se maintenir. *Il est celui qui est.* La modération, des développemens lui appartient comme leur activité, et quand, lasse de produire, la nature épuisée s'arrête, c'est encore lui qui est le repos utile, le calme bienfaisant de la nature. Il visite les pôles du monde, domaines du silence et de l'antique nuit, et au sein de ces solitudes désolées, où la création se tait, où nul son vivant ne se fait entendre, où les élémens eux-mêmes sont sans mouvement et sans voix, l'hiver étonné sent sa présence. Les ténèbres épaisses, les froids brouillards, les noirs et mélancoliques frimas se détachent çà et là des glaciers sourcilleux qui bornent son empire. Lui-même il s'avance dépositaire des vertus du Très-Haut, et déployant comme un linceuil, sur les zônes fatiguées, ses neiges étincelantes, il rend à la nature sa première vigueur, et lui prépare pour le temps de la reproduction, toute cette abondance, tout ce luxe d'effets, qui atteste avec tant de magnificence et d'éclat la providence du Dieu qui la soutient et qui la répare.

Digitized by Google

Il est celui qui est. Oh ! qui peut s'occuper de ce qu'il est, et demeurer sans amour ? Père du sentiment et de la pensée, lumière des esprits, mouvement des cœurs, source féconde et jamais épuisée des plaisirs purs et des affections célestes, ineffable et douce harmonie de tout ce qui participe à l'existence, y a-t-il dans les êtres une qualité, un acte ; dans le temps une révolution, une destinée ; dans la nature, un lieu, un site qui ne le révèle à la méditation attentive, qui n'emprunte de lui son effet moral, son expansive et douce expression ? Cette vérité qui se montre par intervalles dans les productions du génie ; cette raison qui se développe dans la conduite du sage ; cette justice qui se manifeste dans les déterminations de l'homme de bien, que sont-elles, sinon sa vérité, sa raison, sa justice ? A quel autre qu'à lui l'innocence doit-elle l'heureuse paix qui l'accompagne ? La bonté, cette simplicité, cet abandon qui la font aimer ? L'humanité, ses résolutions saintes, ses élans sublimes, ses émotions généreuses ? Qui est-ce qui rend la douleur puissante et la pitié secourable ? Qui est-ce qui place auprès de la tristesse la consolation ; auprès du malheur, l'amitié ; auprès du bienfait, la reconnoissance ? Quel autre que lui appelle le remords sur les pas du crime,

Digitized by Google

crime et commande à la terreur salutaire d'en empoisonner les jouissances et d'en tourmenter les succès? Quel autre donne à l'austère devoir sa fidélité, sa constance; à la prospérité, sa modération; à l'adversité, son courage; à la pauvreté, sa patience; à l'infortune non méritée, cette attitude imposante, cette dignité tranquille qui écarte la honte, déconcerte l'outrage et commande le respect? Quel autre, quel autre encore, durant le cours de ses pénibles épreuves, conseille, soutient, élève la vertu? J'ai vu la vertu aux prises avec l'iniquité, elle luttoit et il étoit sa force; elle cédoit, et il étoit sa douceur; elle souffroit, et il étoit sa résignation; elle succomboit; et, tandis que les insensés applaudissoient à sa chûte déplorable, j'ai vu l'immortelle espérance briller dans ses regards éteints, et son front auguste se couvrir, en tombant, de toute la majesté de celui dont elle est la plus noble et la plus touchante image.... etc.

VI.

De l'Influence de la volonté sur l'intelligence.

J'ai besoin de faire remarquer ici que c'est par la volonté que l'esprit se perfectionne; qu'il

I. Qu'il est nécessaire

Digitized by Google

que la volonté soit saine, pour que la vérité soit le partage de l'intelligence.

faut que la volonté soit pure, c'est-à-dire, autant qu'il est possible, dégagée d'intérêt propre, pour que l'intelligence conçoive d'utiles pensées, et que dans toutes les carrières qu'elle parcourt elle sépare le vrai des erreurs qui peuvent s'y mêler. La volonté pure donne à l'intelligence une sorte de tact qui ne lui permet pas de se méprendre sur les caractères essentiels de la vérité. Comme c'est la vérité toute seule qu'elle cherche, et non pas les vains applaudissemens des hommes, elle s'arrête quand elle ne la trouve pas, et vous ne la verrez guère, impatiente de découvrir ce qu'elle n'aperçoit point encore, remplacer, par des conjectures brillantes ou de spécieux systêmes, les notions qui lui manquent ou les faits qui ne lui sont pas montrés.

Descartes disoit : « que pour se tenir dans les » limites du vrai, il ne faut affirmer d'une idée » que ce qui s'y trouve clairement contenu. » Descartes avoit raison ; et, certes, si jamais on ne s'étoit écarté de cette règle importante, nous ne nous trouverions pas aujourd'hui comme inondés par ce torrent d'erreurs dangereuses et d'opinions funestes, qui, pour peu qu'il grossisse encore, prépare aux nations des jours si tourmentés et des destinées si déplorables. Mais

Digitized by Google

il n'est pas aussi aisé qu'on le pense ; de n'affirmer d'une idée que ce qu'elle contient. L'orgueil veut jouir, et parce que rien n'en impose autant aux esprits foibles, qui, même parmi ceux qui cultivent leur intelligence, composent toujours le plus grand nombre, que des conceptions hardies, quoique sans base certaine, des aperçus vastes, quoique hasardés, et cette manière de raisonner avec autorité, qui semble annoncer dans ceux qui se la permettent, avec une pleine conviction de ce qu'ils disent, une raison courageuse et des pensées indépendantes, l'orgueil impatient de paroître, attendra rarement, pour produire ses découvertes, que la lumière brille sur toutes les parties de l'horison qui s'ouvre devant lui ; il suffira de quelques points éclairés de ce même horison, dont il aura l'art de faire rejaillir l'éclat sur ceux qui ne le sont pas encore, pour qu'il se persuade à lui-même, et que bientôt il tente de persuader aux autres que la route qu'il s'est ouverte est enfin dégagée des obscurités qui la rendoient périlleuse, et que désormais on ne court aucun risque de s'y égarer en marchant sur ses traces.

Remarquez, d'ailleurs, que nous n'opérons jamais que selon tout ce que nous sommes, et que nous ne sommes que par notre volonté. S'il

Digitized by Google

y a quelque vice dans notre volonté, il est donc tout simple aussi que quelque erreur se mêle aux vérités que notre intelligence découvre. Et sans doute voilà pourquoi, dans la plupart de ces théories que l'orgueil se hâte, comme je viens de le dire, de livrer à l'admiration des hommes, et même jusques dans celles qui, purement spéculatives, paroissent, au premier coup-d'œil, absolument étrangères à nos affections morales (1), toujours vous découvrez une part faite aux passions, toujours quelques principes cachés, quelques conséquences sourdes, qui, favorisant en secret celle de nos inclinations

(1) Toutes ces théories physiques, par exemple, imaginées depuis près d'un siècle pour expliquer l'ensemble des phénomènes de la nature. Il y a sans doute des vérités, et quelquefois de grandes vérités de détail dans ces théories; car l'homme est tellement né pour le vrai, que l'erreur pure ne le séduit pas, et que c'est encore le vrai qu'il a besoin d'apercevoir, même jusques dans les opinions fausses qu'il adopte. Ainsi ce ne seroit au fond, comme l'a dit Pascal, que parce qu'il y a une portion de vérité dans l'erreur, que l'homme tiendroit à l'erreur, laquelle, à le bien prendre, n'est qu'un faux emploi de la vérité. Mais ce qui fait qu'il aime ce faux emploi de la verité, c'est que, comme je l'ai dit dans le texte, il y trouve des prétextes pour justifier celle de ses habitudes qui le domine en secret davantage.

Digitized by Google

qui nous est la plus chère, tendent à donner, tantôt à notre esprit une hardiesse peu sage, tantôt à nos penchans une latitude pernicieuse, tantôt à nos mœurs une direction que nous aimons à croire plus naturelle, parce qu'elle est moins sévère.

La véritable force de l'esprit, celle par laquelle, en parvenant au développement de toutes ses puissances, il se rend capable de saisir toutes les vérités, n'existeroit donc bien véritablement que dans une volonté saine.

II. Objection. Réponse.

On m'opposera, je le sais, l'histoire de quelques hommes célèbres, qui, dans le cours d'une vie en beaucoup de circonstances répréhensible, ont cependant trouvé le moyen de se rendre recommandables par des productions dont s'honore à bon droit l'intelligence humaine. Je ne contesterai pas ce fait, mais voici ce que j'observerai. Il y a des vérités spéculatives et des vérités d'imitation; les unes sont les objets des sciences, les autres des beaux-arts. Or, si de telles vérités se montrent dans les productions de vos hommes célèbres, cela n'arrive à coup sûr que dans les momens où vous sentez vous-même que, dégagée de ses habitudes vicieuses, leur volonté appartient toute entière à ce qu'elle

Digitized by Google

aperçoit ou à ce qu'elle veut exprimer. Otez ces momens, et je défie qu'elle ait pu rencontrer autre chose que l'erreur dans les sciences, ou le faux dans les arts.

L'erreur dans les sciences. Car si la volonté porte dans les sciences, à l'instant donné où elle s'en occupe, cet amour-propre, par exemple, dont elle n'est que trop ordinairement infectée, c'est elle-même qu'elle y cherche, c'est un projet, pour ainsi dire, qu'elle y veut effectuer, plutôt qu'une vérité qu'elle s'efforce d'y découvrir. Elle n'y trouvera donc pas ce qui est, mais elle y supposera ce qui lui convient, ce qui peut satisfaire le mouvement désordonné auquel elle s'abandonne.

Le faux dans les arts. Car je n'ai pas besoin de prouver, je crois, qu'on n'imite avec vérité qu'autant que se détachant absolument de soi-même, on se porte exclusivement et sans partage dans l'objet même qu'on veut imiter. Vous n'êtes grand poète, grand orateur, grand peintre, grand musicien, que parce que vous n'êtes plus à vous-même quand vous pèignez, quand vous parlez, quand à l'aide de vos compositions harmonieuses vous me faites éprouver les émotions ou douces ou terribles dont vous êtes agité. Ne dites-vous pas tous les jours que l'inspiration

Digitized by Google

est nécessaire au génie? Or, il n'y a rien, il ne peut rien y avoir de factice, rien qui soit à vous et de vous dans l'inspiration. Sans doute une méditation profonde, un sentiment recueilli et prolongé peuvent vous y préparer. Mais qu'est-ce que cette préparation, sinon une suite d'actes au moyen desquels vous vous séparez, vous vous désappropriez graduellement de tout ce qui est vous, afin que dans cet état de vide absolu votre intelligence se trouve plus propre à être envahie par la vérité, dont vous éprouvez à-la-fois l'absence et le besoin?

L'égoïsme par lequel se caractérise toujours la volonté vicieuse, ne seroit donc pas moins fatal aux œuvres de notre pensée qu'à nos œuvres morales; et s'il n'y a nulle bonté réelle dans les actes dont il est le principe, il n'y auroit de même aucun beau essentiel dans quelque production de notre esprit que ce puisse être, sitôt que vous la supposez constamment travaillée sous son influence malheureuse. *Renoncez à vous-même en agissant, et vous trouverez la vertu. Renoncez à vous-même en méditant, et la vérité sera aussi votre partage.*

III. Qu'il importe donc,

Or, de-là, entr'autres conséquences, une maxime précieuse, et qu'il ne faudroit jamais

Digitized by Google

perdre de vue quand on s'occupe du meilleur développement à donner à l'intelligence humaine dans le premier âge.

si l'on veut que l'intelligence de l'homme se développe dans le vrai, de lui former dans le premier âge une volonté saine.

Si vous voulez que cet enfant, dont la destinée vous intéresse, marche d'un pas sûr dans la carrière de connoissances qu'il paroît appelé à parcourir, sans doute il convient que vous exerciez son esprit, et que, par des habitudes prises de bonne heure, vous l'accoutumiez graduellement à une attention réfléchie sur tout ce qui devient l'objet de sa curiosité. Mais ce qui importe principalement, c'est que l'enfant acquierre cette volonté saine dont je parle ici, ou, en d'autres termes, qu'il se fasse une conscience d'une sensibilité si juste et si fine, d'une énergie si grande, quoique si mesurée, qu'elle ne puisse jamais se méprendre sur les caractères du bien et du mal moral.

J'ai dit en plus d'un lieu que le bien n'est que le vrai, considéré comme existant; que le mal n'est que le faux, considéré aussi comme existant. J'ai dit encore que chacune de nos pensées a sa morale, parce qu'en effet il n'en est aucune qui, réduite en acte, ne produise ou le bien si elle est vraie, ou le mal si elle est fausse. De plus, on sait que le propre du bien est de porter l'être à tout le développement de sa réalité, tandis

Digitized by Google

qu'au contraire il est de l'essence du mal, de resserrer la réalité de l'être, et de le borner dans son expansion (1).

Imaginez deux hommes nés avec la même mesure d'intelligence : l'un est doué d'une volonté saine, l'autre d'une volonté que quelque habitude vicieuse altère plus ou moins. Je ne répéterai pas ce que je viens d'établir, qu'il y a dans le premier une plus grande aptitude à découvrir la vérité que dans le second. Une autre observation me frappe, c'est que non seulement le second sera plus exposé à se tromper que le premier, mais qu'il est très-vrai de dire que son intelligence perdra d'autant plus de sa capacité, de sa profondeur, et même de sa finesse, que dans les actions ordinaires de sa vie il se sera plus fréquemment laissé dominer par cette volonté moins pure que je lui suppose en partage.

IV. Influence de la volonté saine sur le développement entier de l'intelligence, sur le génie.

Il faut être dans une pleine et constante possession de soi-même, pour pouvoir disposer habituellement de tout son génie ; et on ne se possède avec constance et tout entier, que par l'effet d'une volonté simple et forte, qu'aucune inci-

(1) *Voyez* le premier Fragment, où l'auteur prouve que le mal, toujours infécond par lui-même, n'est dans un être, quel qu'il soit, qu'un défaut, une diminution de sa réalité.

Digitized by Google

nation déréglée ne rend incertaine, qu'aucun vice n'affoiblit, qu'aucune passion prolongée ne décompose. Ce n'est qu'ainsi que vous parvenez à établir dans la partie la plus secrète, la plus ignorée de votre ame, dans le centre obscur de toutes vos affections, comme un calme énergique qui vous rend puissant sur vos facultés, et les dégageant d'une multitude d'influences désordonnées, leur communique cette espèce d'indépendance dont elles ont besoin pour obtenir ou conserver, en agissant, toute leur réalité.

Mais l'essor si souvent impétueux du génie; mais cet élan sans mesure, et qui le porte comme en un instant vers les régions élevées qu'il aime à parcourir; mais le mouvement de sa pensée, qui jusque dans ses méditations, en apparence les plus tranquilles, ne se rallentit jamais; mais cette sensibilité, sa compagne assez ordinaire, dont les émotions sont si soudaines, dont la réaction sur ce qui la blesse, et même simplement sur ce qui la touche, est si involontaire et si vive; toutes ces choses, incontestable apanage de ce petit nombre d'hommes rares auxquels il appartient d'apercevoir avec étendue, de concevoir avec force, de donner aux idées qu'ils assemblent, ou aux sentimens qu'ils éprouvent, leur

Digitized by Google

plus naturelle et plus vivante expression ; comment imaginer qu'elles soient compatibles avec ce calme profond où je veux pourtant que l'intelligence humaine trouve sa puissance, parce que hors de là je ne découvre pour la volonté aucune possibilité de demeurer saine, aucun moyen de se maintenir dégagée des élémens qui peuvent la corrompre ?

Ne confondez pas le calme avec le repos, une volonté saine avec une volonté à-peu-près inactive. J'ai besoin, pour me faire entendre, d'une comparaison empruntée d'un instrument de musique. Voyez-vous ces deux harpes ? L'artiste dont elles sont l'ouvrage ne pouvoit les faire plus ressemblantes. Mais une main savante a tendu les cordes de la première, sous l'influence d'un ton dominateur qui régit tous les tons qu'elle peut vous fournir. Aucune corde ainsi ne frémit sous vos doigts, sans qu'il n'en résulte un rapport plus ou moins déterminé avec ce ton dominateur, sans que, selon le nombre et la position des cordes que vous touchez, ce rapport, toujours nécessaire, ne produise des accords plus ou moins variés, des consonnances plus ou moins riches, une harmonie plus ou moins puissante, une expression musicale, en

Digitized by Google

un mot, aussi diversifiée que les sentimens et même les nuances de sentiment que vous voulez peindre. La seconde harpe, au contraire, trop négligée, n'a pas subi le même travail : ses cordes, exposées à l'action de l'air extérieur durant un espace de temps plus ou moins considérable, ont éprouvé, en raison de la différence de leurs dimensions, un relâchement inégal. Parce que leur tension proportionnelle n'existe plus, elles ne vous fourniront donc que des vibrations incertaines, et qu'aucun ton dominateur ne régira. En vain vous emploierez, pour les mettre en jeu, une mesure d'action parfaitement semblable à celle dont vous faites usage sur les cordes de la première ; je défie, quoi que vous tentiez, que vous en obteniez autre chose que des sons hasardés, qui se heurtent entr'eux, que leur mutuelle opposition affoiblit, et dont ne résulteront jamais ni les accords, ni les consonnances, ni l'harmonie dont vous avez besoin pour donner aux sentimens que vous cherchez à transmettre, leur convenable et juste expression.

Or, ces deux harpes, dont l'organisation sonore est absolument semblable, mais dont l'une est régie par un ton dominateur, tandis que l'autre, à cause de l'inégale tension de ses fibres

Digitized by Google

musicales, échappe à l'action de ce même ton dominateur, ces deux harpes représentent assez bien les deux hommes dont je viens de parler, qui, doués chacun du même genre, de la même mesure d'intelligence, diffèrent cependant en ce point, que la volonté du premier est saine, tandis que la volonté du second est déréglée. L'intelligence qui obéit à une volonté déréglée, est la harpe privée de son ton dominateur. Celle qui ne se meut que sous l'influence d'une volonté saine, est la harpe, au contraire, dont un ton dominateur gouverne les sons et détermine l'harmonie.

Ici, j'ai plus d'une chose à observer. Ce qui fait qu'un ton est dominateur, c'est que, demeurant toujours le même, il se maintient dans des proportions constantes avec tous les tons que vous pouvez obtenir de la harpe dont il régit les accords. Ce qui fait pareillement qu'une volonté est saine, c'est qu'épurée de tous les vices qui peuvent ou la troubler ou la corrompre, elle exerce sur chacune des fibres, si je peux parler ainsi, de l'organisation morale qu'elle gouverne, une influence toujours une et toujours inaltérable.

Vous dites que le ton dominateur est calme en ce sens, que, sous tous les tons dont il opère

Digitized by Google

les nombreuses harmonies, il se prolonge avec le même degré de puissance et d'intensité. Vous dites que la volonté saine est calme en ce sens, que, sous toutes les fibres morales qui lui sont correspondantes, elle agit sans sortir de sa mesure, quels que soient d'ailleurs le nombre des fibres et la diversité de leurs vibrations.

Le propre du calme, dans le ton dominateur, est de donner plus de corps, plus d'expression aux tons qui lui sont subordonnés. Le propre du calme dans la volonté saine, est de donner, selon les circonstances, ou plus de douceur ou plus d'énergie, mais toujours un grand caractère aux mouvemens moraux qu'elle régit. Cette puissance qui est dans le sentiment ou dans l'idée, toutes les fois qu'ils se montrent ornés, pour ainsi dire, de leur parole véritable ; cette puissance n'est, pour la musique, que dans le calme ou la non variation du ton dominateur, et pour les actes de notre esprit ou de notre cœur, que dans le calme ou la non altération de la volonté saine.

Supposez le ton dominateur variable, et alors, parce qu'il réagira sans proportion et sans règle sur les tons qui lui sont subordonnés, vous n'obtiendrez de votre harpe que des sons foibles, incertains, des accords ou troublés ou incom-

Digitized by Google

plets, et aucune expression suffisante pour l'effet que vous voulez produire. Supposez la volonté saine subitement altérée, et alors aussi, parce que sa réaction ne connoîtra ni proportion ni règle, soyez certain pareillement que les sentimens et les idées dont elle déterminera le caractère, n'obtiendront d'elle, selon leur espèce, ni la force, ni l'élévation, ni l'étendue d'influence ou d'effet qui leur convient.

Pourquoi, par exemple, cet homme dont vous admirez le génie, témoin d'un acte de violence ou d'injustice, trouve-t-il, pour protéger le malheur ou défendre l'innocence, des accens tour-à-tour si touchans et si fiers, et cette multitude d'idées imposantes et d'expressions pleines de vérité, qui semblent produites comme soudainement par l'énergie du sentiment dont il paroît tourmenté? C'est que dans le moment où il parle, sa volonté est saine. Otez-lui cette volonté saine, qu'elle perde son calme ou sa noble inflexibilité, et je n'ai pas besoin de prouver, je crois, que si son langage est encore celui d'un esprit exercé, il n'est pas cependant, il ne peut plus être celui de l'éloquence.

Loin que le calme d'une volonté saine nuise au développement du génie, et l'arrête dans son essor, il seroit donc vrai, au contraire, que ce

Digitized by Google

n'est que là que le génie trouve toute sa puissance et toute sa fécondité.

V. Influence de la volonté saine sur le goût.

Je voudrois dire autre chose, et faire remarquer encore l'influence de la volonté sur le goût. C'est au génie que le sentiment doit toute sa force, la pensée toute son énergie : c'est au goût que le sentiment doit toute sa mesure, la pensée toutes ses convenances. Le génie opère sur le sentiment et sur la pensée selon ce qu'ils sont en eux-mêmes : le goût opère sur le sentiment et sur la pensée, selon ce qu'ils doivent être pour émouvoir ou frapper davantage. Le sentiment et la pensée empruntent du génie leurs traits essentiels, leurs couleurs originales, et cette vigueur de développement et de vie qui en décide l'effet principal. Le sentiment et la pensée empruntent du goût des traits moins prononcés, des couleurs moins dominantes, et cette foule de nuances fugitives et presque inaperçues, qui donnent à l'effet principal des limites moins fixes, une influence en quelque sorte plus mystérieuse et plus prolongée. Le génie imprime un air de création à toutes ses œuvres : le goût fait que les œuvres du génie plaisent autant qu'elles surprennent, attachent autant qu'elles étonnent. Ainsi, c'est au génie qu'il appartient d'appeler les

Digitized by Google

les êtres intellectuels et moraux à toute leur énergie d'existence, à toute leur réalité; mais c'est au goût seulement qu'il est réservé d'en trouver toute l'expression et d'en composer toutes les harmonies.

Le goût et le génie ne sont cependant pas deux facultés distinctes. La puissance de végétation qui fait que cet arbre se développe sous vos yeux dans toute la majesté de ses dimensions, est aussi la puissance qui lui donne son feuillage, et qui colore avec tant de charmes les fleurs dont elle l'embellit. Ce n'est pas à deux artistes différens que vous devez le chef-d'œuvre de la sculpture, cet Apollon du Belvédère, dont la pose est si hardie, les proportions si nobles, les traits si vrais, la physionomie si céleste, si pleine du Dieu dont elle exprime la beauté. Vous sentez qu'il n'y a là qu'une pensée, que la statue toute entière est sortie de cette pensée, comme on vous dit que Minerve autrefois sortit toute armée du cerveau de Jupiter, et que véritablement la main qui a modelé les formes de la statue avec tant de fierté, a pu seule aussi en dessiner avec tant de grâce et en achever avec tant de pureté les contours.

Le goût n'est donc autre chose que le génie lui-même qui finit ce qu'il a ébauché. Le génie prend la dénomination de goût, lorsqu'il soigne

Digitized by Google

lesdétails de l'idée qu'il a saisie, du plan qu'il a conçu; quand, après en avoir décidé les couleurs, il en assortit les nuances, et que, prolongeant, pour ainsi dire, son intention principale jusqu'aux extrémités de l'effet qu'il veut produire, entre une multitude d'expressions données, il s'occupe de choisir celles qui doivent faire ressortir cette intention davantage.

Je sais que le goût manque quelquefois aux œuvres du génie, tandis qu'il peut abonder dans certaines productions d'ailleurs assez ordinaires. Mais prenez garde que ce mot *génie* n'est point un terme absolu; qu'en général il ne signifie que l'aptitude que chaque homme apporte, en naissant, pour faire telle ou telle chose; qu'il y a donc autant de génies différens que de tâches diverses; que l'élévation, la grandeur du génie se mesurent sur l'importance et les difficultés de la tâche à remplir; que plus il faut assembler d'idées, que plus il faut sentir, méditer, comparer, pour remplir cette tâche, et plus il est besoin que le génie qui s'en occupe ait de puissance et de capacité, de profondeur et d'étendue.

Si donc il arrive que vous aperceviez quelque défaut de goût dans les productions d'un esprit supérieur, lorsqu'au contraire vous ne remar-

Digitized by Google

quez rien de pareil en des œuvres plus vulgaires, ne dites pas, pour cela, qu'autre chose est le goût, autre chose est le génie ; car il peut y avoir aussi une certaine portion de génie dans une œuvre vulgaire. Seulement, parce que là l'intelligence n'opère que sur des idées en petit nombre ou faciles à saisir, il est assez simple que peu de génie suffise pour en découvrir toutes les convenances, et leur donner ensuite leur plus heureuse et meilleure expression.

Mais s'agit-il de mettre ensemble une grande quantité d'idées? Veut-on les élever à toute leur puissance, et leur donner toute leur fécondité? S'occupe-t-on d'en développer les rapports, d'en faire remarquer les contrastes, d'obtenir, du mélange de leurs contrastes et de leurs rapports, des idées ou plus vastes ou plus hardies? Faut-il ensuite donner à chaque idée le caractère de force ou de finesse, d'élévation ou de simplicité, de profondeur ou de naïveté qui convient, afin que, de leurs effets variés, il se compose un effet plus grand, une impression plus durable et moins limitée? La tâche alors peut devenir immense, et certes il n'est pas étonnant que le génie défaille ou s'arrête quelquefois, soit qu'à divers intervalles, fatigué de son action, il néglige de porter sur certaines parties de son travail son

Digitized by Google

habituelle sagacité, soit, comme il arrive dans les carrières nouvellement ouvertes, que, dominé par le mauvais goût ou contrarié par les fausses opinions de son siècle, il n'ose pas tout ce qu'il est en lui d'entreprendre.

Chaque homme a donc son génie et son goût, et le goût de chaque homme n'est encore que son génie. Faites, s'il est possible, que le style de Bossuet soit celui de Pascal, ou que le style de Pascal devienne celui de Bossuet; et non seulement Pascal n'aura pas cette profondeur, cette finesse, cette originalité sévère qui le caractérisent d'une manière si étonnante; et Bossuet manquera de cette hardiesse de mouvement, de cette grandeur de composition, de cette sublimité d'idées qui le rendent si admirable. Mais parce que, chez des écrivains de cet ordre, plus encore que chez ceux dont les traits sont moins prononcés, c'est la pensée qui se donne à elle-même son expression, il sera très-vrai de dire que si vous parvenez à leur ôter leur langage, vous leur ôterez aussi leurs pensées, et que le goût qu'ils emprunteront l'un de l'autre, n'étant pas celui qui leur est propre, éteindra leur génie.

Or, maintenant, puisque le goût n'est que le

Digitized by Google

génie qui achève sa tâche commencée, dès que je vous ai prouvé que, pour posséder tout son génie, il faut obéir à une volonté saine, il seroit donc évident qu'une volonté saine est encore nécessaire pour se donner tout le goût qu'on peut avoir. Comme avec une volonté saine vous découvrez mieux ce qui est vrai, ce qui est beau en soi, vous voyez bien qu'il est tout simple aussi que vous aperceviez plus facilement non seulement ce qui, pour le temps où vous êtes, mais ce qui pour tous les temps peut plaire ou convenir davantage.

Et sans doute voilà pourquoi, à mesure que les peuples se corrompent, ou que les volontés s'altèrent, le goût perd de sa sagesse, dans la même proportion à-peu-près que le génie perd de sa force. On projette alors avec moins d'étendue, on entreprend avec moins d'énergie, on opère avec moins de patience. On oublie que c'est des profondeurs d'une méditation opiniâtre que sortent les grandes pensées, et cette force et cette propriété d'expression sans lesquelles elles ne paroîtroient que des pensées ordinaires. Comme on s'étudie peu soi-même, le mouvement qu'on donne à ses facultés n'est presque jamais leur mouvement véritable. On hasarde donc plus, et cependant on ose moins, car pour oser il faut avoir le secret de sa puissance, et le

Digitized by Google

style qu'on a n'est jamais celui qu'on doit avoir, parce que, si je peux parler ainsi, le mot dont on se sert n'est pas emprunté de l'idée qu'on aperçoit ou du sentiment qu'on éprouve, mais du besoin que se fait l'amour-propre de dire au-delà de ce qu'il voit, ou d'exprimer au-delà de ce qu'il sent.

Il se peut néanmoins que dans ces temps de misère et de stérilité, quelques hommes paroissent, à longs intervalles, qui, nés pour les conceptions indépendantes, échappent, comme par un instinct qu'on ne dompte pas, à la contagion générale de l'exemple. Il est donné à ces hommes, non moins qu'à ceux qui, à des époques plus favorables, se sont fait remarquer par la supériorité de leur génie, de penser avec autant de justesse que d'élévation; et dans le développement de ce qu'ils ont pensé, vous ne les verrez guère manquer de cette convenance d'expression, de cette mesure de mouvement dont ils ont besoin pour que la vérité qu'ils découvrent se manifeste avec tous ses avantages, et ne perde rien de sa puissance. Mais ceci n'arrive que parce que, s'ils vivent avec leurs contemporains d'une vie commune, ils se sont fait pourtant une volonté et des mœurs à part, une volonté qui opère en secret, et toujours hors de l'influence

Digitized by Google

des volontés vulgaires ; des mœurs qui naissent de cette volonté, et sur lesquelles l'opinion n'a point d'empire. Faites qu'ils aient les mœurs de leur siècle, donnez-leur une volonté moins particulière et moins prononcée, ôtez-leur ce caractère qui les sépare de la foule, et il me semble que vous devez voir qu'avec une manière d'être qui n'est que celle du grand nombre, ils n'auront ni le sentiment ni la science de leurs forces, et que leur intelligence modifiée dans son action par des impressions qu'elle ne devroit pas connoître, ne trouvera plus en elle assez d'énergie pour agir selon toute sa capacité, et s'élever à toute sa hauteur.

VI. Que c'est au moment où commence la volonté morale dans l'enfant, que se font remarquer les premiers progrès de son intelligence.

Je reviens à votre élève. Parmi les observations que j'ai faites sur le premier âge, il y en a une qui m'a plus particulièrement frappé ; c'est que vous ne pouvez dater les progrès de l'esprit pour un enfant, que de l'époque où commence sa volonté morale. Jusques-là, dans les actes aussi rapides que multipliés auxquels il se livre, vous ne remarquez qu'incertitude, irrégularité, caprice. Il s'essaie sur tout et ne s'approprie rien, du moins avec une intention fixe et de quelque durée ; vous diriez qu'il n'est organisé que pour recevoir des sensations, et les renvoyer comme

Digitized by Google

elles lui sont transmises. S'il a des idées, elles demeurent éparses, et parce que le centre d'action qui doit les unir n'existe point encore, vous n'en voyez résulter aucune connoissance distincte, semblables à ces couleurs dispersées sur la palette d'un peintre, qui, pour former un tableau, attendent la main qui doit les combiner et les mettre en œuvre. Mais le moment est-il venu où va se développer en lui sa volonté morale? Les premiers essais en sont d'abord insensibles, l'action foible et souvent inaperçue. Cependant, selon que les mouvemens en deviennent plus prononcés, vous ne tardez pas à voir que l'enfant met plus de suite, et même plus de convenance dans ce qu'il fait; qu'il y a moins d'incohérence dans ses idées, plus de liaison, plus de réalité dans ses souvenirs. Ses paroles, devenues moins vaines, expriment mieux ce qu'il veut dire; et dans ce qu'il dit, des pensées déjà se manifestent, et même des pensées qui ne sont pas seules, et que d'autres pensées accompagnent quelquefois.

Or, il est impossible que vous ne sentiez pas que l'enfant ne diffère ainsi de ce qu'il étoit auparavant, que parce qu'il se trouve en lui une force qui unit, qui associe, à mesure qu'il assemble; une force vraiment morale, qui, mê-

Digitized by Google

lant au travail de son entendement ses affections naissantes, rend les œuvres de son entendement plus vivantes, et en leur donnant plus d'énergie, leur donne aussi plus de consistance et de fécondité. Ce n'est que parce que cette force existe et qu'elle est morale, que l'enfant se montre capable d'attention, car il n'est attentif que parce qu'il s'attache, et qu'autant qu'il s'attache; ce n'est pareillement, et toujours que parce que cette force existe et qu'elle est morale, que l'enfant devient susceptible de curiosité, car il n'est curieux que parce qu'il espère, et qu'autant qu'il espère, sa curiosité n'étant autre chose, à le bien prendre, que l'espérance plus ou moins vive de découvrir dans ce qu'il voit ce qu'il n'aperçoit point encore. Mais espérer, s'attacher, ne sont pas les actes d'une puissance, d'une volonté physique, si je peux me servir de ce mot. Ce ne seroit donc que dans les premiers mouvemens de sa volonté morale qu'il vous faudroit chercher la cause du premier développement ou des premières opérations raisonnées de son intelligence.

Je ne veux pas dissimuler cependant que l'animal s'attache à sa manière, et que, comme l'enfant, il peut devenir attentif; mais remarquez

Digitized by Google

entre l'un et l'autre cette extrême différence ; qui est aussi celle de leurs destinées. Fait pour le temps, et régi par cette puissance à laquelle vous avez donné le nom d'instinct, l'animal, quand il s'attache, quand il devient attentif, s'occupe bien moins de connoître que de se conserver ou de se garantir. Il n'appartient aux choses que selon les sensations qu'elles lui apportent, et non pas selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, et moins encore à cause des idées spéculatives, ou des pensées dont elles peuvent être le sujet ou l'occasion. Ce qui est bon d'une bonté physique, fait sur ses organes une impression qui, si elle est répétée, y produit une habitude ; on ne peut dire la même chose de ce qui est bon d'une bonté morale. J'ai assez prouvé que le bon moral ne diffère pas du beau, ou, en d'autres termes, qu'il n'y a pas de bonté morale sans beauté essentielle. Or, non seulement ce qui est beau dans quelque genre que ce soit, n'est point à la portée de l'animal, mais il est très-vrai de dire qu'il n'y a pas même en lui de facultés pour l'apercevoir. Et ceci vient de ce que le beau appartient à une autre région que la sienne ; de ce qu'il a son type hors de la sphère de notions limitées dans laquelle il se meut ; de ce que, dans le beau, il se trouve toujours quel-

Digitized by Google

que chose d'infini, quelque chose qui se détache du temps, et qui, par des rapports aussi secrets que profonds, se lie à cette unité centrale et souveraine, de laquelle j'ai fait voir ailleurs que sortent sans mesure, mais dans un ordre certain, mais dans des proportions éternelles, toutes les harmonies de l'univers (1).

Si l'animal s'attache, s'il est attentif, le principe qui fait qu'il s'attache et qu'il est attentif ne ressemble donc nullement au principe qui opère en nous l'attachement et l'attention. Aussi, dans l'animal, jamais l'attention ne produit-elle la curiosité. Quand il cherche, c'est avec ses sens, et non pas avec une pensée qui le porte au-delà des perceptions que ses sens lui procurent. Quand il trouve, c'est pour user de ce qu'il a trouvé, et non pas pour placer dans ce qu'il a trouvé l'espérance de découvrir ce qu'il ignore, ce qui peut augmenter le dépôt des choses dont il a l'expérience ou la mémoire. Étudiez bien l'espérance, et vous verrez qu'elle ne peut appartenir qu'à un être qui, dès la première heure de son existence, essentiellement séparé de tout ce qui tient au temps, ne compte que par l'éternité. Il n'y a

(1) L'auteur prouve ces choses dans une autre partie de son ouvrage. (*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

ni repos ni mesure dans l'espérance. Son domaine est l'immensité, sa route est l'infini. Par elle, toutes nos pensées ont leur avenir, aucune ne se manifestant qu'il n'en résulte de nouvelles pensées, auxquelles d'autres plus éloignées, et qui ne sont pas encore aperçues, succéderont à leur tour.

Ainsi, nul rapport entre le principe qui opère le premier développement de l'intelligence dans l'enfant, et le principe qui donne à l'animal la portion d'instinct ou de sagacité qui lui est propre; et ce qui feroit plus particulièrement la différence de ces deux principes ou de ces deux volontés, c'est que la première, parce qu'elle a le beau pour objet, est morale de sa nature, n'y ayant rien de physique dans ce qui constitue l'essence du beau, rien qui dépende de ce système d'existences passagères que le temps produit et décompose sous nos yeux (1); c'est que la seconde, au contraire, parce qu'elle n'a point d'analogie

(1) Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a rien de beau dans un objet physique, mais seulement que le beau qui s'y trouve est moral de sa nature, attendu que les sentimens qu'il excite en nous, étant ceux de l'amour et de l'admiration, sont absolument sans rapport avec les appétits que les besoins de notre organisation nous donnent.

Digitized by Google

avec le beau, est, à cause de ce défaut d'analogie, dépourvue de toute moralité, n'y ayant rien de moral, rien qui ne soit resserré dans les bornes du temps, et qui ne finisse comme lui par-tout où le beau n'est pas, c'est-à-dire par-tout où il ne peut être apercu (1).

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il suffit de l'idée du beau, pour se convaincre que si l'animal ne trouve point en lui de facultés pour le découvrir, c'est que la connoissance ne peut en être donnée qu'à un être qui, appartenant à une durée sans limites, est appelé, par son essentielle destination, à s'en occuper toujours (2).

VII. Que pour que la volonté essentiellement morale de l'enfance devienne saine, il importe de

C'est donc parce que nous avons une volonté qui de sa nature est morale, que notre intelligence devient capable de connoître. On a vu d'ailleurs quelle est l'influence de la volonté, quand elle est saine, non seulement sur l'intelligence en général, mais encore sur le génie, mais aussi sur

(1) Puisque le beau n'est fait que pour les êtres intelligens et moraux, il est clair que par-tout où ne sont pas ces êtres, il est comme s'il n'étoit pas.

(2) Quelle seroit la raison de la connoissance du beau pour une créature qui doit finir ?

Digitized by Google

l'accoutumer de bonne heure à chercher ce qu'il y a de moral dans les objets dont il s'occupe.

le goût. Or, si jusqu'ici l'on a trouvé quelque vérité dans mes observations, je n'aurois donc pas avancé une maxime ou indifférente ou inutile, lorsque j'ai dit qu'afin que l'intelligence d'un enfant parvienne à tout son développement et se donne toute sa puissance, il importe sur-tout de former en lui, à mesure que son esprit s'exerce, une conscience toujours plus éclairée, et dont la sensibilité (qu'on me permette cette comparaison) soit si pure et si prompte, que le faux, sitôt qu'il paroît, la tourmente, comme des sons, pour peu qu'ils soient défectueux, blessent une oreille que l'habitude de l'harmonie a rendue trop superbe et trop difficile.

Mais que faut-il pour que votre élève ait en partage cette conscience dont je parle ici? Je ne peux me livrer à beaucoup de détails. Cependant, s'il est vrai que chacune de nos pensées a sa morale, vous devez voir que parmi les sciences qui peuvent nous occuper, il n'en est donc aucune qui, par elle-même, soit étrangère aux mouvemens moraux dont nous sommes susceptibles. Prenez garde que nous naissons pour admirer comme pour aimer, et qu'à dater, pour ainsi dire, de la première heure de notre volonté, nous n'existons pas un moment sans éprouver ou des sentimens d'amour ou des sen-

Digitized by Google

timens d'admiration. Or, l'objet moral de l'amour, c'est le bien (1); l'objet moral de l'admiration, c'est le beau. Mais attendu que par-tout où est la vérité, là aussi se montre le bien et le beau, il seroit donc évident qu'à quelque région que les idées qui vous occupent, puissent appartenir, il n'en est point où vous ne trouviez de quoi satisfaire ce besoin tantôt d'admirer, tantôt d'aimer, qui place à une si grande distance de vous toutes ces créatures d'un moment dont le temps commence et termine ici-bas les obscures destinées.

On raconte de Newton, qu'il ne lui arrivoit jamais de prononcer le nom de Dieu, qu'il ne découvrît sa tête et ne l'inclinât avec respect; et Newton s'étoit occupé presque toute sa vie de sciences purement mathématiques (2). C'est que dans ces sciences, d'ailleurs en apparence si peu relatives aux affections de notre cœur, Newton avoit trouvé l'immensité, l'infini; c'est qu'il n'avoit pu en étudier les mystères, en sonder les profondeurs, en décomposer les merveilles, sans remarquer leur haute origine, sans s'élever de méditations en méditations jusqu'à leur éternel

(1) Ou le bon moral.

(2) On dit la même chose de Boerhave.

Digitized by Google

auteur. Il admiroit à mesure qu'il voyoit, et j'oserois bien dire que c'est au sentiment moral et même religieux qu'il éprouvoit, quand il se livroit à la recherche de la vérité, qu'il a dû cette force d'intelligence, cette patience de génie, cette sagesse, ce calme de pensées, qui caractérisent si particulièrement ses ouvrages.

VIII. Effets de cette méthode.

Il n'y a donc point d'objet dans le domaine des sciences qui ne puisse être considéré sous un point de vue moral; or, je ne finirois pas si je voulois parler de tous les avantages qui résultent pour un enfant, de cette vue morale des objets, lorsqu'on est parvenu à lui en faire contracter l'habitude. Il s'occupe alors avec plus d'attention, car ce qui l'occupe lui plaît, l'attache davantage; il observe avec plus de curiosité, car dans ce qu'il voit il y a toujours quelque chose qu'il aime ou qu'il admire, et qui lui fait desirer de voir au-delà pour aimer ou pour admirer encore; il opère avec moins d'amour-propre, car un objet ne peut devenir moral pour lui, sans développer dans son ame un sentiment qui la dégage plus ou moins de cette multitude de penchans désordonnés, au sein desquels l'amour-propre s'engendre et se nourrit; il sépare mieux la vérité de l'erreur, car il ne tarde pas à remarquer que

Digitized by Google

que l'erreur n'a point de conséquence qui ne s'associe secrètement à quelque vice, comme la vérité n'en a pas, qui, conduite à ses derniers résultats, ne prépare ou ne produise quelque vertu; sur-tout, il accoutume son esprit à n'agir jamais à part de sa conscience; et de-là, d'abord, pour sa conscience, plus de lumière et d'énergie, car dans le cours de ses méditations ou de ses recherches il n'a pas une pensée remarquable, qu'il ne l'essaie comme involontairement sur son cœur, dont la sagacité devient ainsi chaque jour plus profonde et plus fine; et de-là ensuite pour son esprit, plus de puissance et d'étendue, car tandis qu'avec son cœur il juge la pensée qui l'occupe, à son tour cette pensée, pour peu qu'elle soit vraie, trouve dans son cœur une fécondité, une force de développement qu'elle n'auroit pas, si elle en demeuroit indépendante.

IX. Réfutation de ceux qui prétendent que tous les hommes naissent avec la même mesure de facultés.

On imagine bien que je suis loin de partager l'opinion de ceux qui prétendent que c'est dans l'éducation toute seule qu'il faut aller chercher la cause de la différence, quelquefois extrême, qui se fait remarquer entre les esprits. Sans doute il n'y a point d'homme qui ne soit doué de la double faculté d'aimer et de connoître; autrement, dans notre espèce, vous trouveriez des

Digitized by Google

individus qui, par la nécessité de leur organisation morale, seroient hors d'état d'accomplir la loi de leur existence. Mais lorsqu'on a conclu de cette vérité, qu'ayant le même genre de facultés, tous les hommes doivent, avec le même succès, pouvoir s'occuper des mêmes choses, on n'a pas assez réfléchi sur la naturelle destinée des êtres intelligens. Il falloit voir que leur développement n'est possible que dans un système essentiel de sociabilité. Or, de même que vous avez besoin de voix de plus d'un degré, d'instrumens de plus d'un genre, pour former un concert, de même aussi vous concevez qu'il ne sauroit y avoir de système vraiment social par-tout où vous n'admettriez que des qualités parfaitement semblables, que des dons sans diversité.

Avec des voix du même degré, des instrumens du même genre, et ne vous fournissant que des sons identiques ou qu'un même son, vous n'aurez ni accord ni harmonie. Avec des qualités parfaitement semblables, avec des dons sans diversité et n'opérant que de la même manière, vous n'aurez entre les individus ni relations nécessaires, ni originelle et réciproque dépendance. Il est indispensable pour un concert, que chaque voix, chaque instrument ait quelque

Digitized by Google

chose à emprunter des autres instrumens, des autres voix; et ce n'est qu'ainsi que les instrumens et les voix se donnent toute leur expression, et que de la variété des effets qu'ils produisent, résulte, selon les circonstances, une brillante ou majestueuse unité. Il est pareillement indispensable, afin qu'un système social soit possible, que chacun des êtres dont il se compose ait *naturellement* aussi quelque chose à recevoir des êtres qui l'environnent; et ce n'est qu'ainsi que les dons, les qualités des êtres, augmentent de puissance, et que de leur diversité même, et des sentimens et des affections que cette diversité fait naître, résulte une bienveillance générale et comme une seule volonté.

L'isolement le plus insupportable entre les sons que vos voix et vos instrumens vous feroient entendre, et non pas des rapports harmonieux, seroit donc tout ce que vous obtiendriez de vos instrumens et de vos voix, s'ils étoient organisés de manière à n'avoir rien à se donner réciproquement. L'égoïsme le plus absolu, *le plus nécessaire*, et non pas des rapports moraux, seroient donc aussi, par une raison semblable, tout ce que manifesteroient vos êtres intelligens, si, capables chacun de faire la même chose et dans la même mesure, ils étoient constitués de

Digitized by Google

façon à n'avoir rien *essentiellement* à se demander entr'eux. Lavater a dit quelque part que *le bonheur est le flux et le reflux du donner et du recevoir.* Lavater, en parlant du bonheur, a défini la société.

Je suis donc bien éloigné de croire que votre élève, développé d'après les principes que j'expose ici, doive s'élever, dans quelque ordre d'idées que ce soit, au plus haut degré de connoissance auquel l'intelligence humaine puisse parvenir. Mais, parce que sa volonté sera devenue saine de bonne heure, parce qu'il n'aura presque jamais exercé son esprit sans exercer aussi son cœur, je dirai qu'il devinera mieux le don qui lui a été départi, la tâche à laquelle il est propre, et tout le bien qui peut résulter de cette tâche pour ses semblables et pour lui-même, si, selon les circonstances où il se trouvera, il demeure, autant qu'il est en lui, fidèle à la remplir. Vous ne ferez donc pas qu'il ait plus de génie que la nature ne lui en a donné; mais vous ferez au moins qu'il aura tout le génie qu'il doit avoir, et tout le goût encore qui appartient à son génie : mais, de plus, s'il est né avec des facultés supérieures, avec cette puissance de tête et de volonté, qui vous avertit qu'il est appelé à déplacer les limites de l'intelligence

Digitized by Google

humaine, et, en ouvrant de nouvelles carrières, à lui préparer des travaux plus nobles et de plus vastes destinées, j'ajouterai que l'idée de devoir se mêlant à toutes ses œuvres, il mettra dans son travail des intentions plus sérieuses, il portera dans ses méditations un besoin de la vérité plus sincère, il se défendra mieux des illusions toujours trop séduisantes de l'amour-propre, et que, se détachant ainsi davantage de lui-même, il bornera d'autant moins l'essor de sa pensée, en même temps qu'il le rendra plus facile et plus sûr.

X. Application des principes qu'on vient de développer, à l'art de la parole.

J'aurois trop à dire, si je voulois m'abandonner à toutes mes réflexions. Cependant, afin d'ajouter encore à l'évidence des vérités que je viens de présenter, je veux en faire ici une application plus particulière.

Je suppose donc que votre élève est doué de ce genre de talent, par exemple, qui nous rend propres à exercer sur nos semblables l'empire de la parole.

D'abord, parmi les avantages qui résultent pour lui de la manière dont je voudrois que son intelligence fût développée, je découvre celui-ci; c'est que nécessairement il y aura, dans la manifestation de sa sensibilité, quelque chose de

Digitized by Google

plus caractérisé, de plus profond, de plus énergique; c'est que l'expression en sera moins incertaine, l'effet plus rapide et plus étendu; c'est que dès-lors, et toutes les fois qu'il en sera besoin, il se fera remarquer par des affections plus vives et plus nobles, des intentions plus soudaines et plus généreuses, des résolutions plus déterminées, plus magnanimes. *Les grandes pensées viennent du cœur*, a dit Vauvenargues. Il aura donc de grandes pensées, des pensées pleines de chaleur et de vie, comme le foyer qui les produit, soit qu'il lui faille combattre l'injustice, soit qu'il ait à protéger le malheur ou à défendre l'innocence, soit sur-tout que, par une vocation qui est en lui, et dont le mystère le tourmente tant qu'elle n'est pas remplie, il se trouve appelé à dissiper les erreurs de son siècle et à répandre sur ces régions illimitées où se meut l'intelligence humaine, une lumière plus universelle, plus éclatante et plus pure.

J'observe ensuite que, parce qu'il aura contracté l'habitude de saisir le beau par-tout où il se montre, de l'étudier dans ses rapports toujours nécessaires avec le bien, de méditer à-la-fois, d'après ce qui se passe en lui, et sur l'impression que le bien et le beau produisent naturellement, et sur les obstacles qui, dans les volontés al-

Digitized by Google

térées, s'opposent à cette impression, la connoissance et l'usage des bienséances de la parole lui deviendront plus faciles et plus familiers; qu'il saura mieux ce qu'il faut dire et jusqu'où il faut dire; qu'il sentira davantage par quel développement d'idées, par quel genre d'émotions, par quelles distractions même quelquefois, il doit faire passer celui qui le lit ou qui l'écoute, afin qu'il lise ou qu'il écoute sans résistance, afin qu'environné d'une séduction plus ou moins forte, mais toujours innocente, il aille, comme de lui-même, au-devant de la vérité dont on fait tomber les voiles en sa présence, et qu'attiré par un charme auquel il ne sait pas résister, il sente le besoin de croire, pour ainsi dire, avant que d'être convaincu.

J'ajoute une dernière réflexion. Nos mœurs naissent de nos pensées habituelles et des sentimens qui les accompagnent. Nos manières expriment nos mœurs, et il y a dans notre physionomie quelque chose qui dit à son tour ce que nos manières ne savent pas toujours dire. Or, parce que ce ne sera point sur des pensées inutiles et vaines que vous aurez exercé l'intelligence de votre élève; parce que son caractère sera devenu celui qui convient aux pensées dont vous aurez voulu qu'il fasse son occupation or-

Digitized by Google

dinaire, n'ayez peur qu'en quelque circonstance que ce soit il n'ait pas les mœurs, les manières et jusqu'à la physionomie de son rôle ou de sa destinée. Il y aura donc à-la-fois de la noblesse et de la sincérité dans ses mœurs, de la douceur et de la dignité dans ses manières; et ce que manifesteront ses manières et ses mœurs, vous le retrouverez avec plus de grâce encore et plus de vérité, dans les traits dont au besoin sa physionomie se compose.

Ainsi, vous aurez mis de l'unité, de l'harmonie entre les diverses facultés de son être moral. Il sera donc plus lui-même dans tout ce qu'il fera. Il pourra donc, lorsqu'il le faudra, s'exprimer, pour ainsi dire, se parler tout entier, car il n'y aura rien dans le mouvement de son intelligence et de sa volonté, qu'il soit dans le cas de dissimuler ou de taire. Or, vous ne savez pas à quel degré de puissance est capable d'élever la parole, celui auquel il est donné de pouvoir s'exprimer, se parler tout entier, quand il en fait usage, etc.....

VII.

Sur l'Education.

Le premier et le plus essentiel objet de l'éducation, est le développement moral de l'homme.

Digitized by Google

Afin que l'homme possède d'une manière puissante toutes ses facultés, qu'il les exerce avec toute l'énergie, et qu'il leur donne toute la mesure de mouvement dont elles sont susceptibles, il faut que, dans le premier âge et dans tout ce qui devient l'objet de ses études, son cœur et son esprit, son imagination et sa sensibilité agissent à-la-fois. On se trompe, si l'on se persuade que les sciences abstraites et même encore les sciences purement physiques, doivent entrer alors dans le système de son éducation. On croit qu'on fait ainsi beaucoup mieux travailler son intelligence, et on ne s'aperçoit pas qu'on la limite dans tous les sens; qu'en la détachant de trop bonne heure, de toutes les émotions vives, douces, généreuses que notre ame peut éprouver, on la sépare du foyer dont elle a besoin pour s'élever à toute sa hauteur, et remplir de ses pensées fécondes toute la science dont elle doit s'occuper un jour. Cette étude prolongée des langues mortes contre laquelle on se récrie, et qui, en effet, occupoit un grand espace dans notre ancienne éducation, n'avoit pas à beaucoup près tous les inconvéniens que nous lui attribuons aujourd'hui; d'autres progrès accompagnoient ceux qu'on pouvoit y faire; et des progrès qui appartenoient à la connoissance morale

Digitized by Google

de l'homme et au développement de ses plus nobles facultés. Ce n'étoit pas seulement de l'interprétation d'Homère ou de Virgile, de Démosthène ou de Cicéron, de Longin ou d'Horace qu'on s'occupoit, mais de toutes les richesses de sentiment ou de pensée répandues dans leurs ouvrages. Quand on lisoit ou Tite-Live ou Tacite, ou Thucydide, ou Xénophon, ou Quinte-Curce, ou Plutarque, on ne faisoit pas attention uniquement au mécanisme et même à la précision énergique ou à la facile abondance de leur style; ce qui frappoit encore, ce qui frappoit sur-tout, c'étoit les grands caractères, les grands événemens, les révolutions éclatantes dont ils offrent les traits, dont ils montrent les résultats, dont ils analysent les causes dans leurs écrits. On se passionnoit pour Annibal, pour Scipion, pour ce Grand-Alexandre qui dut tous ses talens, toutes ses qualités héroïques à la nature, et ses actions vicieuses, plutôt que ses vices, à l'excès de sa fortune. On s'intéressoit aux destinées de la Grèce; on gémissoit sur la ruine de Carthage; on déploroit la perte de la liberté Romaine; on vouloit admirer César, mais Caton se montroit, et le génie perdoit tout son éclat en présence de la vertu.

Ainsi, les jeunes gens s'accoutumoient comme

Digitized by Google

involontairement à réfléchir sur toutes ces choses, qui sont morales de leur nature; et parce que les pensées morales intéressent le cœur comme elles occupent l'esprit, les études auxquelles ils se livroient, jetoient dans leur conscience des semences de vertu, des principes d'honneur, une habitude de sentir avec noblesse, et d'une manière conforme à la haute et religieuse destinée de l'homme. De-là, plus de dignité dans les mœurs nationales; une politesse plus naturelle et plus attentive dans le commerce de la vie, et toutes ces bienséances et tous ces procédés qui répandent sur les rapports que la société nous donne, tant d'intérêt et de douceur.

Les jeunes gens sortoient-ils de ces études, en apparence si peu nécessaires, pour se livrer à des occupations plus déterminées, plus profondes, c'est alors qu'on sentoit tout l'avantage d'une éducation où l'on avoit sans cesse associé les mouvemens de l'ame aux opérations de l'intelligence. Ils se saisissoient des nouveaux objets offerts à leur méditation, avec une vivacité de génie, un élan de curiosité, une patience de caractère qu'ils ne devoient qu'à l'attention qu'on avoit eue de ne pas donner à leur raison la dernière faculté qui se développe en nous, une culture trop méthodique et trop précoce;

Digitized by Google

et leur marche étoit d'autant plus hardie, leurs progrès d'autant plus rapides, que, dans la carrière qu'ils avoient jusques-là parcourue, on s'étoit moins occupé d'aligner leur route et de régler leur essor.

Personne n'estime plus que moi les sciences exactes et les sciences naturelles. Personne ne sait mieux, peut-être, de quelle force de tête on a besoin pour s'instruire, non pas de ce qu'on y a fait avant nous, une pareille tâche n'est point au-dessus d'un esprit ordinaire, mais pour les prendre où elles sont laissées, et, à la manière de Pascal, de Descartes, de Leibnitz, de Newton, et de tant de grands hommes qui s'y sont rendus justement célèbres, les porter, par un seul effort, bien au-delà des bornes où une savante et jalouse médiocrité les arrête.

C'est pour l'intérêt même de ces sciences que je parle, quand je veux qu'on ne s'en occupe que dans un âge où la raison a quelque force et une certaine consistance; quand je desire, sur-tout, que pour qu'il y ait dans la raison plus de mouvement et d'énergie, on en prépare le développement par un système d'études qui nourrisse l'ame et la dispose, en la douant d'une manière de sentir noble et généreuse, aux mé-

Digitized by Google

ditations sublimes vers lesquelles la contemplation de la nature entraîne infailliblement un esprit qui a la conscience de ses ressources et le secret de sa puissance.

D'ailleurs, quoi qu'on puisse dire, je ne pense pas qu'il faille, en général, que les sciences exactes et naturelles soient autre chose que le complément d'une éducation distinguée, et qu'il convienne de les faire entrer comme une partie essentielle et principale dans le système d'une éducation commune. J'appelle éducation commune, une éducation qui se lie à nos habitudes sociales, qui nous donne nos mœurs, nos manières, nos maximes; l'esprit dont nous avons besoin chaque jour pour nous conduire avec sagesse; la force morale qui nous est nécessaire pour échapper aux épreuves de la vie, et ce jugement sain, ce sentiment des bienséances, ce goût des choses bonnes et vraies dont la mesure n'est pas la même, sans doute, pour toutes les conditions, mais qu'on est bien aise pourtant d'y rencontrer dans la proportion qui convient à chacune.

Or, à coup sûr, ce n'est pas avec de la chimie, avec de la géométrie, avec vos sciences purement physiques que vous composerez les élémens d'une pareille éducation. Ayez pour ces

Digitized by Google

sciences des établissemens qui donnent une haute idée de l'estime que vous en faites; car il vous faut, et même en assez grand nombre, des géomètres, des physiciens, des chimistes; mais, par une admiration indiscrette, ne les mêlez pas à toutes vos institutions. Voulez-vous que je dise toute ma pensée? Savez-vous pourquoi vos conversations, aujourd'hui, ne sont plus que d'insipides dissertations où le sentiment n'est pour rien, où l'on parle sans cesse et où l'on ne cause jamais? C'est qu'on ne trouve plus dans le commerce ordinaire de la société ce fonds d'observations morales, ces souvenirs de l'histoire, ces connoissances variées et toutes relatives à l'homme non pas considéré d'une manière abstraite, mais à l'homme de tous les jours et de tous les instans, qui résultoient pour nous de la vieille éducation de nos pères; c'est que notre esprit n'est plus si voisin de notre cœur; c'est que par l'usage froid qu'on nous fait faire aujourd'hui de notre intelligence dans l'âge de la chaleur, du développement et de la vie, on nous sépare trop de l'étude de nous-mêmes; on laisse trop sans exercice toutes ces facultés précieuses qui n'appartiennent qu'à l'ame, qui donnent tant d'expression à nos pensées même les plus communes, et auxquelles nous devons

Digitized by Google

nos plus heureuses habitudes et nos plus douces vertus.

Chaque science a son pédantisme dont les esprits supérieurs se garantissent sans peine, mais dont ne se défendent que difficilement les esprits vulgaires, et qu'il leur arrive même assez généralement d'exagérer; semblables en ce point aux sots de toutes les professions qui ne manquent jamais de surcharger leur rôle et d'en outrer les manières. Je n'ai pas besoin de dire que ces divers pédantismes ne sont, au fond, que diverses façons plus ou moins indirectes de nous faire valoir nous-mêmes en exaltant, non pas toujours avec des paroles, mais le plus souvent par un certain air de profondeur, de suffisance ou de supériorité nonchalante, le mérite et l'importance des études auxquelles nous sommes livrés: mais ce qu'il est bon qu'on remarque, c'est que leur influence sur la société est à-peu-près nulle, et qu'ils n'y produisent même qu'un effet ridicule aussi long-temps que le sentiment et le goût du beau moral y subsistent. Ce goût, au contraire, vient-il à s'altérer, ce sentiment à s'affoiblir? La science des mœurs à-la-fois si fine et si étendue, qui assouplit si bien tous les amours-propres, et les empêche, avec tant d'art, de de-

Digitized by Google

venir importuns, cesse-t-elle d'être la science qui fournit le plus à nos entretiens, l'occupation qui nous délasse, le besoin ou l'attrait qui nous rassemble? C'est autre chose. Comme alors toutes les vanités sont à l'aise, il faut bien que tous les pédantismes se montrent; et certes, il n'est pas de travers, pas d'extravagances raisonnées dont, avec le temps, ils ne puissent nous rendre capables.

A l'époque de notre révolution nous ne parlions de la nature qu'avec enthousiasme. Si, pour le plus grand nombre elle n'étoit pas l'objet d'une étude réfléchie, il est vrai, néanmoins, qu'il n'y avoit presque point de sujet ou de conversation où elle n'entrât comme un élément plus ou moins indispensable. A force de parler de la nature et de nous perdre dans son immensité, nous finîmes par trouver que l'homme, qui n'y occupe qu'un assez petit espace, pouvoit bien ne pas y être une chose très-principale; l'homme cependant, sans lequel la nature n'a point de caractère, et demeure sans expression comme sans dignité. C'étoit le temps, peut-être, où il nous importoit le plus de faire intervenir la morale et ses principes élevés dans nos délibérations; car il ne s'agissoit de rien moins pour nous que de l'ensemble de nos destinées : le pédantisme

Digitized by Google

dantisme de la science l'emporta; nous négligeâmes la morale, nous oubliâmes les mœurs, et, autant qu'il nous fut possible, nous rattachâmes la plupart de nos créations politiques à cette nature trop exclusivement célébrée et dont nous étions devenus si bizarrement idolâtres. On connoît nos sottises : je ne veux en remarquer qu'une seule.

Jusques-là nous nous étions crus Français, et il faut avouer que nous ne manquions pas de raisons pour motiver notre croyance. Il devint nécessaire d'opérer un changement dans la division de notre territoire. C'étoit une chose facile, sans doute, que de conserver à chacune des circonscriptions qu'on imaginoit, la plupart des dénominations qui distinguoient nos provinces; mais il nous parut que nous serions Français bien davantage, si nous cessions tout-à-fait d'être Picards, Bourguignons, Provençaux, etc. Et puis, ces noms étoient des noms de peuples; et les peuples, considérés dans leurs rapports avec le système du monde, ne nous paroissoient alors que des accidens et comme une sorte de variété sur la terre.

D'après cette idée, nous trouvâmes très-sage de laisser là les peuples et tous les souvenirs de notre histoire; et, pour caractériser nos loca-

Digitized by Google

lités nouvelles, de recourir aux montagnes, aux caps, aux promontoires, aux fleuves, aux rivières. Ainsi nous n'appartînmes plus à des collections d'hommes, mais à des sites, à des positions géographiques, à des climats. Je me rappelle notre joie, et je suis toujours étonné qu'on n'en ait pas profité pour donner à cette heureuse conception toute sa magnificence, en ôtant aux familles leurs noms-propres, et les numérotant comme les maisons d'une même rue ou les compagnies d'un même régiment.

Ceux qui entreprenoient de si grandes choses étoient des hommes à pensées profondes : ils me l'ont dit eux-mêmes. Or, comment ne virent-ils pas que, pour aimer au loin, il faut aimer de près ; qu'afin que nos affections se généralisent avec quelque avantage, il convient que, de proche en proche, elles trouvent des objets sur lesquels elles reposent; que des rapports trop généraux, et auxquels des rapports intermédiaires ne prêtent aucun appui, n'exercent pas sur nous une influence assez immédiate pour opérer un mouvement bien déterminé dans les sentimens qui nous rapprochent ou les habitudes qui nous unissent; qu'en nous mettant sans cesse en présence de la nature, ils nous faisoient correspondre avec un être muet, qui ne peut déve-

Digitized by Google

lopper dans notre ame aucun sentiment moral à moins que l'homme n'intervienne et ne lui prête son langage? Comment ne comprirent-ils pas que séparer un peuple de son histoire, le détacher de tous les souvenirs dont elle l'environne, détruire l'intérêt qui l'associe aux générations passées, lui créer des usages qui ne se rapprochent par aucune analogie, des coutumes de ses pères, c'est le jeter nu dans le présent; c'est l'isoler même de l'avenir, qui ne compose ses espérances qu'à l'aide de ce qui fut autrefois? Comment ne s'aperçurent-ils pas qu'ils ne pouvoient innover ainsi sans nous priver de l'expérience des temps anciens et d'une foule de croyances salutaires, qui dirigent bien mieux que des lois positives; sans nous ôter nos opinions, nos maximes, et tout ce qui fait nos mœurs, tout ce qui leur donne quelque consistance et leur assure quelque durée; sans affoiblir ainsi notre conscience, rendre notre morale incertaine, et, par une conséquence déplorable, sans nous livrer à tous les désordres qu'une morale incertaine peut produire!

C'est toujours par des changemens survenus dans les mœurs et les habitudes des peuples, que se préparent les révolutions qui tourmentent

Digitized by Google

et quelquefois renversent les empires. Détruisez chez un peuple ce fonds de morale d'où s'élève à chaque instant, et comme par une végétation imprévue, cette multitude de sentimens qui répandent tant d'intérêt et de charme sur les rapports que la société nous donne; séparez, par l'imprudence de vos institutions, notre esprit de notre cœur; substituez une éducation de luxe à cette éducation de l'ame et de l'intelligence en même temps, qui ôte à notre amour-propre ses petitesses et son âpreté; qui nous rend bons et confians quand il faut l'être; qui nous dispose à toutes les actions grandes et généreuses quand les circonstances le commandent, vous pourrez faire encore quelques progrès dans les sciences, et en reculer même, jusqu'à un certain point, les limites; mais le temps des esprits supérieurs et des pensées sans mesure est passé; de plus, vos sciences, elles-mêmes, deviendront insensiblement moins fécondes, et il pourra très-bien arriver, selon que les caractères perdront de leur mouvement et de leur énergie, qu'elles finissent absolument par demeurer stériles; car, prenez-y garde, les mœurs une fois altérées ressemblent à cette mousse dévorante qui, si on ne s'occupe de l'extirper, envahit les terrains les plus riches, et n'y souffre que des arbres sans

Digitized by Google

beauté, une verdure sans éclat, et des fruits dont aucune maturité n'adoucit l'amertume.

VIII.

Sur la Vie Champêtre.

Nous avons tous un goût naturel pour la vie champêtre. Loin du tracas des villes et des jouissances factices que leur vaine et tumultueuse société peut offrir, avec quel plaisir vivement ressenti nous allons y respirer l'air de la santé, de la liberté, de la paix!

Une scène se prépare plus intéressante mille fois que toutes celles que l'art invente à grands frais pour vous amuser ou vous distraire. Du sommet de la montagne qui borne l'horizon, l'astre du jour s'élance brillant de tous ses feux. Le silence de la nuit n'est encore interrompu que par le chant plaintif et tendre du rossignol, ou le zéphir léger qui murmure dans le feuillage, ou le bruit confus du ruisseau qui roule dans la prairie ses eaux étincelantes. Voyez-vous ces collines se dépouiller par degrés du voile de pourpre qui les recèle, ces moissons mollement agitées se balancer au loin sous des nuances incertaines; ces châteaux, ces bois, ces chaumières bizarrement groupés, s'élever du

Digitized by Google

sein des vapeurs ou se dessiner en traits ondoyans dans le vague azuré des airs? L'homme des champs s'éveille. Tandis que sa robuste compagne fait couler dans une urne grossière le lait de vos troupeaux, le voyez-vous ouvrir gaiement un pénible sillon, ou, la serpe à la main, émonder, en chantant, l'arbuste qui ne produit que pour vous ses fruits savoureux? Cependant le soleil s'avance dans sa carrière enflammée; l'ombre, comme une vague immense, roule et se précipite vers la gorge solitaire d'où s'échappent les eaux du torrent; le vent fraîchit, l'air s'épure; une abondante rosée tombe en perles d'argent sur le velours des fleurs, ou se résout en étincelles de feu sur la naissante verdure..... Oh! combien votre ame est émue! quelle fraîcheur délicieuse pénètre alors vos sens! comme elles sont consolantes et pures les pensées du matin! comme elles égayent le rêve mélancolique de la vie! En s'abandonnant à leurs douces erreurs, combien aisément on oublie, et les tristes projets de la grandeur, et les vaines jouissances de la gloire, et le mépris du monde et *sa froide injustice!*

Nous ne remarquons pas assez l'influence prodigieuse que la nature conserve encore sur nos ames, malgré l'étonnante variété de nos goûts

Digitized by Google

et la profonde dépravation de nos penchans. Je ne sais, mais il me semble qu'à la campagne notre sensibilité devient et moins orgueilleuse et plus vive; que nous y aimons nos amis avec plus de franchise, nos femmes avec plus de tendresse; que les jeux de nos enfans nous y intéressent davantage; que nous y parlons de nos ennemis avec moins de ressentiment, de nos peines avec moins d'aigreur, de la fortune avec plus d'indifférence. Est-ce en respirant la vapeur embaumée du soir, en se promenant à la lueur tranquille et douce de l'astre des nuits, qu'on peut ourdir une trame perfide ou méditer de tristes vengeances? Ce berceau que vos mains ont planté, où le chèvre-feuille, le jasmin et la rose entrelacent leurs tiges odorantes, ne l'avez-vous orné avec tant de soin, que pour vous y livrer aux rêves pénibles de l'ambition? Dans cette solitude champêtre qu'ont habité vos pères, dans cet asyle des mœurs, de la confiance et de la paix, que vous importe les vains discours des hommes, et leurs lâches intrigues, et leur haine impuissante, et leurs promesses trompeuses? Quelle impression peut encore faire sur votre ame le récit importun de leurs erreurs ou de leurs crimes? Au déclin d'un jour orageux, ainsi gronde la foudre dans le nuage flottant sur

Digitized by Google

les bords enflammés de l'horison; ainsi retentit le torrent qui ravage au loin une terre agreste et sauvage.....

Il y a cette différence entre le beau dont nous essayons de réaliser l'idée dans nos œuvres, et ce beau plus parfait dont la nature fournit à elle seule les formes et l'expression, que, tandis que le premier n'exerce sur nous qu'une influence incomplète, le second au contraire nous saisit avec une puissance si soudaine, qu'il ne peut se manifester sans envahir à l'instant même toutes nos facultés et les remplir comme subitement, si l'on me pardonne cette expression, de tous les effets moraux qu'il est de son essence de produire.

Ce n'est guères qu'avec une sorte de réserve, que dans nos sciences ou nos arts nous admirons les inventions du génie, quelque achevées d'ailleurs qu'elles nous paroissent. Ouvrage de l'homme, elles ont, dans l'homme qui les juge, comme un rival secret, plus attentif encore à en découvrir les défauts qu'à en remarquer les beautés. Si, par une exception bien rare, il arrive qu'elles ne laissent aucune prise à la censure, dans ce cas là même, ce fatal amour-propre qui ne nous quitte pas et dont nous ne savons jamais

Digitized by Google

entièrement nous déprendre, ôte presque toujours à nos suffrages quelque chose de leur sincérité. Dans l'aveu que nous sommes contraints de faire d'une supériorité qui nous humilie, nous ne manquons ni d'habileté ni d'adresse pour affoiblir autant qu'il est en nous le jugement d'approbation que la vérité nous arrache. Ainsi, plus d'une fois on nous a vu exagérer par exemple ou passionner à dessein la louange, afin d'en diminuer l'effet, en la rendant ainsi moins véritable.

Il n'en est pas de même de la nature. Comme elle possède seule le secret de sa beauté; comme ce n'est pas nous qui avons créé les formes, distribué les couleurs, assorti les nuances, préparé les analogies à l'aide desquelles elle compose les harmonies savantes dont elle déploie le spectacle sous nos yeux, nous n'éprouvons en sa présence aucune de ces impressions mélangées d'amour-propre, qui, par-tout ailleurs, nous affligent ou nous importunent. Nulle force empruntée de nos passions ou de nos vanités ne s'oppose donc au pouvoir qu'elle exerce sur nos habitudes. Et sans doute voilà pourquoi, tandis que les productions de notre intelligence opèrent si rarement en nous des modifications complè-

Digitized by Google

tement agréables, il sort, pour ainsi dire, de chacune des scènes, et même de chacun des objets si multipliés, si divers, que la nature offre à notre admiration, comme une foule d'affections douces, d'idées pleines de charme, qui, presque sans aucun concours de notre part, dépouillent par degrés nos sentimens de leur égoïsme, nos pensées de leur orgueil, nos souvenirs aussi de leur tristesse ou de leur amertume.

. . . . . .

Et puis observez que dans les harmonies de la nature il y a toujours quelque chose d'efficace et d'animé qu'on chercheroit en vain dans celles qui sont notre ouvrage. Une puissance mystérieuse et voilée y répand un esprit de vie, un mouvement de fécondité qui va s'y distribuant sans cesse, pour en renouveler à chaque instant les merveilles. Ces proportions si parfaites, ces traits si purs, ces convenances si variées qui ne se font pas moins remarquer dans l'organisation du brin d'herbe que nous foulons aux pieds, dans l'humble fleur de la prairie, que dans ces végétations superbes dont les ombres se déploient avec tant de majesté sur nos têtes ; toutes ces choses n'ont rien de monotone et de fixe, rien qui, selon les saisons et les jours, ne nous offre d'autres tons de couleur, d'autres effets

Digitized by Google

de lumière, une autre expression de grace et de beauté; et parce qu'au sein de tant de prodiges nos yeux ne peuvent se reposer sur aucun objet sans y découvrir quelque rapport avec nos besoins, quelque intention plus ou moins manifestée de remédier aux maux ou de diminuer les privations auxquelles notre malheureuse condition nous expose; ce qui caractériseroit sur-tout les harmonies de la nature, c'est qu'elles n'existeroient pas un moment sans nous révéler la présence d'un Dieu qui veille en secret sur nos destinées.

Ainsi presque toujours quelque pensée religieuse viendroit se mêler aux sentimens d'admiration et d'amour qu'elles nous font éprouver. *Nous n'admirons, nous n'aimons que ce qui exprime la vie et ses nombreux phénomènes.* Séparez de l'éternelle et souveraine intelligence, ce vaste cercle de réalités qui semble s'agrandir à chaque instant sous l'œil étonné qui le contemple; à l'aide de vos doctrines désolantes, ne voyez dans un pareil spectacle que le froid résultat d'une cause absolument mécanique; que vos arts, imitation fidèle des beautés vraies, des graces vivantes de la nature, analysés par votre triste raison, ne soient plus pour vous que le ta-

Digitized by Google

bleau stérile de quelques combinaisons qu'un hasard aveugle a produites ; dépouillez vos souvenirs de leurs espérances ; au-delà de cette tombe solitaire où vos mains ont déposé les restes d'une épouse, d'un frère, d'un ami, n'entrevoyez aucun jour où vous deviez retrouver ces objets de vos affections pour les chérir encore... Est-ce que vous ne sentez pas que tout le charme de votre existence est détruit ; qu'il n'y a plus alors pour vous de générations passées ; plus d'avenir rempli de générations nouvelles ; que ce présent même qui ne manifeste à votre curiosité que les effets ténébreux d'une fatalité sans mesure, vide absolument de tout sentiment moral, est moins un moment, dont il vous est donné de jouir, qu'une importune et pénible durée dont il vous faut supporter le fardeau ?

Le silence que vous vous efforceriez de répandre dans la création, par une réaction inévitable, s'établiroit donc aussi dans votre cœur. A l'instant où cette foule de réalités qui ne développent les propriétés dont elles sont pourvues que pour accroître vos jouissances, n'offriroient plus à vos yeux l'œuvre d'une providence attentive ; quand vous auriez cessé d'y voir l'éclatant témoignage, la magnifique expression de la di-

Digitized by Google

vinité elle-même sortant de son repos pour animer et embellir l'univers, isolé, par vos folles erreurs, de tout ce qui participe à l'existence, seul, comme chacun des êtres dont vous auriez détruit les harmonies, de quelles affections encore demeureriez-vous susceptible, qu'admireriez-vous, que pourriez-vous aimer dans la nature ?

Ce ne seroit donc bien évidemment que parce que toutes les formes de la nature vivent, parce que leurs traits, leurs couleurs, le mouvement qui les développe sont des traits, des couleurs, un mouvement animé, qu'elles deviendroient pour vous des objets d'admiration et d'amour. Mais ces formes que le temps produit et décompose sans cesse, possèdent-elles en propre cette vie dont les résultats vous étonnent, ou n'en sont-elles que les dépositaires ?

Prenez-y garde, vous n'admirez, vous n'aimez que là où se trouve *une pensée*, *un sentiment*, pour répondre à *votre sentiment*, à *votre pensée*. Or, lorsque voulant exprimer les diverses manières dont vous êtes affecté à l'aspect d'un lys, par exemple, d'une rose, d'une violette, vous donnez au lys l'épithète de superbe ; vous dites de la rose qu'elle est le symbole de la douceur et de la beauté ; de la violette, qu'elle est humble

Digitized by Google

et timide, sans doute vous ne supposez pas que ces organisations si brillantes et si fugitives entrent en partage des impressions qu'elles vous font éprouver. De même, et lorsqu'occupé d'embellir votre solitude, je vous vois, selon la diversité des sites, isoler, mélanger, faire contraster entr'eux le chêne, l'orme, le hêtre des forêts, et le peuplier qui aime le voisinage des eaux, et le pin qui se plaît sur les sommets arides, et le bouleau qui ombrage de sa flottante chevelure le grisâtre et stérile rocher; quand ainsi, et par une sorte de magie dont le secret vous échappe, un lieu qui ne parloit ni à votre imagination ni à votre cœur, est devenu, grace aux diverses espèces de végétations dont vous l'avez orné, le lieu qui convient à vos souvenirs, la retraite où loin de vos occupations ordinaires vous aimez à vous livrer aux méditations qui vous détachent du temps, à toutes ces pensées qui vont se perdre dans l'immensité et dont vous ne pouvez vous occuper sans vous sentir élever, comme par un attrait irrésistible, vers les hautes régions dont vous les croyez descendues; sans doute, pareillement, vous ne vous persuadez pas que cette multitude de sentimens, d'affections et d'idées qui semblent éclore de tous les objets qui vous environnent,

Digitized by Google

appartiennent bien véritablement à ces objets, ou en d'autres termes, qu'ils aient en eux la conscience des effets moraux qu'ils produisent.

Mais alors que faut-il en penser? Que sont des êtres qui ne possèdent ni le secret de leur vie, ni celui de leur langage? Que sont-ils, sinon l'expression d'une vie universelle, d'une parole infinie, lesquelles *vie* et *parole*, nées sans cesse l'une de l'autre, et sans cesse émanées des profondeurs de la divinité même, pénètrent à travers le silence et les voiles du temps, et l'obligent, selon sa mesure, de vous révéler, sous les emblêmes les plus riches, le mystère de leur puissance et de leur fécondité?

Je voudrois m'expliquer davantage. Il n'y a d'être vivant d'une vie véritable que l'être qui a la science de sa destinée, la connoissance de lui-même et de l'influence plus ou moins étendue qu'il exerce sur tout ce qui co-existe avec lui. Hors de là, je ne vois que des produits, des résultats d'action, et non pas des causes, des agens. La vraie vie alors seroit donc une vie essentiellement morale, une vie de réflexion et de lumière (1); et toutes les autres vies, considé-

(1) Et voilà pourquoi la vraie vie n'a point de terme. *Ce qui est moral ne peut finir.*

Digitized by Google

rées dans leur rapport avec celle-ci, ne devroient plus en être regardées que comme les phénomènes, ou, si je puis le dire, comme *les paroles prononcées.*

Dieu parle dans toutes ses œuvres. L'homme aussi parle dans les siennes, car l'homme, image de la Divinité, est vivant comme elle d'une vie véritable. Mais il y a cette différence entre les œuvres divines et les œuvres humaines, que les œuvres divines sont des manifestations actives de la vie, et que les œuvres humaines au contraire ne sont que des tableaux plus ou moins fidèles de ces manifestations actives, que leur histoire plus ou moins complète, que leur plus ou moins exacte, plus ou moins heureuse analyse.

Ainsi dans vos arts vous imitez la vie et ses nombreux phénomènes ; ainsi dans vos sciences vous en racontez les faits ; ainsi vous en cherchez les résultats. Mais il n'y a rien de vous dans ces faits, dans ces résultats, dans ces phénomènes ; ce n'est qu'à Dieu seul, qu'à l'éternelle vie dont toutes ces choses ne sont que les *paroles*, qu'il est réservé de les produire, et il ne les produit à travers le temps (le temps auquel par toute la dignité de votre être vous ne deviez pas appartenir), qu'afin qu'ici-bas votre vie puisse acquérir quelque conscience d'elle-même, afin que vous n'y demeuriez pas sans admiration, sans amour,

Digitized by Google

ou en d'autres termes, afin que vous-même aussi vous n'y soyez pas sans *parole*. Car votre *parole*, si vous réfléchissez sur ce qui la constitue, n'exprime jamais autre chose que l'admiration et l'amour (1).

Tout vous parleroit donc dans la nature, et tout vous parleroit le langage d'un Dieu. Ce monde, par lui-même obscur et dépourvu de réalité, n'est sans doute qu'une ombre qui le dérobe à vos regards, mais ce n'est pas une ombre vaine, c'est une ombre qu'il empreint de tous les caractères de son éternité ; c'est une ombre qui ne se déploie que pour vous offrir sous une multitude de traits, de couleurs, de nuances, d'emblêmes différens, le sublime et touchant témoignage d'une bonté sans mesure, d'une sagesse infinie, d'une Providence souveraine, Providence qui, elle-même, n'est que l'action constante, et nulle part interrompue, de la sagesse et de la bonté, distribuant à-la-fois et les bienfaits et les leçons dans l'univers (2).

(1) Même les paroles d'adversion; ces paroles n'ayant pour objet que d'éloigner de nous ce qui nous empêche d'admirer ou d'aimer.

(2) Cette vérité n'est pas nouvelle, vous en retrouvez des traces dans toutes les mythologies, qui ne sont elles-

Digitized by Google

Ne soyez donc pas étonné de l'impression toujours profonde, et souvent religieuse, qu'opère en vous la contemplation prolongée des harmonies de la nature. Au sein de ces harmonies, vous n'apportez que trop souvent, je le sais, et les vices, et les passions, et les erreurs de vos cités, et cet esprit d'*incroyance* et de doute plus fatal encore à la paix de votre cœur que vos erreurs, vos passions et vos vices. Mais ou il vous faut retourner promptement à la vie tumultueuse que vous avez quittée, à vos fausses

---

mêmes que des altérations plus ou moins grossières des traditions primitives. Tout, pour les premiers peuples, étoit animé dans le monde physique, et tout étoit animé d'une vie divine : chaque arbre, chaque plante, chaque fleur, chaque fleuve, chaque ruisseau, possédoit une existence symbolique, avoit son dieu, son histoire, et représentoit quelque chose de cette nature invisible dont notre nature visible ne leur paroissoit être que l'emblême. L'écriture hiéroglyphique, cet art, comme dit Bacon, d'exprimer toutes choses par toutes choses, et qui suppose chez les nations qui en ont fait et qui en font encore usage, la connoissance, en des temps éloignés, d'un vaste système de correspondance entre les êtres moraux et les êtres purement sensibles, *entre les puissances et les résultats*, fournit, à sa manière, une preuve difficile à contester, de cette ancienne croyance des peuples en une divinité toujours voisine de l'homme, et lui parlant par tous les objets de la nature.

Digitized by Google

jouissances, à vos plaisirs trompeurs; ou, si vous aimez votre demeure champêtre; si votre ame s'ouvre à toutes les émotions que peuvent produire en elle les scènes attachantes qui lui sont offertes; si vous éprouvez quelque joie en recueillant pour ainsi dire, sur les objets, riches de tant d'expression, dont ces scènes se composent, ou la pensée ou le sentiment qu'il leur est donné de manifester; si, à l'aspect de tant de merveilles, votre *parole* trop long-temps endormie s'éveille pour répondre à cette *parole* toujours vivante, qu'avec une si prodigieuse diversité d'effets, la divinité elle-même prononce à tous les instans dans chacune des formes qui se développent sous vos yeux (1); si le mystère de cette divinité, ne vous abandonnant jamais, et durant les courts momens de votre habitation sur la terre, vous rappelant sans cesse par des voies pleines de charmes,

(1) J'ai dit quelque part (*voyez le Fragment précédent*) que la nature est un être muet, si l'homme ne lui prête son langage; et ici je reconnois qu'il y a cependant une parole dans la nature. On verra là sans doute une contradiction, et on aura tort, puisque je prouve d'ailleurs que cette parole qui est dans la nature ne lui appartient pas, et qu'elle ne devient sensible pour l'homme qu'autant qu'il lui répond, ce qu'il ne peut faire qu'en lui prêtant les formes de son langage.

Digitized by Google

à votre destinée véritable ; si ce mystère vous touche... Comme on voit les vapeurs du matin, à mesure qu'elles s'élèvent dans les airs, perdre insensiblement de leur pesanteur, et bientôt après se dissiper et s'évanouir, ainsi dans l'atmosphère plus épurée, plus libre, plus remplie d'émanations bienfaisantes où vous vivriez, s'affoibliroient par degrés, pour disparoître sans retour, tous ces vices, toutes ces passions, toutes ces erreurs dont vous êtes le déplorable jouet, et cette *incroyance* funeste et ces doutes importuns, que vous n'auriez jamais connus, si vous aviez existé dans des positions moins tourmentées que celles où la fausse organisation de vos sociétés vous retient et vous fixe.

Oh ! combien ils sont coupables, ceux qui n'écoutant qu'un orgueil insensé ont osé méconnoître Dieu jusques dans le sanctuaire de la nature !... etc.

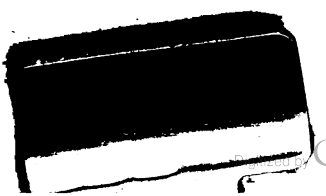
ERRATA.

Page 39, lig. 4, *sans lequel*, lisez *ce penchant sans lequel*.
Page 49, lig. 24, après *pièges* placez une virgule.
Page 79, lig. 27, après *coûte* ajoutez *au contraire*.
Page 83, lig. 10, effacez la virgule après le mot *occupations*.
Page 114, lig. 5, *de bon ou de vrai*, lisez *de bon et de vrai*.
Page 161, lig. 12, au lieu de *qui agis*, lisez *qui agit*.
Même page, lig. 14, au lieu de *qui agis*, lisez encore *qui agit*.

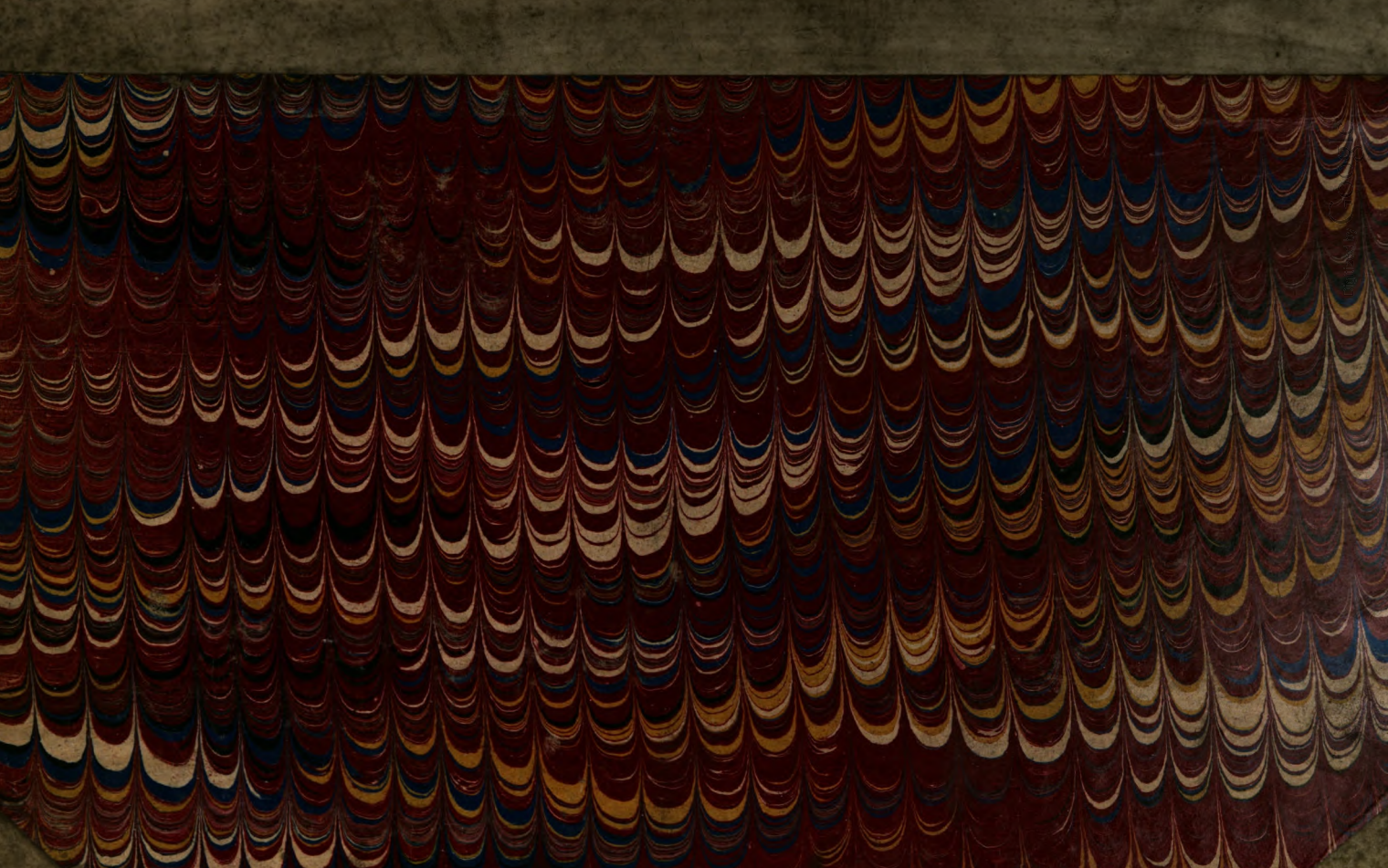
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Google

Digitized by Google

Google